PRESENCE DU FUTUR

isaac asimov

la mère des mondes



ISAAC ASIMOV

LA MÈRE DES MONDES



Le titre original de cet ouvrage est :
Mother Earth

Traduction de Bruno MARTIN

Isaac Asimov, 1959
Presses Pocket, 1978

ISBN 2-266-03632-7

CUL DE SAC

On ne découvrit qu'une seule fois au cours de l'histoire galactique une race d'êtres non humains doués d'intelligence.

LIGURN VIER in Essais d'histoire.

I

De : Ministère des Provinces extérieures.
A : Loodun Antyok, Administrateur public en chef, A-8.
Objet : Gouverneur civil de Copheus 18, poste administratif de.
Références :
a) Décret du Conseil N°2 515 de l'année 971 de l'Empire galactique intitulé : « La nomination des fonctionnaires de l'administration ; méthodes de ; modification de. »
b) Directive impériale Ja 2374, en date du 243/975 E.G.
1) En vertu de la référence (a), vous êtes nommé par le présent avis au poste décrit plus haut. L'autorité dudit poste de gouverneur civil de Cepheus 18 s'étendra aux sujets non humains de l'empereur vivant sur la planète dans les conditions d'autonomie définies dans la référence (b).
2) Les responsabilités afférentes au poste susdit comprendront la surveillance de toutes les affaires intérieures non humaines, la coordination des divers comités d'enquête et de recherche relevant de l'autorité gouvernementale, et la préparation de rapports semestriels circonstanciés sur les affaires non humaines.

C. Morily, Chef, MinProvExt, 12/977 E.G.

Loodun Antyok avait écouté avec attention, et secouait à présent sa tête ronde avec bonhomie :

— Je ne demanderais pas mieux que de vous aider, mon ami, mais vous avez frappé à la mauvaise porte. Vous feriez mieux de vous adresser au ministère.

Tomor Zammo se renfonça rageusement dans son fauteuil, frotta avec hargne son nez en bec d'aigle, faillit dire quelque chose, se ravisa, et finit par répondre calmement :

— Ce serait logique, mais pas très pratique. Je ne puis me rendre à Trantor à l'heure actuelle. Vous êtes le représentant du ministère sur Cepheus 18. N'avez-vous donc aucun pouvoir ?

— Eh bien, en tant que gouverneur civil, je dois opérer dans les limites imposées par la politique ministérielle.

— Parfait ! s'écria Zammo, dans ce cas, expliquez-moi en quoi consiste cette politique ministérielle. Je suis à la tête d'un comité de recherche scientifique directement mandaté par l'empereur et prétendument revêtu des pouvoirs les plus étendus. Or à chaque pas les autorités civiles trouvent le moyen de me

mettre les bâtons dans les roues en répétant : « politique ministérielle ! » comme des perroquets pour se justifier. En quoi consiste donc cette politique ministérielle ? Je n'ai encore trouvé personne qui ait pu m'en donner une définition satisfaisante.

Antyok le regarda, imperturbable.

— Pour autant que je sache, dit-il – ce que je vous dis là, n'a rien d'officiel et n'engage que moi – la politique ministérielle consiste à traiter les non-humains aussi humainement que possible.

— Dans ce cas, de quel droit…

— Chut ! Inutile de crier. En fait, Sa Majesté impériale est un philanthrope et un adepte de la philosophie d'Aurélion. Entre nous soit dit, il y a tout lieu de croire que c'est l'empereur lui-même qui a eu le premier l'idée de fonder ce monde. Dans ces conditions, vous pouvez être sûr que la politique ministérielle se conformera étroitement aux vues de l'empereur en la matière. Et vous pouvez être sûr que je ne me risquerai pas à aller à l'encontre d'un courant comme celui-là.

Les paupières charnues du physiologiste tressaillirent.

— Eh bien, mon garçon, si c'est l'attitude que vous avez choisi d'adopter, vous allez perdre votre emploi. Non, je ne vous ferai pas mettre à la porte. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Votre emploi va tout simplement perdre sa raison d'être, parce qu'on n'arrivera jamais à rien de valable ici.

— Vraiment ? Pourquoi cela ?

Antyok était petit, replet et rubicond, et son visage joufflu avait du mal à exprimer autre chose qu'une politesse joviale et débonnaire – mais, à présent, il était grave.

— Vous n'êtes pas ici depuis très longtemps ; moi si, dit Zammo d'un ton agressif. Ça ne vous dérange pas que je fume ?

Il sortit un long cigare tordu de sa poche et l'alluma négligemment, puis il poursuivit de sa voix rude :

— Nous n'avons que faire de la philanthropie, monsieur le Gouverneur. Vous traitez les non-humains comme s'ils étaient humains, et ça ne marchera pas. À vrai dire, je n'aime pas trop le terme « non-humains ». Ce sont des animaux.

— Ils sont intelligents, interrompit Antyok d'une voix calme.

— Eh bien, disons que ce sont des animaux intelligents. Les deux termes ne sont pas incompatibles, que je sache. De toute façon, deux intelligences de type différent ne peuvent pas cohabiter dans le même espace vital. C'est impossible.

— Qu'est-ce que vous proposez ? De les exterminer ?

— Par la galaxie, bien sûr que non !

Il fit un geste avec la main qui tenait le cigare.

— Je propose que nous les considérions comme des objets d'étude, et rien d'autre. On pourrait en apprendre des choses, si on nous laissait examiner ces animaux à loisir. Des choses qui, je tiens à le préciser, pourraient être immédiatement mises à profit pour améliorer le sort du genre humain. *Voilà* qui serait réellement philanthropique. *Voilà* qui profiterait aux masses, si c'est ce culte ridicule d'Aurélion qui vous intéresse.

— À quoi faites-vous allusion ?

— Pour ne citer que l'exemple le plus évident, vous avez entendu parler de leurs connaissances en chimie, sans doute ?

— Oui, concéda Antyok. J'ai parcouru la plupart des rapports publiés sur les non-humains au cours des dix dernières années. Je m'attends à en lire d'autres.

— Ouais. Enfin… Tout ce que j'ai besoin de vous dire, c'est qu'ils sont parvenus à des résultats étonnants dans le domaine de la chimiothérapie. J'ai assisté personnellement, par exemple, à la guérison d'une fracture – je veux dire, de ce qui tient lieu chez eux de fracture – au moyen d'une simple pilule. L'os s'est reformé en moins d'un quart d'heure. Évidemment, aucun de leurs médicaments n'est d'une quelconque utilité pour les êtres humains. Si nous en absorbions, nous en mourrions presque à coup sûr. Mais si nous découvrions comment ils agissent sur les non-humains – sur les animaux…

— Oui, oui, je vois ce que vous voulez dire.

— Ah oui ? J'en suis fort aise. Le deuxième point intéressant réside dans le fait que ces animaux communiquent entre eux par des moyens inconnus.

— Par télépathie !

La bouche du scientifique se tordit en une grimace méprisante tandis qu'il répétait :

— Par télépathie ! Par télépathie ! Par télépathie ! Autant parler de potion magique ! Personne ne sait rien de la télépathie excepté son nom. Quels sont les mécanismes de la télépathie ? Quel est le processus physiologique, physique, de la télépathie ? J'aimerais bien le découvrir, seulement voilà – je ne le peux pas. La politique ministérielle, à vous en croire, me l'interdit.

Antyok fit la moue.

— Excusez-moi, professeur, mais je ne vous suis pas tout à fait. En quoi vous empêche-t-on de faire votre travail ? L'administration civile n'a rien fait pour gêner l'étude scientifique de ces non-humains, que je sache. Je ne puis, bien sûr, me porter entièrement garant de la conduite de mon prédécesseur, mais moi-même…

— Personne ne nous a mis directement des bâtons dans les roues. Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais par la galaxie, monsieur le Gouverneur, c'est l'esprit qui préside à toute cette opération qui nous gêne. Vous nous obligez à

traiter avec des êtres humains. Vous leur accordez l'autonomie interne et le droit d'être représentés par leur propre chef. Vous êtes aux petits soins pour eux – vous leur donnez ce que les philosophes auréliens appelleraient des « droits ». Je ne peux pas traiter avec leur chef.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il refuse de me donner carte blanche. Il refuse de me laisser me livrer à des expériences sur n'importe lequel des siens à moins que le sujet n'y consente. Les deux ou trois malheureux volontaires que nous obtenons n'ont pas inventé la poudre. Cet arrangement n'est pas viable.

Antyok haussa les épaules en signe d'impuissance.

— De plus, poursuivit Zammo, il est évidemment impossible d'apprendre quoi que ce soit d'intéressant au sujet du cerveau, de la physiologie et de la biochimie de ces animaux sans procéder à des dissections, à des expériences diététiques et à des essais de drogues. Vous savez, monsieur le Gouverneur, la recherche scientifique est un jeu impitoyable. Les sentiments humains n'ont guère leur place chez nous.

Loodun Antyok se tapota le menton d'un doigt pensif.

— Doit-il être aussi impitoyable que ça ? Ce sont des créatures inoffensives, ces non-humains. Êtes-vous bien certain que la dissection… Peut-être que si vous tentiez une approche différente… J'ai comme dans l'idée que vous les braquez contre vous. Votre attitude n'est-elle pas un peu trop autoritaire ?…

— Autoritaire ! Je ne suis pas un de ces psychosociologues pleurnichards qui sont tellement à la mode ces temps-ci. Je ne crois pas qu'on puisse résoudre un problème qui exige une dissection grâce à ce que vous appelez, dans votre jargon à la mode, « l'approche personnelle adéquate ».

— J'en suis navré. Tous les fonctionnaires au-dessus de l'échelon a-4 sont censés avoir reçu une formation sociopsychologique.

Zammo retira son cigare de sa bouche et l'y remit après un intervalle jugé suffisamment méprisant.

— Alors vous devriez exercer vos talents sur le ministère. J'ai des amis à la cour impériale, vous savez.

— Mais voyons, je ne peux pas entreprendre le ministère sur ce point, du moins pas directement. Les grandes lignes de la politique ministérielle ne relèvent pas de ma compétence, et toute modification de cette politique doit obligatoirement émaner du sommet. Mais nous pourrions aborder le problème d'une façon indirecte.

Il sourit légèrement.

— Nous pourrions mettre au point une stratégie.

— De quel genre ?

Antyok tendit tout à coup l'index tandis que son autre main se posait sur les piles de dossiers reliés de gris qui s'entassaient à même le sol près de son fauteuil.

— Écoutez. J'ai parcouru la plupart de ces rapports. Ils sont ennuyeux, mais recèlent néanmoins un certain nombre de renseignements précieux. Savez-vous, par exemple, quand le dernier enfant non humain est né sur Cepheus 18 ?

Zammo ne se perdit pas en conjectures.

— Non. Et à vrai dire, je m'en fiche.

— Mais le ministère, lui, ne s'en ficherait pas. *Aucune* naissance de non-humains n'a jamais eu lieu sur Cepheus 18 depuis que le monde a été fondé, voici deux ans. Savez-vous pourquoi ?

Le physiologiste haussa les épaules.

— Il y a trop de facteurs possibles. Il faudrait étudier la question.

— Bien. Pourquoi n'écririez-vous pas un rapport ?

— Un rapport ! J'en ai rédigé des dizaines !

— Rédigez-en un autre. Insistez sur les problèmes non résolus. Dites-leur que vous devez changer vos méthodes. Soulignez la baisse de la natalité. Le ministère ne peut se permettre de traiter ce genre de chose à la légère. Si la race des non-humains venait à s'éteindre, quelqu'un devrait rendre des comptes à l'empereur. Vous voyez…

Zammo le fixait intensément de ses yeux noirs.

— Vous croyez que ça marchera ?

— Cela fait vingt-sept ans que je travaille pour le ministère. Je suis rompu à ses méthodes.

— Je vais y réfléchir.

Zammo se leva et sortit du bureau à grandes enjambées, la porte claqua derrière lui.

Ce fut plus tard que Zammo confia à un collaborateur :

— C'est avant tout un bureaucrate. Il ne fera rien qui aille à l'encontre de l'orthodoxie administrative et refusera de se mouiller. Seul, il n'obtiendra pas grand-chose. Mais il obtiendra peut-être davantage si nous nous servons de lui.

De : Centre Administratif, Cepheus 18.
A : MinProvExt.
Objet : Projet provinces extérieures N°2 563, deuxième partie. L'étude scientifique des non-humains de Cepheus 18, coordination de.
Références :
(a) Let. MinProvExt Cep-N-CM/jg 100 132, en date du 302/975 E.G.

(b) Let. CentrAdmi Cepheus 18 AA-LA/mn, en date du 140/977 E.G. *Pièce jointe :* Groupe Sci 10 ; Département de physique et de biochimie ; Rapport intitulé : « Caractéristiques physiologiques des non-humains de Cepheus 18, XIe partie, en date du 172/977 E.G.

1) La pièce N°1, ci-jointe, est incluse à titre d'information. Il convient de noter que les paragraphes 1 à 16 de la pièce jointe N°1, Section XII, concernent d'éventuelles modifications de la politique actuelle du MinProvExt vis-à-vis des non-humains dans le but de faciliter les études physiques et chimiques actuellement en cours par autorisation de la référence *(a)*.

2) Nous nous permettons d'attirer l'attention du MinProvExt sur le fait que la référence *(b)*, a déjà fait état de l'opportunité éventuelle d'une modification des méthodes de recherche et que le CentrAdmi Cepheus 18 persiste à penser qu'un tel changement est à ce jour prématuré. Toutefois, il ne serait peut-être pas inutile que la question de la natalité des non-humains fasse l'objet d'un projet du MinProvExt attribué au CentrAdmi Cepheus 18, eu égard à l'importance que le Group-Sci 10 attache à ce problème, comme en témoigne la Section V de la pièce jointe N°1.

Loodun Antyok, Gouv. CentrAdmi Cepheus. 18,174/977 E.G.

De : MinProvExt.
A : CentrAdmi Cepheus 18.
Objet : Projet Provinces Extérieures N°2563 – L'étude scientifique des non-humains de Cepheus 18, Coordination de.
Référence :
(a) Let. CentrAdmi Cepheus 18 AA-LA/mn, en date du 174/977 E.G.

1) En réponse à la suggestion contenue dans le paragraphe 2 de la référence (a), il a été décidé que la question de la natalité des non-humains n'entre pas dans les compétences du CentrAdmi Cepheus 18. Eu égard à la déclaration du GroupSci 10 selon laquelle ladite stérilité est probablement due à quelque déficience chimique dans les aliments fournis, c'est le GroupSci qui doit être considéré comme la seule autorité compétente en la matière.

2) Les méthodes de recherche des divers GroupScis continueront à respecter les directives en vigueur. Aucun changement de politique n'est envisagé.

C. Morily, Chef, MinProvExt. 186/977 E.G.

II

Le journaliste avait quelque chose d'un peu dégingandé qui lui donnait l'air d'être extrêmement grand. Il s'appelait Gustiv Bannerd, et sa réputation n'avait d'égale que sa compétence – ce qui, pour logique que cela puisse paraître à première vue, n'est pas vrai de tous les journalistes, tant s'en faut. Loodun Antyok le jaugea d'un air sceptique et dit :

— Je ne vois pas à quoi cela m'avancerait de nier que vous êtes bien renseigné. Mais le rapport du Groupe Sci était confidentiel. Je ne vois pas comment…

— Il y a eu des fuites, dit cyniquement Bannerd. Il y a toujours des fuites.

Antyok parut véritablement suffoqué, et son visage rubicond se rida imperceptiblement.

— Dans ce cas, il me faudra tout simplement colmater la fuite à mon niveau. Je ne peux pas laisser passer votre article. Toutes les allusions aux revendications des Groupe Scis doivent sauter. Vous comprenez pourquoi, n'est-ce pas ?

— Non.

Bannerd n'était pas homme à se départir de son calme.

— C'est important, dit-il, et la directive impériale sur la presse me donne certains droits. Je pense que l'empire devrait être mis au courant de ce qui se passe ici.

— Mais il ne se passe rien, dit désespérément Antyok. Vous vous trompez du tout au tout. Le ministère n'a nullement l'intention de changer de politique. Je vous ai montré les lettres où c'est écrit noir sur blanc.

— Vous croyez que vous serez de taille à résister à Zammo quand il jettera tout son poids dans la bagarre ? demanda le journaliste d'un air moqueur.

— Oui, si je pense qu'il a tort.

— *Si* vous pensez qu'il a tort ! releva Bannerd.

Puis, saisi d'une soudaine ferveur, il expliqua :

— Antyok, l'empire tient là quelque chose de grand, quelque chose de beaucoup plus grand que le gouvernement ne semble l'avoir compris. Et cette grande chose, ils sont en train de la détruire. Ils traitent ces créatures comme si c'étaient des animaux.

— Vraiment… riposta faiblement Antyok.

— Ne me parlez pas de Cepheus 18. C'est un zoo. Un zoo de luxe, où vos vieux fossiles de chercheurs excitent ces pauvres créatures à travers les barreaux de leur cage avec un bâton. Vous leur lancez leur pitance, mais vous les gardez enfermés. Je le sais ! Cela va faire deux ans que j'écris des articles sur les non-

humains. C'est tout juste si je n'ai pas vécu parmi eux.

— Zammo dit…

— Zammo !

Un monde de mépris tenait dans la façon dont l'autre avait lâché ce mot.

— Zammo, insista Antyok avec une fermeté non dénuée d'inquiétude, dit que nous les traitons déjà trop humainement comme ça.

Le long visage du journaliste resta parfaitement immobile.

— Zammo a lui-même quelque chose d'animal. Il a une foi aveugle en la science ; il lui voue un véritable culte. On pourrait fort bien se passer des gens de son espèce. Avez-vous lu les œuvres d'Aurélion ?

Son ton s'était soudainement radouci.

— Humm, oui. J'ai cru comprendre que l'empereur…

— L'empereur partage nos vues. C'est bien – c'est mieux que le fanatisme qui a marqué le dernier règne.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Ces êtres ont beaucoup à nous apprendre. Vous comprenez ? Ce n'est rien que Zammo et son Groupe Sci puissent utiliser. Il ne s'agit ni de biochimie, ni de télépathie, mais d'un mode de vie, d'une façon de penser. Leur société est exempte de criminalité, et c'est en vain qu'on chercherait des inadaptés parmi eux. Que faisons-nous pour étudier leur philosophie ? Ou pour présenter leur société comme un problème de gestion sociale à résoudre ?

Antyok devint pensif, et son visage potelé se détendit.

— C'est une idée intéressante que vous émettez là, dit-il. Des psychologues devraient se pencher sur la question.

— Certainement pas. Ce sont presque tous des charlatans. Les psychologues attirent l'attention sur certains problèmes, mais les solutions qu'ils proposent sont fallacieuses. C'est des hommes d'Aurélion qu'il faudrait. Des hommes de la Philosophie…

— Mais enfin, on ne peut pas transformer Cepheus 18 en une… une étude métaphysique.

— Pourquoi pas ? C'est parfaitement faisable.

— Comment cela ?

— Laissez tomber vos éprouvettes et vos bocaux ; laissez ces étrangers mettre sur pied une société libre de toute influence humaine. Donnez-leur une indépendance totale et laissez s'opérer un brassage des philosophies…

— Cela ne peut pas se faire du jour au lendemain, répondit nerveusement Antyok.

— On peut avoir commencé du jour au lendemain.

— Enfin, je ne peux pas vous empêcher d'essayer de commencer, dit

lentement le gouverneur.

Puis, sur le ton de la confidence, l'air pensif :

— Vous serez pris à votre propre piège, cependant, si vous publiez le rapport du Groupe Sci et l'attaquez en vous plaçant d'un point de vue humanitaire. Les scientifiques sont puissants.

— Nous autres de la Philosophie aussi.

— Oui, mais il y a plus simple. Inutile de monter sur vos grands chevaux. Contentez-vous de souligner le fait que le Groupe Sci n'arrive pas à résoudre les problèmes qui se posent à lui. Faites-le sur un ton détaché et laissez vos lecteurs en tirer les conclusions qui s'imposent. Prenez le problème de la natalité, par exemple. Voilà quelque chose que vous pourriez exploiter. Dans une génération, la race des non-humains pourrait fort bien s'éteindre sans que la science puisse y faire quoi que ce soit. Montrez qu'il importe d'aborder le problème sous un angle plus philosophique que scientifique. Ou utilisez quelque autre argumentation. Mais faites appel à votre jugeote, hein ?

Antyok eut un sourire engageant en se levant.

— Mais pour l'amour de la galaxie, ajouta-t-il, n'allez pas faire un esclandre.

Bannerd ne se montra guère enthousiaste.

— Peut-être que vous avez raison, dit-il.

Plus tard, Gustiv Bannerd écrivit dans une lettre-capsule à un ami :

« Il n'est pas très malin, c'est le moins que l'on puisse dire. En tout cas, il est d'une incompétence totale sur le plan professionnel. Mais c'est un composeur, un transigeur. Il tourne les difficultés par des compromis et fera des concessions plutôt que se risquer à prendre fermement position. C'est en cela qu'il pourra éventuellement nous 4tre utile. Sentiments auréliens. »

De : CentrAdmi Cepheus 18.
A : MinProvExt.
Objet : La natalité des non-humains de Cepheus 18, article de presse sur.
Références :
(a) Let. CentrAdmi Cepheus 18 AA-LA / mn, en date du 174/977 E.G.
(*b*) Directive impériale Ja 2 374, en date du 243/975 E.G.
Pièces jointes :
1. Article de M. Bannerd, daté du 201/977 E.G. en provenance de Cepheus 18.
2. Article de M. Bannerd, daté du 203/977 E.G., en provenance de Cepheus 18.

1) La stérilité des non-humains de Cepheus 18, dont le MinProvExt a été informé par la référence *(a),* a fait l'objet d'articles dans la presse galactique. On

trouvera ci-joints les articles en question sous les dénominations « pièces jointes N°1 et N°2 ». Bien que ces articles soient fondés sur des informations à caractère confidentiel, le journaliste concerné a fait valoir ses droits à la liberté d'expression en invoquant la référence *(b)*.
2) Eu égard à la publicité que connaîtra cette affaire et aux inévitables erreurs d'interprétation qu'elle ne manquera pas de susciter dans l'opinion, le CentrAdmi Cepheus 18 réclame des précisions sur la politique que le MinProvExt compte suivre à l'égard du problème de la stérilité des non-humains.

L. Antyok, Gouv. CentrAdmi Cepheus 18 209/977 E.G.

De : MinProvExt.
A : CentrAdmi Cepheus 18.
Objet : La natalité des non-humains de Cepheus 18, Enquête sur.
Références :
(a) Let. CentrAdmi Cepheus 18 AA-LA/mn, en date du 174/977 E.G.
(b) Let. CentrAdmi Cepheus 18 AA-LA/mn, en date du 174/977 E.G.
1) Il convient d'analyser les causes du phénomène de stérilité des non-humains évoqué dans les références *(a)* et (*b*) et de trouver un moyen d'y remédier. Un projet intitulé « La natalité des non-humains de Cepheus 18, Enquête sur » est créé à cet effet, et recevra, en raison de l'importance accordée à ce problème, une priorité AA.
2) Le numéro de référence dudit projet est 2 910, et toutes les dépenses afférentes seront prélevées sur le crédit budgétaire N°18/78.

C. Morily, Chef, MinProvExt. 223/977 E.G.

III

Si la mauvaise humeur de Tomor Zammo décrut quelque peu lorsqu'il eut pénétré dans l'enceinte de la station expérimentale du Groupe Sci 10, il n'en devint pas aimable pour autant. Antyok se retrouva seul devant la baie vitrée qui donnait sur le laboratoire principal.

Le laboratoire principal était une vaste cour dans laquelle on avait reproduit les conditions atmosphériques naturelles de Cepheus 18, pour l'inconfort des expérimentateurs et le bien-être des expérimentés. Dans l'air sec, riche en oxygène, un soleil étincelant projetait une lumière blanche et crue sur le sable brûlant. Dans cette lumière incandescente, les non-humains, de couleur rouge brique, ridés et tout en membres, se tenaient accroupis dans leur position de relaxation favorite, seuls ou par couples.

Zammo sortit du laboratoire. Il s'arrêta pour boire de l'eau à longs traits, puis leva la tête, de petites gouttelettes de sueur perlant sur sa lèvre supérieure.

— Ça vous dirait d'entrer là-dedans ?

Antyok secoua la tête énergiquement.

— Non merci. Quelle température y fait-il en ce moment ?

— Il ferait cinquante degrés à l'ombre s'il y en avait. Et ils se plaignent du froid. Ça va être l'heure pour eux de se désaltérer. Vous voulez les regarder boire ?

Un jet d'eau jaillit de la fontaine au milieu de la cour. Les menues créatures se levèrent et se déplacèrent avidement par petits bonds élastiques qui évoquaient curieusement un compromis entre la marche et la course. Ils se pressèrent autour de la fontaine en se bousculant. Le milieu de leur visage se trouva tout à coup défiguré par l'apparition d'un long tube charnu qu'ils projetèrent dans le jet d'eau et retirèrent tout ruisselant.

La scène se poursuivit pendant de longues minutes. Les corps se gonflèrent et les rides disparurent. Ils finirent par se disperser lentement en reculant, leur tube sortant et rentrant rapidement avant de se recroqueviller définitivement en une masse confuse de plis roses au-dessus d'une grande bouche sans lèvres. Ils s'endormirent par groupes dans les coins ombragés, rebondis et repus.

— Des animaux ! jeta Zammo avec mépris.

— Ils boivent souvent ? demanda Antyok.

— Aussi souvent qu'ils en ont envie. Mais ils peuvent se passer d'eau pendant une semaine s'ils le veulent. Nous leur en donnons quotidiennement. Ils l'emmagasinent sous leur peau. Ils ne mangent que le soir. Ce sont des végétariens, vous savez.

Antyok eut un petit sourire joufflu.

— C’est agréable d’obtenir pour une fois les renseignements de la bouche même du spécialiste. On ne peut pas toujours lire des rapports.

— Ah ? fit l’autre d’une voix neutre.

Puis :

— Quoi de neuf ? Que devient la cabale des chochottes sur Trantor ?

Antyok haussa les épaules d’un air sceptique.

— Malheureusement, le ministère refuse de prendre position. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que tant que les Auréliens auront l’empereur pour allié, la philanthropie sera à l’ordre du jour.

Il y eut un silence pendant lequel le gouverneur se mordit pensivement la lèvre.

— Mais maintenant il y a ce problème de natalité. Le Centre administratif a finalement été chargé de l’enquête, vous savez, et avec une priorité AA, qui plus est.

Zammo maugréa quelque chose d’inaudible.

— Au cas où vous ne le sauriez pas, précisa Antyok, cela veut dire que ce projet a une priorité absolue sur tous les autres projets actuellement en cours sur Cepheus 18. C’est important.

Il se tourna de nouveau vers la fenêtre d’observation et dit sans préambule :

— Pensez-vous que ces créatures puissent être malheureuses ?

— Malheureuses ! explosa l’autre.

— Euh, disons, inadaptées, si vous préférez, rectifia prestement Antyok. Vous voyez ce que je veux dire ? Il est difficile d’adapter un milieu ambiant à une race que nous connaissons si mal.

— Dites-moi, avez-vous jamais vu le monde d’où ils viennent ?

— J’ai lu des rapports…

Zammo, avec mépris :

— Les rapports ! Moi je l’ai *vu*. Ce qu’ils ont ici peut nous paraître à nous un désert, mais pour ces chenapans c’est un paradis verdoyant. Ils ont toute la nourriture et toute l’eau qu’ils veulent. Ils ont une planète pour eux tout seuls, dotée d’un système hydrologique naturel au lieu d’un morceau de silice et de granit où ils cultivaient artificiellement des champignons dans des grottes et devaient extraire l’eau du gypse par évaporation. En moins de dix ans ils seraient morts jusqu’au dernier, et nous les avons sauvés. Malheureux ? Bah ! S’ils l’étaient, ils seraient plus ingrats que la plupart des animaux.

— Peut-être. Et pourtant j’ai comme une intuition.

— Une intuition ? Quelle est-elle ?

Zammo alluma un de ses cigares.

— C’est quelque chose qui pourrait peut-être vous aider. Pourquoi ne pas étudier ces créatures d’une façon plus globale ? Laissez-les prendre l’initiative. Après tout, ils sont parvenus à un niveau scientifique assez remarquable. Vos rapports en parlent continuellement. Donnez-leur des problèmes à résoudre.

— Par exemple ?

— Oh ! je ne sais pas, moi…

Antyok agita les mains en signe d’impuissance.

— C’est à vous de voir ce qui pourrait présenter le plus d’intérêt. Des vaisseaux spatiaux, par exemple. Installez-les au poste de commande et étudiez leurs réactions.

— Pourquoi ? demanda Zammo de but en blanc, presque brutalement.

— Parce que leurs réactions devant des outils et des appareils adaptés à l’homme peuvent se révéler riches en enseignements. Et par-dessus le marché, ce sera un appât plus efficace, il me semble, que tout ce que vous leur avez proposé jusqu’à présent. Vous aurez plus de volontaires s’ils pensent que ce qu’ils vont faire sera intéressant.

— C’est toutes vos leçons de psychologie qui ressortent. Hum. Probablement une idée moins bonne qu’il ne paraît. Je prendrai une décision demain ; la nuit porte conseil. Mais de toute manière, comment pourrais-je obtenir l’autorisation de les laisser s’amuser avec des vaisseaux spatiaux ? Personne n’a eu la gentillesse d’en mettre un à ma disposition, et ça prendrait beaucoup plus longtemps que ça n’en vaut la peine, de remonter la filière administrative pour qu’on nous en envoie un.

Antyok réfléchit, et son front se plissa légèrement.

— Ça n’a pas obligatoirement besoin d’être un vaisseau spatial. Mais même dans ce cas, si vous écrivez un autre rapport et suggérez vous-même la chose – avec force, vous comprenez – je trouverai peut-être un moyen de rattacher la chose à mon enquête sur la natalité des non-humains. On peut obtenir pratiquement n’importe quoi avec une priorité AA, vous savez, et sans qu’on vous pose de questions.

Zammo parvenait à manifester de l’intérêt sans même se départir de son air rogue.

— Ouais. Peut-être. En attendant, il faut que je m’occupe de mes tests de métabolisme, et il se fait tard. Je vais réfléchir à votre proposition. Elle se défend.

De : CentrAdmi. Cepheus 18.
A : MinProvExt.

Objet : Projet provinces extérieures N°2 910, 1re partie.
La natalité des non-humains de Cepheus 18, Enquête sur.
Référence :
(à) Let. MinProvExt Cepheus-N-CM/car, 115 097, en date du 223/977 E.G.
Pièce jointe :
1. Groupe Sci 10, Rapport du Département de physique et de biochimie, XVe partie, en date du 220/977 E.G.
1) La pièce jointe N°1 est envoyée pour information.
2) L'attention du MinProvExt est attirée tout particulièrement sur le paragraphe 3 de la Section V de la pièce jointe N°1, dans lequel il est demandé qu'un vaisseau spatial soit mis à la disposition du Groupe Sci 10 afin de faciliter les recherches autorisées par le MinProvExt. Le CentrAdmi Cepheus 18 considère que ces recherches peuvent contribuer à faire avancer l'enquête en cours sur la natalité des non-humains – projet autorisé par la référence (a). Eu égard à la priorité accordée par le MinProvExt au susdit projet, il parait souhaitable qu'une suite favorable soit immédiatement donnée à la requête du Groupe Sci.

L. Antyok, Gouver. CentrAdmi Cepheus 18. 240 / 977 E. G

De : MinProvExt.
A : CentrAdmi Cepheus 18.
Objet : Projet provinces extérieures N°2 910 – La natalité des non-humains de Cepheus 18, Enquête sur.
Références :
(*a)* Let. CentrAdmi Cepheus 18 AA-LA/mn, en date du 240/977 E.G.
1) Le vaisseau d'entraînement AN-R-2 055 est mis à la disposition du CentrAdmi Cepheus 18 pour les besoins de l'enquête sur les non-humains de Cepheus 18 compte tenu du projet portant ce nom et des autres projets autorisés par le MinProvExt, suite à la demande formulée dans la référence *(a).*
2) Il est instamment demandé au CentrAdmi Cepheus 18 d'activer ladite enquête par tous les moyens disponibles.

C. Morily, Chef, MinProvExt. 251/977 E.G.

IV

La petite créature couleur de brique devait se sentir moins à l'aise que son maintien ne pouvait le laisser supposer. La température ambiante avait été portée pour elle à un degré où ses compagnons humains, en bras de chemise, suffoquaient littéralement de chaleur.

Elle s'exprimait d'une voix perçante et circonspecte.

— Je trouve qu'il fait humide, mais pas à un point insupportable étant donné la température assez basse.

Antyok sourit.

— C'est gentil à vous d'être venu. J'avais l'intention de vous rendre visite, mais après m'être risqué dehors, dans votre atmosphère, à titre d'essai…

Son sourire devint lugubre.

— Cela est sans importance. Vous autres, créatures d'un autre monde, avez fait plus pour nous que nous n'avons jamais été capables de faire pour nous-mêmes. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de ce léger inconfort alors que nous avons une telle dette envers vous.

Son langage semblait toujours indirect, comme s'il abordait ses pensées de façon oblique, ou comme s'il était contraire aux bienséances de parler sans ambages.

Gustiv Bannerd, assis dans un coin de la pièce, ses longues jambes croisées, griffonna rapidement quelque chose et dit :

— Cela ne vous fait rien que je transcrive votre conversation ?

Le Céphéide posa brièvement son regard sur le journaliste.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

Antyok se confondait toujours en excuses.

— Si j'ai organisé cette rencontre, ce n'est pas, vous vous en doutez, pour parler de la pluie et du beau temps. Je ne me serais pas permis de vous imposer un tel désagrément pour quelque chose d'aussi futile. Il est certaines questions importantes dont j'aimerais m'entretenir avec vous, car vous êtes le représentant de votre peuple.

Le Céphéide hocha la tête.

— Je vous sais gré de votre bienveillance. Poursuivez, je vous prie.

Le gouverneur se tortillait presque de gêne tant il avait du mal à trouver les mots qui convenaient pour formuler sa pensée.

— C'est une question extrêmement délicate, finit-il par dire, et je ne me serais pas permis de la mettre sur le tapis, n'était l'importance capitale que revêt à nos yeux le… euh… problème. Je ne suis en l'espèce que le porte-parole de

mon gouvernement.

— Mon peuple le considère comme un gouvernement bienveillant.

— Eh bien, oui, il est bienveillant. C'est pour cela qu'il s'inquiète du fait que vous ne vous reproduisez plus.

Antyok se tut et attendit avec inquiétude une réaction qui ne vint pas. Le visage du Céphéide demeura impassible. Seul un léger frémissement animait la région plissée de l'organe rétractile dont il se servait pour boîte.

— Nous avons longuement hésité avant d'évoquer cette question devant vous, poursuivit Antyok, en raison de son aspect extrêmement personnel. La non-ingérence est l'un des objectifs primordiaux de mon gouvernement, et nous avons fait de notre mieux pour mener une enquête discrète sur la question sans déranger votre peuple. Mais pour être franc, nous avons…

— Échoué ? compléta le Céphéide comme l'autre laissait sa phrase en suspens.

— Oui. Ou du moins n'avons-nous pas décelé d'erreur concrète dans la reproduction de l'environnement exact de votre planète d'origine – compte tenu, bien sûr, des modifications indispensables pour la rendre plus habitable. Nous pensons, évidemment, qu'il doit y avoir quelque déficience d'ordre chimique. Je fais appel à votre coopération volontaire pour résoudre ce problème. Votre peuple a une connaissance approfondie de sa propre biochimie. Si vous choisissez – je veux dire, si vous préférez ne pas…

— Non, non, je puis vous aider.

Le Céphéide semblait prendre la chose presque joyeusement. Les méplats lisses de son crâne glabre à la peau lâche se ridèrent curieusement sous l'effet d'une émotion inconnue.

— Nous n'aurions jamais imaginé que ce problème vous préoccuperait, vous autres, êtres d'un autre monde. Votre sollicitude est une preuve de plus de votre bonté et de votre bienveillance. Nous trouvons cette planète à notre convenance, n'en doutez pas. C'est un paradis comparé à celui dont nous venons. Rien n'y manque. On ne retrouve des conditions de vie semblables que dans nos légendes de l'âge d'or.

— Eh bien…

— Mais il y a quelque chose ; quelque chose que vous ne serez peut-être pas en mesure de comprendre. On ne peut pas s'attendre que deux intelligences de type différent pensent de même.

— J'essaierai de comprendre.

La voix du Céphéide était devenue plus douce, ses sonorités fluides plus accentuées.

— Nous mourions sur notre planète, mais nous luttions. Notre science, qui

est le fruit d'une histoire plus ancienne que la vôtre, était en train de perdre la bataille. Mais elle n'avait pas encore perdu. Peut-être est-ce parce qu'en matière de recherche scientifique, nos efforts étaient essentiellement tournés vers la biologie et non vers la physique, comme chez vous. Votre peuple a découvert de nouvelles formes d'énergie et a atteint les étoiles. Mon peuple a découvert de nouvelles vérités en psychologie et en psychiatrie et a façonné une société viable d'où le crime et la maladie étaient exclus.

Il ne me paraît pas utile d'épiloguer sur la question de savoir laquelle de ces deux attitudes est la plus louable, mais il n'y a aucun doute quant à laquelle s'est révélée, au bout du compte, la plus efficace. Sur notre planète moribonde n'offrant ni moyens de survie ni sources d'énergie, nos connaissances en biologie ne pouvaient que nous rendre la mort plus douce.

Et malgré tout nous luttions. Cela faisait des siècles que nous cherchions à maîtriser l'énergie nucléaire, et petit à petit l'espoir s'était fait jour que nous pourrions peut-être échapper aux deux dimensions de notre surface planétaire et atteindre les étoiles. Il n'y avait pas d'autre planète dans notre système pour nous servir de marchepied. Rien que quelque vingt années-lumière de vide jusqu'à l'étoile la plus proche, et nous étions à mille lieues de penser que d'autres systèmes planétaires pouvaient exister ; en fait, nous étions convaincus du contraire.

Mais le désir de lutter est inhérent à toutes les formes de vie, même lorsque le combat est perdu d'avance. Nous n'étions plus que cinq mille à la fin ; cinq mille seulement. Et notre premier vaisseau était prêt. Il s'agissait d'un vaisseau expérimental, et l'expérience était sans aucun doute vouée à l'échec. Mais nous avions déjà résolu tous les problèmes de propulsion et de navigation – sur le papier, du moins.

It y eut un long silence, et les petits yeux noirs du Céphéide semblaient perdus dans te lointain de ses souvenirs.

Du coin où il était assis, le journaliste brisa tout à coup le silence.

— Et c'est alors que nous sommes arrivés ?

— Et c'est alors que vous êtes arrivés, acquiesça simplement le Céphéide. Cela changeait toutes les données du problème. Nous avions tout à coup de l'énergie à volonté. On nous a servi un autre monde, un monde convenable, je dirais même idéal, pour ainsi dire sur un plateau d'argent. Si nos problèmes de société avaient été résolus depuis longtemps par nous-mêmes, nos problèmes plus difficiles d'environnement se trouvaient soudainement résolus pour nous, non moins intégralement.

— Eh bien ? demanda Antyok.

— Eh bien, ça ne collait pas. Pendant des siècles, nos ancêtres avaient lutté

pour atteindre les étoiles, et voilà qu'on découvrait tout à coup que ces étoiles appartenaient à d'autres. Nous avions lutté pour la vie, et voilà que d'autres nous en faisaient cadeau. Nous n'avons plus de raison de lutter. Il n'y a plus de but à atteindre. L'univers tout entier appartient à votre race.

— Ce monde est à vous, dit Antyok avec douceur.

— Parce que vous le voulez bien. C'est un cadeau. Il ne nous appartient pas de droit.

— À mon avis, vous l'avez mérité.

Le Céphéide fixait intensément son interlocuteur, à présent, observant son expression.

— Vos intentions sont bonnes, mais je ne crois pas que vous me compreniez. Nous n'avons nulle part où aller à part ce monde dont vous nous avez fait cadeau. Nous sommes dans un cul-de-sac. La fonction de la vie, c'est de lutter, et cette fonction nous a été retirée. La vie ne peut plus nous intéresser. C'est volontairement que nous ne procréons pas. C'est notre façon de nous ôter de votre chemin.

Antyok avait distraitement soulevé le fluoro-globe du siège près de la fenêtre et lui avait imprimé un mouvement de rotation. La surface vive de la grosse sphère chatoyait tandis qu'elle tournait, et malgré son mètre de diamètre, elle flottait dans l'air avec une grâce et une légèreté insolites.

— Est-ce la seule solution que vous ayez trouvée, la stérilité ? demanda Antyok.

— Nous pourrions nous échapper, chuchota le Céphéide, mais y aurait-il une place pour nous dans la galaxie ? Vous l'occupez entièrement.

— Oui. Il vous faudrait aller au moins jusqu'aux nuées magellaniques pour être véritablement indépendants. Les nuées magellaniques…

— Et vous ne nous laisseriez pas partir de votre propre gré. Vos intentions sont bonnes, je le sais.

— Oui, nos intentions sont bonnes – mais nous ne pourrions pas vous laisser partir.

— C'est une bonté mal placée.

— Peut-être. Mais ne pourriez-vous pas vous adapter à la situation actuelle ? Vous avez une planète.

— C'est quelque chose qui ne saurait être expliqué d'une façon satisfaisante. Votre esprit fonctionne différemment. Nous ne pouvons pas nous adapter. Je ne crois pas me tromper, monsieur le Gouverneur, en disant que vous avez déjà réfléchi à tout cela. Le concept du cul-de-sac où nous nous trouvons enfermés ne vous est pas inconnu.

Antyok leva les yeux, étonné, et stabilisa le fluoro-globe de la main.

— Pouvez-vous lire mes pensées ?

— Ce n'était qu'une hypothèse. Mais je crois avoir deviné juste.

— Oui. Mais *pouvez-vous* lire mes pensées ? Les pensées des hommes en général, je veux dire. C'est une question intéressante. Les scientifiques prétendent que vous ne pouvez pas le faire, mais parfois je me demande si ce n'est pas plutôt que vous n'avez pas *envie* de le faire. Pourriez-vous me répondre ? Mais j'abuse peut-être de votre temps…

— Non… non…

Mais le petit Céphéide s'emmitoufla davantage dans sa toge et enfouit un instant son visage dans le col rembourré à chauffage électrique intégré.

— Vous autres, créatures d'un autre monde, parlez de lire les pensées. Il ne s'agit pas du tout de cela, mais il serait assurément vain d'essayer d'expliquer la chose.

Antyok murmura le vieux proverbe :

— On n'explique pas la couleur à un aveugle de naissance.

— Oui, exactement. Cette faculté que vous appelez la « lecture des pensées » ne s'applique pas à notre cas. Ce n'est pas que nous ne pouvons pas percevoir les bonnes sensations, c'est plutôt que vous, les hommes, ne les émettez pas, et nous n'avons aucun moyen de vous expliquer comment vous y prendre.

— Hum…

— Parfois, bien sûr, quand l'un des vôtres fait un gros effort de concentration ou ressent une émotion intense, ceux d'entre nous chez qui ce sens est le plus développé – ceux, en quelque sorte, qui ont l'ouïe la plus fine – perçoivent vaguement quelque chose. Moi-même je me suis demandé parfois…

Antyok fit de nouveau précautionneusement tourner le fluoro-globe. Son visage rougeaud était tendu, comme absorbé, et il fixait le Céphéide du regard. Gustiv Bannerd fit craquer ses jointures et se mit en devoir de relire ses notes en articulant en silence.

Le fluoro-globe tournait, et peu à peu le Céphéide sembla gagné, lui aussi, par une certaine tension tandis que son regard se portait sur le chatoiement bariolé que produisait la surface de la sphère.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le Céphéide.

Antyok sursauta, et une expression de placidité presque souriante envahit son visage.

— Ça ? Un gadget qui se vendait comme des petits pains il y a trois ans – ce qui veut dire qu'il est irrémédiablement démodé cette année. Ça n'a aucune utilité, mais c'est joli à regarder. Bannerd, pourriez-vous régler les fenêtres sur non-transmission ?

On entendit le léger déclic d’un bouton, et les fenêtres se métamorphosèrent en zones concaves d’obscurité tandis qu’au centre de la pièce le fluoro-globe devenait le centre d’un rayonnement vermeil qui suivait le mouvement de rotation de la sphère comme des serpentins de lumière. Antyok, silhouette écarlate dans une pièce écarlate, la plaça sur la table et la fit tourner d’une main dégoulinante de lumière rouge. En tournant, elle changea de couleur, d’abord lentement, puis de plus en plus vite, les teintes se mélangeant et se décomposant pour donner naissance à des contrastes plus saisissants encore.

Antyok parlait dans une atmosphère irréelle, comme nimbée d’un arc-en-ciel vaporeux et changeant.

— Sa surface est faite d’une matière à fluorescence variable. Ça ne pèse presque rien et c’est très fragile, mais sa stabilité est assurée par un gyroscope, de sorte qu’il ne tombe que très rarement si on le manipule avec un minimum de soin. C’est plutôt joli, vous ne trouvez pas ?

La voix du Céphéide s’éleva dans l’obscurité.

— C’est extrêmement joli.

D’un geste, Bannerd rendit la pièce à la lumière du jour, et les couleurs perdirent leur éclat.

— Voilà quelque chose qui ferait plaisir aux miens.

Il fixait le fluoro-globe, fasciné.

Antyok se leva.

— Vous feriez mieux de partir. Si vous restiez plus longtemps, l’atmosphère pourrait avoir sur vous des effets nocifs. Je vous remercie humblement de votre bonté.

— C’est moi qui vous remercie humblement de la vôtre.

Le Céphéide s’était levé également.

— Au fait, dit Antyok, la plupart des vôtres ont accepté la proposition que nous leur avons faite d’étudier nos vaisseaux spatiaux les plus modernes. Vous avez compris, je suppose, que le propos de cette expérience était de voir comment ils réagiraient à notre technologie. Cela n’est pas contraire aux convenances de votre peuple, j’espère ?

— Point n’est besoin de vous excuser. Je sais moi-même à peu près tout ce qu’il faut savoir pour piloter un de ces engins, à présent. C’était une expérience des plus intéressantes. Cela nous a rappelé nos propres efforts – et nous a confirmé à quel point nous étions près du but.

Le Céphéide partit, et Antyok se rassit, fronçant les sourcils.

— Eh bien, dit-il un peu sèchement à Bannerd. Vous vous souvenez de notre marché, j’espère. Cette entrevue ne doit pas être publiée.

Bannerd haussa les épaules.

— Soit.

Antyok était assis à son bureau et triturait une petite figurine en métal qui lui servait de presse-papiers.

— Que pensez-vous de tout ça, Bannerd ?

— Je les plains. Je crois comprendre ce qu'ils ressentent. Nous devons les sortir de cette mauvaise passe. La Philosophie peut les guérir de leur défaitisme.

— Vous croyez ?

— Oui.

— On ne peut pas les laisser partir, bien sûr.

— Oh ! non. C'est hors de question ! Ils ont trop à nous apprendre. Ce sentiment qui prévaut chez eux passera avec le temps. Ils ne tarderont pas à changer d'optique, surtout lorsque nous leur aurons accordé l'indépendance la plus totale.

— Peut-être. Que pensez-vous des fluoro-globes, Bannerd ? Il les a trouvés attrayants. Ce serait peut-être un geste à faire d'en commander quelques milliers. Avec les stocks d'invendus qu'il y a en ce moment, ils coûtent trois fois rien.

— Ça me paraît être une bonne idée, dit Bannerd.

— Malheureusement le ministère n'acceptera jamais. Je les connais.

Le regard du journaliste devint plus brillant.

— Mais c'est peut-être justement ce qu'il faudrait faire. Ils ont besoin de quelque chose qui puisse réveiller leur intérêt.

— Ah ? Eh bien, il y a une solution, à vrai dire. Je pourrais joindre votre relevé de notre conversation à mon prochain rapport en me contentant d'attirer l'attention du ministère sur la question des fluoro-globes. Après tout, vous êtes un membre de la Philosophie. Vous avez peut-être de l'influence auprès de personnes haut placées dont l'avis peut peser beaucoup plus lourd que le mien au ministère. Vous comprenez ?

— Oui, dit Bannerd d'un air pensif, oui.

De : CentrAdmi Cepheus 18.
A : MinProvExt.
Objet : Projet ProvExt N°2 910, IIe partie. La natalité des non-humains de Cepheus 18, Enquête sur.
Références :
(a) Let. MinProvExt-Cep-N-CM/car, 115 097, en date du 223/977 E.G.
Pièces jointes :
1. Relevé d'une conversation entre L. Antyok du CentrAdmi Cepheus 18 et Ni-

San, Grand Juge des non-humains de Cepheus 18
1) La pièce jointe N°1 est envoyée au MinProvExt pour information.
2) L'enquête entreprise par autorisation de la référence *(a) est* réorientée en fonction des éléments nouveaux indiqués dans la pièce jointe N°1. Le MinProvExt a l'assurance que tous les moyens seront mis en œuvre pour combattre l'attitude négative qui prévaut actuellement chez les non-humains.
3) Il convient de noter que le Grand Juge des non-humains de Cepheus 18 a exprimé un certain intérêt pour les fluoro-globes. Une étude préliminaire de cet aspect de la psychologie non humaine est en cours.

L. Antyok, Direct. CentrAdmi. Cepheus 18, 272/977 E.G.

De : MinProvExt.
A : CentrAdmi Cepheus 18.
Objet : Projet ProvExt N°2 910 La natalité des non-humains de Cepheus 18, Enquête sur.
Références :
(a) Let. CentrAdmi Cepheus 18 AA-LA/mn, en date du 272/977E.G.
1) Comme suite à la pièce jointe N°1 à la référence (a), cinq mille fluoro-globes ont été assignés à Cepheus 18 et seront livrés instamment.
2) Ordre est donné au CentrAdmi Cepheus 18 de mettre en œuvre dans le cadre des consignes impériales, tous les moyens pour remédier à l'insatisfaction des non-humains.

C. Morily, Chef, MinProvExt, 283/977 E.G.

V

Le dîner était terminé, on avait apporté les liqueurs, et les cigares faisaient leur apparition. Des groupes s'étaient formés ici et là, et le commandant de la flotte marchande se trouvait au centre du plus grand de ceux-ci. Son uniforme d'un blanc éclatant faisait paraître ses interlocuteurs bien ternes par comparaison.

Il parlait avec une satisfaction qui frisait la suffisance :

— Le voyage s'est passé comme sur des roulettes. Ça m'est déjà arrivé d'avoir plus de trois cents vaisseaux sous mes ordres. Mais je n'ai jamais transporté une cargaison pareille. Par la galaxie, je me demande ce que vous allez bien pouvoir faire de cinq mille fluoro-globes dans ce désert !

— C'est pour les non-humains. Ça n'a pas été une cargaison difficile à transporter, j'espère.

— Non, pas difficile. Mais encombrante. Ils sont fragiles, et je ne pouvais pas en transporter plus de vingt par vaisseau, avec toutes les réglementations concernant l'emballage et la protection des marchandises. Mais c'est le gouvernement qui paie, je suppose.

Zammo eut un sourire sans joie.

— Est-ce donc la première fois que vous êtes confronté aux méthodes gouvernementales, commandant ?

Le cosmonaute explosa.

— Par la galaxie, que non ! J'essaie d'avoir affaire à eux le moins possible, bien sûr, mais il y a des fois où on ne peut pas l'éviter. Et quand ça vous arrive, c'est horrible, je vous prie de me croire. La paperasserie ! Les chinoiseries administratives ! Il y a de quoi vous donner des indigestions. C'est une excroissance monstrueuse, une tumeur cancéreuse au flanc de la galaxie. Si cela ne tenait qu'à moi, il faudrait voir comment je vous ferais disparaître tout ça !

— Vous êtes injuste, commandant, dit Antyok. Vous ne comprenez pas.

— Ah non ? Eh bien, puisque vous êtes l'un de ces bureaucrates – et il sourit affablement en prononçant ce mot – si vous nous expliquiez un peu votre point de vue sur la question, monsieur le Gouverneur.

— Eh bien, voilà…

Antyok paraissait déconcerté.

— C'est une entreprise sérieuse et compliquée que celle qui consiste à gouverner. Il y a dans cet empire des milliers de planètes et des milliards de gens dont il faut s'occuper. C'est presque au-delà des possibilités humaines de présider aux destinées d'un tel État sans une organisation des plus structurées. Je

crois que l'administration impériale emploie à elle seule quelque chose comme 400 millions de fonctionnaires, et si l'on veut coordonner leurs efforts et mettre leurs connaissances en commun, il n'y a pas d'autre solution que ce que vous appelez la paperasse. Chaque rapport, chaque formulaire, quelque absurde qu'il puisse paraître, quelque fastidieux qu'il puisse être, a son utilité. Chaque morceau de papier est un fil reliant les efforts de 400 millions d'êtres humains. Supprimez l'administration et vous supprimez l'empire, et avec lui la paix, l'ordre et la civilisation interstellaires.

— Allons donc… fit le commandant.

— Non, je parle sérieusement, dit Antyok avec ferveur. Les règles et le système administratifs doivent être suffisamment universels et rigides pour que, au cas où un fonctionnaire incompétent est nommé, et cela arrive – vous riez, mais il y a des chercheurs incompétents, des journalistes incompétents, et même des commandants incompétents –, au cas où un fonctionnaire incompétent est nommé, disais-je, cela prête peu à conséquence. Car au pis, le système peut fonctionner de lui-même.

— Ouais, grogna le commandant d'un air désabusé. Et que se passe-t-il si un fonctionnaire capable est nommé au même poste ? Il est emprisonné dans le même carcan rigide et se trouve acculé à la médiocrité.

— Pas du tout, répondit Antyok avec feu. Quelqu'un de compétent peut obtenir ce qu'il veut sans jamais se mettre en position d'infraction vis-à-vis des règlements.

— Et comment cela ? demanda Bannerd.

Antyok parut soudain mal à l'aise.

— On peut, par exemple, obtenir qu'une priorité AA soit donnée à son projet, si c'est possible.

Le commandant renversa la tête en arrière pour éclater de rire, mais on ne lui en laissa pas le temps. La porte s'ouvrit en coup de vent et la pièce fut tout à coup envahie d'hommes surexcités. Leurs clameurs, d'abord confuses, devinrent plus intelligibles lorsqu'ils se furent un peu calmés :

— Mon commandant, les vaisseaux sont partis ! Les non-humains s'en sont emparés de force !

— Quoi ? Tous ?

— Tous. Il ne reste plus un seul vaisseau ni une seule de ces créatures…

Deux heures plus tard, les quatre hommes se retrouvèrent de nouveau seuls dans le bureau d'Antyok.

Celui-ci dit froidement :

— Ils ont pensé à tout. Il ne nous reste pas un seul vaisseau – pas même

votre appareil d'entraînement, Zammo. Et il n'y a pas un seul vaisseau gouvernemental disponible dans toute cette moitié du secteur. Le temps de nous retourner et de les prendre en chasse, et ils auront déjà quitté la galaxie et seront à mi-chemin des nuées magellaniques. Commandant, c'est à vous qu'incombait la responsabilité de maintenir vos vaisseaux sous bonne garde.

— C'était notre première journée à terre ! s'écria le commandant. Comment pouvait-on prévoir…

Zammo l'interrompit avec une soudaine intensité.

— Attendez, commandant. Je commence à comprendre, Antyok.

Sa voix était dure.

— C'est vous qui avez monté cette opération.

— Moi ?

La voix d'Antyok était étrangement détachée, presque indifférente.

— Vous nous disiez tout à l'heure qu'un gouverneur un tant soit peu malin devait chercher à obtenir une priorité AA pour faire ce qu'il voulait. Vous avez obtenu une telle priorité aux seules fins d'aider les non-humains à s'échapper.

— Vraiment ? Excusez-moi, mais comment cela se pourrait-il ? C'est vous-même qui avez soulevé dans un de vos rapports le problème de leur natalité en baisse. C'est Bannerd, ici présent, qui par ses articles à sensation a répandu des bruits alarmistes qui ont poussé le ministère à créer un projet prioritaire. Je n'y suis absolument pour rien.

— C'est *vous* qui m'avez suggéré de faire état de la natalité en baisse des Céphéides, dit Zammo avec véhémence.

— Vraiment ? fit Antyok d'une voix posée.

— Et maintenant que j'y pense, rugit tout à coup Bannerd, c'est vous qui avez suggéré que je parle de cette histoire de natalité dans mes articles !

Les trois hommes l'entourèrent, menaçants.

Antyok se renversa dans son fauteuil et dit d'un air dégagé :

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire par suggérer. Si vous m'accusez, je vous saurais gré de bien vouloir vous en tenir aux faits – au sens légal du terme. Les lois de l'empire n'acceptent comme preuve que ce qui est consigné par écrit, filmé ou transcrit et les dépositions des témoins. Toutes les lettres que j'ai pu envoyer comme gouverneur sont classées dans les archives que vous voyez là, dans celles du ministère, et ailleurs. Je n'ai jamais demandé une priorité AA. Le ministère me l'a attribuée, et Bannerd et Zammo en portent la responsabilité. Sur le papier, en tout cas.

La voix de Zammo était un grognement presque inintelligible.

— Vous m'avez roulé en me persuadant de leur apprendre à piloter des vaisseaux spatiaux.

— C'est *vous* qui avez émis cette idée. J'ai votre rapport proposant d'étudier leurs réactions devant des appareils humains dans mes archives. Le ministère en détient également un exemplaire. Les faits – les faits au sens légal du terme – sont clairs. Je n'y suis strictement pour rien.

— Dans l'affaire des fluoro-globes non plus ? demanda Bannerd.

Le commandant se mit tout à coup à glapir.

— C'est exprès que vous avez fait venir ma flotte. Cinq mille globes ! Vous saviez qu'il faudrait des centaines d'appareils pour les transporter.

— Je n'ai jamais demandé qu'on m'envoie des globes, rétorqua froidement Antyok. C'est du ministère qu'est venue cette idée, bien qu'il semble que les amis de Bannerd disciples de la Philosophie aient un peu poussé à la roue.

Bannerd faillit suffoquer.

— Vous demandiez à ce dirigeant céphéide s'il pouvait lire nos pensées, siffla-t-il. Vous lui disiez de feindre de s'intéresser aux globes.

— Allons, allons. Vous avez préparé vous-même la transcription de la conversation, et elle se trouve dans les archives avec le reste. Vous ne pouvez pas prouver ce que vous avancez.

Il se leva.

— Je vous prie de m'excuser. Je dois rédiger un rapport pour le ministère.

Arrivé dans l'embrasure de la porte, Antyok se retourna.

— En un sens, le problème des non-humains est résolu – fût-ce à leur seule convenance. Ils se reproduiront désormais et habiteront un monde qu'ils auront mérité. C'est ce qu'ils voulaient.

Ah ! autre chose ! N'allez pas porter contre moi de sottes accusations. Cela fait vingt-sept ans que je suis dans l'administration, et je puis vous assurer que mes rapports suffisent à prouver que j'ai été d'une correction irréprochable dans tout ce que j'ai pu faire. Et commandant, je suis à votre disposition pour reprendre notre conversation de tout à l'heure, si vous voulez que je vous explique comment un gouverneur capable peut travailler dans les limites de la paperasserie administrative et obtenir quand même ce qu'il veut.

C'était merveille que sur un visage aussi rond et poupin, pût apparaître un sourire à ce point sardonique.

De : MinProvExt.
A : Loodun Antyok, Administrateur public en chef, A-8.
Objet : Services administratifs, Position dans les.
Références :

(a) Arrêté des tribunaux ServAdmi N°22 874 – Q en date du 1/978 E.G.
1) Eu égard à l'avis favorable rendu dans la référence (a), vous êtes déclaré par la présente absous de toute responsabilité dans l'évasion des non-humains de Cepheus 18. Veuillez vous tenir à la disposition de l'administration en vue de votre prochaine nomination.

R. Horpritt, Chef, ServAdmi 15/978 E.G.

Les lettres qui constituent une partie importante de cette nouvelle (qui contient un de mes rares exemples d'extraterrestres intelligents) sont, vous serez ravis de l'apprendre, inspirées de celles qui entraient à la N.A.E.S. et en sortaient quotidiennement (et, pour autant que je sache, y entrent et en sortent encore aujourd'hui). Le style raide de ces lettres n'est pas une invention à moi. Je ne serais pas arrivé à l'inventer même si je l'avais voulu.

Lorsque la nouvelle parut, L. Sprague de Camp releva, avec un certain plaisir, une petite erreur qui s'était glissée dans ce style : j'avais fait dire par inadvertance à un subalterne s'adressant à son supérieur hiérarchique : « Je réclame » au lieu de « je suggère ». Le sous-fifre peut à la rigueur humblement suggérer, mais seul le chef peut sèchement réclamer.

Blind Alley (*Cul-de-Sac)* a une particularité que j'aimerais mentionner. Après la guerre, le marché commença à être inondé par ce flot d'anthologies de science-fiction qui n'a cessé depuis de croître et se développer. Peu d'auteurs de science-fiction ont été choisis aussi souvent que moi pour figurer dans les anthologies, et la première de mes nouvelles à apparaître dans une de ces anthologies ne fut ni *Nightfall* ni un récit de robot positronique, ni une nouvelle de la série des *Fondation.* Ce fut *Blind Alley.*

Au début de l'année 1946, Groff Conklin sortait la première d'une longue série d'anthologies de science-fiction. Elle parut sous le titre *The Best of Science-Fiction* – et on y trouve *Blind Alley.* Cette nouvelle, pour laquelle Campbell avait payé 148 dollars et 74 cents (un cent trois quarts le mot) me rapporta ainsi un supplément de 42,50 dollars (un demi-cent le mot). Ce qui veut dire que *Blind Alley* me rapporta au total deux cents un quart le mot – un record pour l'époque.

En principe, l'argent que rapportait une publication en anthologie était versé aux éditions Street & Smith, mais Street & Smith avaient la sympathique habitude de remettre ces sommes à l'auteur, de leur propre chef et sans que la loi les y oblige en rien. Et ce fut la première indication pour moi qu'une nouvelle pouvait rapporter plus que ce qu'elle m'avait rapporté au moment de sa publication initiale.

Le 8 mai 1945, une semaine avant que je ne mette un point final à *The Mule,* la guerre prit fin en Europe. Naturellement, on chercha immédiatement à démobiliser le plus grand nombre possible d'hommes qui s'étaient battus en Europe, et à les remplacer en mobilisant ceux qui avaient mené la vie de château chez eux.

Jusque-là, tout au long de la guerre, j'avais régulièrement bénéficié de sursis d'incorporation en tant que chimiste participant à l'effort de guerre. Périodiquement, on apportait des modifications aux conditions d'incorporation, et rares étaient les mois où il ne semblait pas à un moment ou à un autre que j'allais être appelé sous les drapeaux. (C'était plutôt éprouvant pour les nerfs, je peux vous le garantir, mais je ne me sentais pas particulièrement mal employé. Mon sentiment prédominant était un sentiment furtif de culpabilité, dû au fait de n'être toujours pas incorporé, auquel s'ajoutait une vague honte devant le soulagement que j'éprouvais chaque fois qu'on m'accordait un sursis supplémentaire.)

Courant 1944, l'incertitude fut telle que je fus convoqué pour un examen d'aptitude physique, et il apparut immédiatement que ma myopie me rendait de toute façon inapte au service actif.

Après la victoire en Europe, le chantier naval reçut l'ordre de ne retenir qu'un certain pourcentage de ses employés sursitaires et de libérer les autres en vue de leur incorporation. On pensait naturellement que le chantier naval ne retiendrait que les employés qui lui étaient indispensables, mais d'après les bruits qui couraient chez nous autres employés, ils avaient trouvé un meilleur moyen de garder tous leurs effectifs : ils retinrent tous leurs employés incorporables qui étaient déclarés physiquement aptes, et cessèrent de protéger ceux qui ne l'étaient pas en raison de leur âge ou de leur condition physique. Ainsi ils espéraient les garder tous – les employés physiquement aptes parce qu'ils étaient déclarés indispensables, et les employés trop âgés ou inaptes, parce qu'ils étaient trop âgés ou inaptes.

En tant qu'employé physiquement inapte, je figurais parmi ceux qui furent déclarés non indispensables.

C'est alors que l'armée (comme vous l'avez déjà deviné) lâcha du lest quant à ses exigences en matière de forme physique. Le résultat fut que les employés du chantier naval souffrant d'une mauvaise vue ou d'autres défauts physiques anodins se retrouvèrent en danger imminent d'incorporation, tandis que les autres, en tout point semblables sauf qu'ils étaient en bonne forme physique, n'étaient pas menacés (il n'y a pas de quoi rire).

Pendant les quatre mois qui suivirent la victoire en Europe, je connus une succession de hauts et de bas, ne sachant jamais si je n'allais pas recevoir mon avis d'incorporation le lendemain. Tandis que j'attendais, les bombes atomiques tombèrent sur Hiroshima et Nagasaki et les Japonais capitulèrent le 2 septembre.

Le 7 septembre 1945, je reçus mon avis d'incorporation. Je n'accueillis pas la chose avec des transports de joie, bien sûr, mais j'essayai d'être philosophe. La guerre était finie, et quelles que fussent les difficultés qui m'attendaient au

cours des deux années que je devais passer dans l'armée, une chose était certaine : personne ne me tirerait dessus ; c'était déjà ça. Je partis à l'armée le 1er novembre 1945 comme soldat de deuxième classe.

Évidemment, pendant toute cette période d'incertitude qui se termina par mon incorporation, je n'écrivis pas une ligne. En fait, il y eut un trou de huit mois, la plus longue interruption en trois ans.

Le 7 janvier 1946, toutefois, alors que je faisais encore mes classes à Camp Lee, en Virginie, je commençai un nouveau récit de robot positronique intitulé *Evidence*. J'utilisai une machine à écrire de bureau appartenant aux services administratifs.

Bien sûr, les choses n'avancèrent que lentement. Le premier jet ne fut terminé que le 17 février, et tout resta brusquement en plan le lendemain lorsque j'appris que j'étais l'un de ceux qu'on envoyait dans le Pacifique Sud pour participer à l'opération « Crossroads ». Il s'agissait de la première expérience nucléaire d'après-guerre qui devait avoir lieu sur l'île de Bikini (qui devait donner plus tard son nom à un maillot de bain si microscopique qu'il produisait – théoriquement – sur l'anatomie masculine l'effet d'une bombe atomique).

Le fait qu'une semaine plus tard je reçus le chèque représentant les droits de publication de *Blind Alley* en anthologie ne suffit pas à me remonter le moral.

Nous partîmes le 2 mars 1946 et, après un long voyage en train et en avion, arrivâmes à Honolulu le 15 mars. C'est alors que commença une longue attente avant que nous ne puissions nous rendre sur Bikini (l'essai nucléaire avait été repoussé à une date ultérieure, naturellement). Lorsque l'attente commença à me peser vraiment, je m'attelai de nouveau à *Evidence*. Je persuadai un bibliothécaire compatissant de m'enfermer dans ses bureaux pendant la pause de midi, de sorte que je passais une heure par jour absolument seul devant la machine à écrire. Je finis la nouvelle le 10 avril et l'envoyai à Campbell le lendemain.

Le 29 avril je reçus une lettre de lui me signifiant son acceptation. Le tarif avait atteint à l'époque deux cents par mot.

Je ne mis jamais les pieds à Bikini, soit dit en passant. La pension versée à ma femme pendant mon absence fut supprimée à la suite d'une erreur administrative. Je fus renvoyé aux États-Unis le 28 mai pour tirer l'affaire au clair. Lorsque je regagnai Camp Lee, c'était chose faite. Je profitai de ce que j'étais là, cependant, pour déposer une demande de « libération anticipée pour recherches » en faisant valoir que j'allais reprendre mes recherches en vue de l'obtention de mon doctorat. Le 26 juillet, je quittai l'armée avec le grade de

caporal. *Evidence* est la seule nouvelle que j'aie écrite alors que je portais l'uniforme.

Dès que je fus libéré de l'armée, je me réinscrivis à Columbia après une absence d'un peu plus de quatre ans et repris mes travaux sous la direction du professeur Dawson pour essayer de décrocher mon doctorat.

Il n'était toujours pas question pour moi de faire carrière dans autre chose que la chimie. Au cours de mes quatre années de mariage, j'avais écrit neuf nouvelles de science-fiction et un récit fantastique – et tous avaient trouvé acquéreur. Mais dans tous les cas sans exception, cet acquéreur était Campbell.

Depuis qu'*Unknown* avait disparu, j'avais peur qu'*Astounding* ne connaisse le même sort. Si cela arrivait, ou si Campbell prenait sa retraite, je n'étais pas du tout sûr de pouvoir continuer à écouler ma production.

Certes, la situation après la guerre se présentait sensiblement mieux qu'avant. Au cours des quatre premières années de mon mariage, j'avais gagné 2 667 dollars grâce à ma plume, soit une moyenne de moins de 13 dollars par semaine. C'était 50 % de plus que ce que je gagnais lorsque j'étais célibataire, et ce malgré le fait que j'écrivais moins de nouvelles.

Le tarif avait doublé, voyez-vous, et je pouvais même espérer toucher des droits supplémentaires pour les nouvelles déjà « vendues ». *Blind Alley* avait déjà été publié dans une anthologie, et le 30 août 1946, un mois seulement après avoir été libéré de l'armée, je découvris que j'avais réalisé une deuxième « revente » du même genre. Une nouvelle anthologie de science-fiction, constituée par Raymond J. Healey et J. Francis McComas devait comprendre *Nightfall*, ce qui me rapporterait la sommes de 66,50 dollars.

Il y avait même mieux que les anthologies. Au cours de ce même mois d'août, le numéro de septembre 1946 d'*Astounding*, au sommaire duquel figurait *Evidence*, fut mis en vente dans les kiosques. (Si j'avais su, en écrivant cette nouvelle, qu'au moment où elle serait publiée l'armée ne serait plus qu'un mauvais souvenir !)

Presque aussitôt je reçus un télégramme me demandant les droits d'adaptation cinématographique. Le monsieur intéressé se révéla être nul autre qu'Orson Welles. Au comble de la surexcitation, je lui cédai les droits d'adaptation radiophonique, télévisée et cinématographique de ma nouvelle le 20 septembre et attendis de devenir célèbre. (Je ne pouvais devenir riche, puisque la cession de ces droits se faisait contre une somme totale de 250 dollars seulement.)

Malheureusement, cela ne donna rien. À ce jour, M. Welles n'a pas encore

utilisé ma nouvelle. Mais son chèque se révéla certainement fort utile lorsqu'il fallut payer mes droits d'inscription à l'université. Malgré tout, il semblait absolument hors de question que je pusse jamais compter sur ma plume pour gagner ma vie de façon régulière – surtout que maintenant j'étais marié et que j'espérais avoir un jour des enfants.

Il fallut donc retourner à l'école, avec un petit compte d'épargne pour parer à toute éventualité, auquel s'ajoutait une modeste pension que me versait l'armée et, bien sûr, l'espoir d'arrondir mes fins de mois par mon travail d'écrivain.

En septembre, j'écrivis encore un récit de robot positronique, *Little Lost Robot*, en engageant une véritable course contre la montre pour la terminer avant que l'année universitaire ne démarre et que vienne le moment de me plonger dans mon travail. Campbell l'accepta promptement et il parut dans le numéro de mars 1947 d'*Astounding.* Plus tard, avec *Evidence* cette nouvelle devait figurer au sommaire de *I*, *Robot.*

Une fois l'année universitaire entamée, il devint difficile pour moi de trouver le temps d'écrire. Vers la fin de l'année 1946, je réussis à mettre en chantier un nouvel épisode de la série des *Fondation : Now You See It…* Je le terminai le 2 février 1947 et le soumis à Campbell le 4. Je commençais à me lasser quelque peu de la série des *Fondation* et j'avais écrit *Now You See It…* de façon qu'il constitue l'épisode final de la série.

Campbell ne voulut pas en entendre parler. Je dus remanier l'épisode pour pouvoir lui donner une suite et le 14 il l'accepta. Il parut dans le numéro de janvier 1948 d'*Astounding* et constitua par la suite le premier tiers de mon livre *Second Foundation.*

En mai 1947, j'écrivis la première nouvelle depuis plus de deux ans, qui n'était ni un épisode de la série des *Fondation* ni un récit de robot positronique. Elle était intitulée *No Connection.* Je la soumis à Campbell le 26 mai, et il l'accepta le 31 du même mois.

Aucun rapport

Raph était un Américain typique de son époque. Et remarquablement laid d’après les critères américains de *notre* époque. La structure osseuse de sa mâchoire était impressionnante et dotée d’une musculature en proportion. Il avait un nez busqué et large, et des petits yeux noirs très écartés en raison de la largeur dudit nez. Un cou épais, une forte carrure, des doigts en spatule avec des ongles fortement recourbés.

S’il s’était tenu debout, avec ses jambes épaisses et ses pieds larges et bien rembourrés, il aurait dépassé les deux mètres et demi. Debout ou assis, sa masse frisait le quart de tonne.

Pourtant la ligne de son front était pure et sa capacité crânienne ne laissait en rien à désirer.

Sa main énorme manipulait délicatement un stylo et son esprit ronronnait confortablement tandis qu’il se penchait sur son bureau.

En fait, sa femme et la plupart de ses compatriotes le trouvaient fort bien fait de sa personne – ce qui montre ce que peut être l’alchimie d’un long déplacement sur l’axe du temps.

Raph junior était une version plus petite de notre Américain typique. Adolescent, il portait encore la toison de l’enfance. Elle s’étalait en boucles noires et serrées sur sa poitrine et sur son dos, mais déjà elle devenait plus clairsemée ; et peut-être qu’avant la fin de l’année il mettrait pour la première fois la chemise d’adulte qui couvrirait fièrement sa peau glabre, signe tant attendu de sa virilité.

Mais en attendant, assis, vêtu de son seul pantalon, il se grattait nonchalamment son endroit favori, situé juste au-dessous du diaphragme. Il se sentait envahi par un mélange de curiosité et d’ennui. C’était amusant d’aller au musée avec son père lorsqu’il y avait du monde. Mais aujourd’hui, jour de fermeture, les salles vides lui renvoyaient l’écho de ses pas lorsqu’il les traversait.

D’ailleurs, il connaissait pratiquement tout ce qui y était exposé – surtout des ossements et des vieilles pierres.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? demanda Raph junior.

— Quoi donc ?

Raph leva la tête et regarda par-dessus son épaule. Une expression de satisfaction se lut sur son visage.

— Ah ça ! C’est quelque chose de tout à fait nouveau. C’est une

reproduction du Primate primitif. Le groupement du fleuve septentrional nous l'a envoyé. Du bon boulot, tu ne trouves pas ?

Et sous le coup d'une bouffée de satisfaction momentanée, il se remit à son travail. Le Primate primitif n'était pas destiné à être exposé au public avant une semaine – le temps de lui trouver un emplacement digne de lui, et de l'entourer d'objets adéquats. Mais pour le moment il restait dans son bureau et faisait l'objet de ses soins les plus attentifs et les plus tendres.

C'est avec de tout autres sentiments que Raph junior regardait le « beau boulot », cependant. Il ne voyait qu'une chose dégingandée, de proportions méprisables, dotée de bras et de jambes maigres, velue et nantie d'une petite face aux traits peu marqués et aux grands yeux exorbités.

— Eh bien, tu ne m'as toujours pas dit ce que c'était, papa ? dit-il.

Raph se trémoussa impatiemment et répondit.

— On pense que c'est un animal qui a vécu il y a des millions et des millions d'années. On croit que c'est comme ça qu'il devait être.

— Pourquoi ? insista l'adolescent.

Raph dut s'avouer vaincu. De toute évidence, il n'aurait pas la paix avant d'avoir été au fond de la question.

— Eh bien, tout d'abord, on peut se faire une idée de ce que fut sa musculature d'après la forme des os, les endroits où étaient logés les tendons et certains nerfs. Grâce aux dents, on peut déterminer quel fut le type de système digestif de l'animal, et grâce à l'ossature des pieds, son type de posture. Pour le reste, nous utilisons le principe de l'analogie, c'est-à-dire que nous nous fondons sur l'apparence extérieure d'animaux contemporains dotés du même genre de squelette. C'est pourquoi, par exemple, il est recouvert d'un pelage roux. La plupart des primates contemporains – ce sont de petites créatures insignifiantes en voie de disparition – sont pratiquement tous roux et possèdent des callosités glabres à l'endroit de leur postérieur.

Raph junior, passant derrière l'animal, s'empressa de vérifier personnellement ce détail.

— Un long nez charnu et des oreilles courtes et recroquevillées. Ils mangent de tout, d'où leur dentition à usage indifférencié, et ce sont des animaux nocturnes, d'où leurs yeux énormes. C'est fort simple, en fait. Eh bien, cela vous satisfait-il, mon jeune ami ?

Et c'est alors que Raph junior, après y avoir pensé et repensé, émit ce jugement peu flatteur :

— Tu auras beau dire, ça m'a tout l'air d'un Eekah, à moi. Un vieil Eekah tout racorni.

Raph le fixa, le regard inexpressif. Apparemment, quelque chose lui

échappait dans ce que venait de dire son fils.

— Un Eekah ? dit-il. Qu'est-ce que c'est qu'un Eekah ? Est-ce un animal imaginaire dont on parle dans un de tes livres ?

— Imaginaire ! Dis, p'pa, tu ne passes donc *jamais* chez l'archiviste ?

C'était là une question embarrassante, car « p'pa » n'y passait jamais – en tout cas pas depuis sa maturité. Naguère, l'archiviste, en tant que détenteur de tout ce que le monde avait produit en matière de fiction écrite, parlée et enregistrée, avait exercé sur l'enfant qu'il était, une fascination de tous les instants. Mais il avait grandi…

— Y a-t-il de nouvelles histoires d'Eekahs ? demanda-t-il, tolérant. Je ne me souviens pas d'en avoir lu quand j'étais jeune.

— Tu n'as pas l'air de comprendre, p'pa. On aurait presque cru que le jeune Raph était au bord d'une exaspération qu'il était trop prudent pour laisser paraître. Il expliqua d'un air offensé.

— Les Eekahs existent vraiment. Ils viennent de l'Autre Monde. Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu parler de *ça*. On en a parlé à l'école, même, et dans la revue du groupe. Dans leur pays, ils vivent les pieds en l'air et la tête en bas, seulement ils ne le savent pas, et ils ressemblent exactement à ce vieux primitif que tu as là.

Raph suffoqué rassembla ses esprits. Il était conscient de toute l'incongruité d'une situation où il devait, lui, Raph, interroger son jeune fils pour obtenir des données archéologiques ; aussi hésita-t-il un moment. Après tout, il avait bien eu vent de certaines rumeurs. On lui avait effectivement parlé de l'existence de vastes continents sur l'autre hémisphère de la Terre. Il lui semblait même s'être laissé dire que ces continents étaient peuplés par des êtres vivants. Tout cela était confus dans son esprit, peut-être n'était-ce pas toujours très sage de se cantonner aussi exclusivement dans sa propre spécialisation.

— Y a-t-il des Eekahs ici, parmi nous, dans les groupements ? demanda-t-il à Raph junior.

Celui-ci hocha vivement la tête.

— L'archiviste dit qu'ils peuvent penser aussi bien que nous. Ils ont des machines qui volent dans l'air. C'est comme ça qu'ils sont arrivés chez nous.

— Fiston ! fit sévèrement Raph.

— C'est pas des histoires ! s'écria Raph junior avec tous les accents de la dignité offensée. Tu n'as qu'à demander à l'archiviste. Tu verras ce qu'il te répondra, lui.

Raph rassembla lentement ses papiers. C'était le jour de fermeture, mais il trouverait l'archiviste chez lui, très certainement.

L’archiviste était un des membres les plus âgés du groupement des Gurrahs du fleuve Rouge, et rares étaient ceux qui se souvenaient d’un temps où il ne l’avait pas été. Il avait accédé à ce poste par consentement général, et s’acquittait bien de ses fonctions car il était archiviste pour la même raison que Raph était conservateur du musée. Il aimait ce métier, voulait l’exercer, et il était inconcevable pour lui de mener une vie où il n’aurait pu satisfaire ce désir.

La structure sociale d’un groupement Gurrah est difficile à bien comprendre lorsqu’on n’a pas été élevé en son sein ; elle était caractérisée par une souplesse telle que le terme de « structure » paraît presque incongru. Le Gurrah individuel exerçait le métier pour lequel il se sentait une aptitude, et les travaux indispensables qui restaient étaient exécutés soit en commun, soit par chacun à tour de rôle dans un ordre déterminé par tirage au sort.

Présenté de cette façon, cela semble trop simple pour pouvoir marcher, mais en fait, les traditions accumulées au cours des cinq mille ans qui étaient censés s’être écoulés depuis la fondation du premier groupement des Gurrahs, rendaient le système compliqué, souple – et efficace.

Comme l’avait prévu Raph, l’archiviste était chez lui, et il y eut un moment d’embarras, comme cela arrive lorsque deux vieilles connaissances renouent après s’être longtemps et injustement perdues de vue. Raph s’était servi du service de documentation de l’archiviste, bien sûr, mais toujours de façon indirecte – et pourtant, il avait été jadis, enfant, un disciple intime aux pieds de ce sage parmi les sages, et il avait laissé cette intimité se perdre.

La pièce dans laquelle il pénétrait à présent était plus ou moins envahie de documents enregistrés et – dans une moindre mesure – imprimés. L’archiviste lui souhaita la bienvenue tout en s’excusant du désordre.

— Je viens de recevoir des envois d’autres groupements. Cela prend du temps de cataloguer tout ça, tu sais, et j’ai comme l’impression que le temps file plus vite qu’avant.

Il alluma une pipe et en tira quelques bouffées vigoureuses.

— Je crois que je vais devoir me trouver un assistant à plein temps. J’ai envie de proposer ça à ton fils Raph. Il passe presque autant de temps fourré ici, que toi il y a vingt ans.

— Tu te souviens de ce temps-là ?

— Mieux que toi, on dirait. Tu crois que cela plairait à ton fils ?

— Le mieux serait de lui en parler. Ça pourrait le tenter. On ne peut pas vraiment dire qu’il soit passionné par l’archéologie.

Raph prit un enregistrement au hasard et regarda l’étiquette.

— Hum – ça vient du groupement de la vallée du Joquin. Ce n’est pas la porte à côté.

— Ça non.

L'archiviste hocha la tête.

— Je leur ai envoyé quelques-unes de nos productions, bien sûr les œuvres de notre groupement sont tenues en haute considération d'un bout à l'autre du continent, dit-il avec fierté. En fait – il braqua sur l'autre le conduit de sa pipe – ton propre traité sur les primates disparus a été distribué partout. J'en ai expédié deux mille exemplaires et on m'en demande encore. Ce n'est pas mal pour de l'archéologie.

— Eh bien, à dire vrai, c'est l'archéologie qui m'amène ici – l'archéologie et ce que mon fils dit que tu lui as raconté.

Raph ne savait trop par quel bout commencer.

— Il paraît que tu lui as parlé de créatures appelées Eekahs qui viendraient des antipodes, et j'aimerais que tu me communiques, si tu en as, les renseignements que tu as sur leur compte.

L'archiviste eut l'air pensif :

— Eh bien, veux-tu que je te dise ce que je sais d'eux comme ça, au pied levé, ou préfères-tu que nous allions voir ça de plus près à la bibliothèque ?

— Pas la peine d'ouvrir la bibliothèque pour moi tout seul. C'est jour de fermeture. Donne-moi seulement une idée. Je vérifierai les détails plus tard.

L'archiviste mordilla sa pipe, recula sa chaise contre le mur et son regard se perdit dans le lointain.

— Eh bien, je pense que tout a commencé quand on a découvert des continents de l'autre côté. C'était il y a cinq ans. Peut-être en as-tu entendu parler ?

— Je sais seulement qu'ils existent, comme tout le monde maintenant. Je me souviens d'avoir rêvé un jour aux horizons nouveaux que cela pouvait ouvrir du point de vue de la recherche archéologique, mais c'est tout.

— Ah ! dans ce cas, je dois te mettre au courant de beaucoup de choses ! Ce n'est pas nous qui avons directement découvert les nouveaux continents, tu sais ; il y a cinq ans, un groupe de créatures, qui n'étaient pas des Gurrahs, sont arrivées au groupement du port oriental dans une machine qui volait, grâce, comme nous devions le découvrir plus tard, à des principes scientifiques bien définis fondés essentiellement sur la légèreté de l'air. Ils possédaient un langage, étaient de toute évidence intelligents, et disaient s'appeler des Eekahs. Les Gurrahs du groupement du port oriental apprirent leur langue, qui est simple bien que pleine de sons imprononçables, et j'en ai même une grammaire, si ça peut t'intéresser…

Raph balaya la chose de la main. L'archiviste poursuivit :

— Les Gurrahs de ce groupement construisirent des répliques de la machine

volante avec l'aide de ceux du groupement des montagnes de fer, qui se spécialisent dans la fabrication de l'acier, tu sais. On traversa l'océan avec ces machines, et je peux te dire qu'il existe plusieurs dizaines de volumes qui traitent de toute la question – des volumes sur les machines volantes, sur une nouvelle science appelée l'aérodynamique, de nouvelles géographics, et même un nouveau système philosophique fondé sur la pluralité des intelligences. Tous publiés par les groupements du port oriental et des montagnes de fer – un travail remarquable quand on pense que cela leur a pris cinq ans seulement, et j'ai tout cela ici, dans la bibliothèque.

— Mais ces Eekahs, ils sont toujours avec les groupements du port oriental ?

— Hum… Je suis à peu près certain que oui. Ils ont refusé de retourner dans leur continent d'origine. Ils se disent « réfugiés politiques ».

— Réfu… quoi ?

— Je ne fais qu'employer leurs propres termes, dit l'archiviste, et c'est la seule traduction possible.

— Pourquoi des réfugiés politiques ? Dans ce cas, pourquoi pas des réfugiés géologiques, ou des réfugiés tralalaïtou. Une traduction devrait avoir un sens, il me semble.

L'archiviste haussa les épaules.

— Je ne puis que te renvoyer aux livres de référence. Ils affirment qu'ils ne sont pas des criminels. Je ne te raconte que ce que je sais.

— Voyons, de quoi ont-ils l'air ? As-tu des photos ?

— À la bibliothèque.

— Est-ce que tu as lu mes *Principes d'archéologie ?*

— Je les ai parcourus.

— Tu ne te souviendrais pas des dessins du Primate primitif, par hasard ?

— J'ai bien peur que non.

— Bon, écoute. Descendons à la bibliothèque, après tout.

— Comme tu voudras.

L'archiviste émit un petit grognement en se levant.

L'administrateur du groupement des Gurrahs du fleuve Rouge occupait une position qui ne différait en rien d'essentiel de celles du conservateur du musée, de l'archiviste ou de tout autre individu exerçant volontairement une profession. S'attendre à trouver quelque différence entre eux serait préjuger une société où les bénéficiaires d'une formation supérieure feraient défaut.

En fait, tous les métiers dans un groupement de Gurrahs – où le terme de « métier » désigne un travail régulier dont les fruits forment un tout avec ceux du travail des autres, au même titre que le travailleur lui-même – sont divisés en deux catégories : les métiers volontaires et les métiers involontaires, ou

communautaires. Tous ceux de la première catégorie sont égaux. Si un Gurrah aime creuser des tranchées utiles à la communauté, on doit respecter ses préférences et honorer son travail. Si personne ne manifeste un penchant pour le métier de terrassier, et que toutefois le confort de tous exige que des tranchées soient creusées, il devient un métier communautaire, et en tant que tel, il est exercé par chacun à tour de rôle ou par tirage au sort suivant le cas, comme une corvée ennuyeuse mais inévitable.

Et c'est ainsi que l'administrateur vivait dans une maison qui n'était ni plus spacieuse ni plus luxueuse que les autres, ne s'asseyait à la tête d'aucune table, n'avait aucun autre titre que celui de son emploi, et n'était envié, haï ou adulé par personne.

Il aimait organiser des échanges commerciaux entre groupements, gérer les fonds communs de son propre groupement, et juger les rares différends qui pouvaient naître au sein de la communauté. Il va sans dire qu'il ne bénéficiait d'aucun privilège spécial, que ce soit sur le plan de la nourriture ou de l'énergie, pour faire ce qui lui plaisait.

Ce n'était donc pas pour obtenir une quelconque permission mais pour mettre ses comptes à jour que Raph passa voir l'administrateur. Le jour de fermeture n'avait pas encore pris fin. L'administrateur était paisiblement installé dans son fauteuil du soir, un livre du soir à la main, un cigare du soir aux lèvres, et bien qu'une épouse et six enfants eussent quelque chose d'assez intemporel, même eux avaient un air vaguement vespéral.

Raph fut accueilli par de multiples salutations et porta ses deux mains à ses oreilles, car si les divers enfants exerçaient un métier, c'était bien celui de faiseurs de bruit. C'était assurément l'activité qui leur plaisait, et il ne faisait aucun doute que c'était surtout les autres qui en récoltaient les fruits, car leurs propres tympans ne semblaient aucunement en souffrir.

L'administrateur les fit taire.

Raph accepta un cigare.

— J'ai l'intention de quitter le groupement pendant quelque temps, Lahr, dit-il. Mon travail l'exige.

— C'est sans plaisir que nous te verrons partir, Raph. J'espère que ce ne sera pas pour longtemps.

— Moi aussi. Avons-nous assez d'unités communes ?

— Oh ! je pense que nous devons en avoir amplement assez pour subvenir à tes besoins ! Où comptes-tu aller ?

— Au groupement du port oriental.

L'administrateur hocha la tête et souffla pensivement une bouffée de fumée.

— Malheureusement, nos comptes montrent que nous avons un débit en

faveur du port oriental – je peux vérifier si tu veux – mais les unités communes d'échanges dont nous disposons suffisent amplement à payer le voyage et subvenir à tes besoins.

— Parfait ! Mais dis-moi : quelle est ma position sur le registre des travaux communautaires ?

— Hum… voyons, je vais regarder. Excuse-moi un instant.

Il se leva, traversa lourdement la pièce, et sa silhouette massive disparut dans le couloir. Raph s'arrêta pour jouer avec le plus jeune des enfants qui vint vers lui, grondant avec une feinte férocité en montrant ses dents d'un blanc éclatant – petite boule de fourrure d'où dépassait le long museau enfantin qui n'était pas encore assez aplati pour faire oublier les origines animales remontant à un demi-million d'années.

L'administrateur revint avec un gros registre et une paire d'épaisses lunettes. Il ouvrit méticuleusement le registre, tourna les pages jusqu'au bon endroit, puis suivit soigneusement les colonnes avec son doigt.

— Il n'y a que le problème du service des eaux, Raph. Tu es inscrit sur l'équipe de surveillance pour la semaine prochaine. Il n'y a rien d'autre en vue pendant au moins deux mois.

— Je serai de retour avant. Tu crois que je pourrais me faire remplacer au service des eaux ?

— Hum… Je trouverai quelqu'un. Je peux toujours envoyer mon fils aîné. Il va bientôt avoir l'âge de se choisir un métier, et ce ne serait pas une mauvaise chose qu'il touche un peu à tout avant de se décider. Ça pourrait lui plaire de travailler au barrage.

— Tu crois ? Avertis-moi si c'est le cas. Il pourra me remplacer régulièrement.

L'administrateur sourit affablement.

— N'y compte pas trop, Raph. S'il peut trouver un moyen de rendre le sommeil utile à la communauté, celui-là, il choisira le métier de dormeur, tu peux en être sûr. Et pourquoi vas-tu rendre visite au groupement du port oriental, si ce n'est pas indiscret ?

— Tu vas peut-être rire, mais je viens de découvrir qu'il existe des créatures appelées Eekahs.

— Des Eekahs ? Oui, je sais.

L'administrateur tendit l'index.

— Des animaux venus de l'autre côté de la mer, c'est ça ?

— C'est ça. Mais ce n'est pas tout. Je sors à l'instant de la bibliothèque. J'y ai vu des reproductions tridimensionnelles, Lahr, et ces Eekahs ne sont autres que des Primates primitifs, ou presque. En tout cas, ce sont des primates, des

primates intelligents. Ils ont de petits yeux, des nez plats, et des mâchoires complètement différentes, mais ce sont à tout le moins des cousins germains. Il faut que je les voie, Lahr.

L'administrateur haussa les épaules. Il ne se sentait personnellement guère intéressé par la question.

— Pourquoi ? C'est en toute innocence que je te demande ça, Raph. Est-ce vraiment si important que tu les voies ?

— Important ?

Raph était de toute évidence suffoqué par la question.

— Tu ne sais donc pas ce qui se passe depuis quelques années ? As-tu seulement lu mon *Traité d'Archéologie ?*

— Non, fit l'administrateur, catégoriquement. Et si tu veux savoir, je ne le lirais pas, même si cela devait me dispenser de ma corvée aux ordures ménagères.

— Ce qui prouve probablement que tu es plus doué pour l'enlèvement des ordures que pour l'archéologie, dit Raph. Mais cela ne fait rien. Cela fait presque dix ans que je me bats, seul contre tous, pour prouver le bien-fondé de ma théorie selon laquelle le Primate primitif était une créature intelligente avec une civilisation évoluée. Jusqu'à présent, je ne puis m'appuyer que sur la logique, ce qui est le dernier argument qui puisse convaincre un archéologue. Ils veulent quelque chose de tangible. Ils veulent que je leur trouve les vestiges d'un groupement, ou des objets façonnés, des constructions, des livres. Tout ce que je peux leur donner, c'est un squelette doté d'une énorme boîte crânienne. Par les étoiles, Lahr, qu'espèrent-ils pouvoir retrouver au bout de dix millions d'années ? Le métal meurt. Le papier meurt. La pellicule meurt.

Seule la pierre survit, Lahr ; et les os transformés en pierre. J'en ai. Un crâne avec assez de place pour loger un cerveau. Et des pierres, de vieux couteaux façonnés. Des silex.

— Eh bien, dit Lahr, les voilà, tes objets façonnés.

— On appelle ça des éolithes, des outils de l'âge de pierre. Ils refusent de les reconnaître comme preuves. Ils prétendent que ce sont des produits naturels, fortuitement façonnés par l'érosion, les idiots !

Puis il sourit avec une férocité toute scientifique.

— Mais si les Eekahs sont des Primates intelligents, j'aurai pratiquement prouvé ma théorie.

Ce n'était pas la première fois que Raph voyageait, mais jamais ses déplacements ne l'avaient mené vers l'est, et, en chemin, la disparition progressive de l'agriculture fit sur lui une forte impression. À l'origine, les

groupements de Gurrahs n’avaient absolument aucune spécialisation. Chacun d’entre eux était totalement autonome, et les échanges commerciaux se faisaient plus par amitié que par nécessité.

Et il en était encore ainsi de la plupart des groupements. Son propre groupement, celui du fleuve Rouge, avait à cet égard quelque chose de typique. Situé quelque huit cents kilomètres à l’intérieur des terres, dans une région au sol particulièrement fertile, il restait très centré autour de l’agriculture. Le fleuve était poissonneux, et il y avait une solide industrie laitière. À vrai dire, les exportations de denrées alimentaires expliquaient le stock confortable d’unités communes dont disposait le groupement.

Tandis qu’il faisait chemin vers l’est, toutefois, les groupements qu’il traversait étaient de moins en moins tournés vers la terre, et de plus en plus vers les cheminées d’usine.

En arrivant au groupement du port oriental, Raph trouva un centre commercial dont la prospérité dépendait essentiellement des chantiers navals. C’était un groupement plus peuplé que la moyenne, plus dense, avec des maisons construites parfois à moins de cent mètres les unes des autres.

Raph se sentit mal à l’aise à l’idée de vivre dans une telle promiscuité. Les quais étaient encore pires, grouillant de Gurrahs s’acquittant de leurs obligations communautaires en chargeant et en déchargeant les navires.

L’administrateur du groupement du port oriental était un jeune homme qui occupait ce poste depuis peu, se montrait plein d’enthousiasme pour son travail, et rempli de joie par la visite de l’honorable étranger.

Raph fit un excellent repas, et eut droit à un long discours sur la provenance exacte de chaque mets. Pour le provincial qu’il était, du bœuf du groupement des plaines, des pommes de terre du groupement des forêts du Nord-Est, du café du groupement de l’isthme, du vin du groupement du Pacifique, et des fruits du groupement des lacs centraux avaient quelque chose d’étrange et de merveilleux.

À l’heure des cigares – groupement de l’île du Sud – il amena la conversation sur la question des Eekahs. L’administrateur du port oriental devint solennel et un peu mal à l’aise.

— C’est Lernin que vous devriez rencontrer. Il ne sera que trop content de vous aider s’il le peut. Vous dites que vous savez quelque chose au sujet de ces Eekahs ?

— Je dis que *j’aimerais* savoir quelque chose à leur sujet. Ils ressemblent à une espèce d’animaux disparus que je connais bien.

— C’est donc ça qui vous intéresse. Je vois.

— Peut-être pourriez-vous me mettre au courant des détails de leur arrivée, monsieur l’Administrateur, suggéra poliment Raph.

— Je n'étais pas encore administrateur à l'époque, ami, de sorte que je ne dispose que d'informations de seconde main, mais les rapports sont clairs. Ce groupe d'Eekahs qui sont arrivés dans leur machine volante… Vous avez entendu parler de ces mécanismes aéronautiques ?

— Oui, oui.

— Oui, eh bien… il apparaît que c'étaient des fugitifs.

— C'est ce que je me suis laissé dire. Et cependant, ils prétendent ne pas être des criminels. C'est bien cela ?

— Oui. Étrange, n'est-ce pas ? Ils ont admis avoir été condamnés – après un interrogatoire approfondi et minutieux auquel ils furent soumis une fois que nous eûmes maîtrisé leur langue – mais ils nièrent avoir mal agi. À ce qu'il paraît, ils auraient été en désaccord avec leur administrateur sur des principes de gestion.

Raph hocha la tête d'un air entendu.

— Ah ! Et ils ont refusé de se plier à la décision commune, c'est ça ?

— C'est plus déroutant que ça. Ils affirment qu'il n'y a pas eu de décision commune. D'après eux, l'administrateur a commencé à prendre des décisions de sa propre autorité.

— Et il n'a pas été remplacé ?

— Ceux qui pensent qu'il devrait l'être sont, paraît-il, considérés comme des criminels, tout comme l'ont été ceux-là.

Il y eut chez Raph un silence de franche incrédulité. Puis il dit :

— Cela vous semble logique ?

— Non, mais je me contente de vous répéter ce qu'ils ont dit. La langue eekah est bien sûr un obstacle considérable. Certains des sons ne peuvent être prononcés ; certains mots changent de sens suivant leur place dans la phrase ou d'infimes changements d'inflexion. Et il arrive souvent que des mots eekahs restent une énigme même lorsqu'ils sont traduits au mieux de nos possibilités.

— Ils devaient être surpris de trouver des Gurrahs ici, dit Raph, s'ils appartiennent à une race différente.

— Surpris ?

L'administrateur baissa la voix.

— C'est peu dire. Ce que je vais vous raconter n'a pas été publié pour des raisons évidentes, et j'espère que vous vous souviendrez que c'est confidentiel. Les Eekahs ont tué cinq Gurrahs avant qu'on ait pu les désarmer. Ils possédaient un instrument qui expulsait des projectiles métalliques à grande vitesse grâce à une réaction chimique explosive contrôlée. Nous en avons construit des répliques depuis. Bien entendu, eu égard aux circonstances, nous ne les considérons pas comme des criminels, car il y a tout lieu de croire qu'ils ne savaient pas que nous étions des êtres intelligents. Apparemment – et

l’administrateur eut un sourire sans joie – nous ressemblons à certains animaux de chez eux. En tout cas, c’est ce qu’ils disent.

Mais à ces mots, Raph avait bondi.

— Par les étoiles ! Ils ont dit ça ? Est-ce qu’ils ont donné des détails ? Quel genre d’animaux ?

L’administrateur parut étonné.

— Eh bien, je ne sais pas, moi. Ils donnent des noms dans leur langue. Quelle signification cela peut-il avoir ? Ils nous appellent des « ours » géants.

— Des quoi géants ?

— Des ours. Je n’ai pas la moindre idée de ce que c’est, excepté, je suppose, qu’ils doivent nous ressembler. Il n’y a pas d’animal de ce genre en Amérique, que je sache.

— Des ours. Des ours.

Raph avait du mal à prononcer le mot.

— Voilà qui est intéressant. C’est plus qu’intéressant. C’est fabuleux. Savez-vous, monsieur l’Administrateur, qu’une grande querelle nous oppose, nous autres archéologues, sur la question de l’origine des Gurrahs ? Des animaux vivants qui seraient apparentés au Gurrah Sapiens, ce serait d’une extrême importance.

Raph frotta ses énormes mains de plaisir.

L’administrateur était content de l’effet qu’il avait produit.

— Il y a un autre détail curieux, dit-il. Ils se font appeler par deux noms.

— Deux noms ?

— Oui. Personne n’a encore saisi ce qui distingue l’un de l’autre, malgré toutes les explications que les Eekahs essaient de nous donner. Nous savons seulement que l’un est un nom plus général, et l’autre un nom plus spécifique. La nature exacte de la différence nous échappe.

— Je vois. Lequel des deux est « Eekah » ?

— C’est le nom spécifique. Le nom général, c’est…

L’administrateur articula lentement les dures syllabes :

— … Chim-pan-zé. C’est ça. Il y a un groupe qui porte le nom d’Eekah, et il y a d’autres groupes avec d’autres noms. Mais tous s’appellent Chim… Ce que je viens de vous dire.

L’administrateur chercha quels autres détails savoureux il connaissait, mais Raph l’interrompit.

— Puis-je voir Lernin demain ?

— Bien sûr.

— Parfait. Merci de votre hospitalité, monsieur l’Administrateur.

Lernin était un individu assez frêle. Il ne devait pas dépasser les cent trente kilos. On décelait également une légère imperfection dans sa démarche, une vague claudication. Mais Raph oublia vite ces détails lorsqu'ils eurent engagé la conversation, car Lernin était un penseur qui savait parler et se faire écouter.

Ce fut l'intérêt passionné de Raph qui domina la première moitié de la conversation, et les commentaires de Lernin furent aussi brefs et aussi lumineux que des éclairs. Puis il y eut un certain flottement du centre de gravité, et ce fut au tour de Lernin de monopoliser la conversation.

— Veuillez m'excuser, sage ami, dit Lernin avec une raideur caractéristique qu'il savait rendre si aimable, si j'estime que votre problème n'est pas important. Non, non…

Il leva une main longue et fine.

— Non que simplement il soit inintéressant en ce qui me concerne personnellement, parce que mon intérêt se porte sur d'autres choses, mais parce qu'il est inintéressant en ce qui concerne le groupement de tous les groupements, en ce qui concerne tous les Gurrahs d'un bout du monde à l'autre.

L'idée était ahurissante. L'espace d'un instant, Raph se sentit offensé, profondément offensé dans son individualité. Cela se lut sur son visage. Lernin ajouta prestement :

— Ce que je viens de dire peut vous paraître impoli, grossier, barbare. Mais je dois m'expliquer. Je dois m'expliquer car vous êtes avant tout un chercheur en sciences sociales et vous comprendrez – peut-être même mieux que nous.

— Ma raison de vivre, dit Raph avec irritation, est quelque chose d'important pour moi ; je ne puis adopter de préférence celle d'autrui.

— Ce dont je veux parler devrait être notre raison de vivre à tous.

Raph commençait à soupçonner un tas de choses, depuis un humour douteux jusqu'à l'incohérence qui accompagne souvent les premières atteintes de la sénilité. Pourtant Lernin n'était pas vieux.

Celui-ci reprit, avec une ferveur impressionnante :

— Les Eekahs de l'autre monde constituent pour nous un danger, car ils ne se montrent pas amicaux envers nous.

Et Raph de répondre naturellement :

— Comment le savez-vous ?

— Mon ami, personne ne connaît mieux que moi les Eekahs que nous avons recueillis, et ils sont dotés d'un esprit dont je trouve la coloration affective étrange. À la suite de recherches que j'ai entreprises, j'ai pris connaissance de certains faits troublants qui sont difficiles à interpréter mais qui, en tout état de cause, ne sont guère de nature à calmer nos appréhensions.

Permettez-moi d'en citer quelques-uns. Les Eekahs, constitués en groupes

organisés, s'entre-tuent périodiquement pour des raisons obscures. Les Eekahs ne savent pas vivre autrement que comme des fourmis, c'est-à-dire agglutinés en sociétés gigantesques – et pourtant, la présence des autres leur est insupportable. Pour utiliser le jargon des sociologues, disons qu'ils sont grégaires sans être sociables, tout comme nous autres Gurrahs sommes sociables sans être grégaires. Ils ont des codes de comportement compliqués qui, nous dit-on, sont inculqués aux jeunes enfants mais qui ne sont respectés par personne, pour des raisons qui nous échappent. Et caetera…

— Je suis archéologue, dit Raph avec raideur. Ces Eekahs ne m'intéressent que du seul point de vue de la biologie. Si la courbe de leur fémur m'est familière, peu me chaut la courbe de leur évolution culturelle. Du moment que je puis suivre la forme de leur boîte crânienne, la forme de leur éthique ne saurait m'intéresser en aucune façon.

— Vous ne pensez pas que leurs folies pourraient nous affecter un jour ?

— Dix mille kilomètres nous séparent, sinon plus, d'un côté du pays comme de l'autre. Nous avons notre monde, ils ont le leur. Il n'y a aucun rapport entre nous.

— Aucun rapport, répéta Lernin, rêveur. Vous n'êtes pas le premier à me faire cette remarque. Aucun rapport. Et pourtant, des Eekahs sont arrivés jusqu'à nous et ils seront peut-être suivis par d'autres. On nous dit que leur monde est dominé par quelques-uns, qui sont dominés à leur tour par leur étrange besoin de sécurité, qu'ils confondent avec un mot eekah, le « pouvoir ». Cela désigne, apparemment, la prédominance d'une volonté sur la somme des volontés réunies de la communauté. Qu'arriverait-il si ce « pouvoir » devait s'étendre jusqu'à nous ?

Raph faisait des efforts surhumains pour essayer de suivre le raisonnement de son interlocuteur. Tout cela semblait parfaitement ridicule. Il n'arrivait vraiment pas à appréhender ces étranges concepts.

— Ces Eekahs, dit Lernin, affirment qu'il y a très longtemps, leur monde et le nôtre étaient plus proches l'un de l'autre. Ils disent qu'il existe une hypothèse scientifique bien connue chez eux, comme quoi il se serait produit une dérive des continents. Cela vous intéressera peut-être, vu qu'autrement il vous serait peut-être difficile de rattacher les fossiles du Primate primitif à l'existence d'Eekahs vivant à dix mille kilomètres de distance.

Et les brumes qui encombraient le cerveau de l'archéologue se dissipèrent comme par miracle tandis qu'il levait les yeux avec un intérêt qu'aucune ineptie ne venait plus troubler.

— Ah ! vous auriez dû le dire plus tôt !

— Je vous le dis maintenant pour vous donner un exemple de ce que vous

pourrez gagner personnellement en vous joignant à nous et en nous aidant. Il y a autre chose. Les Eekahs sont des scientifiques, comme nous autres, les Gurrahs du port oriental, mais avec une différence qui découle de leur propre schéma culturel. Comme ils vivent en fourmilière, ils pensent en fourmilière, et leur science est le produit d'une société de fourmis. Pris individuellement, ils sont lents d'esprit et sans imagination ; collectivement, chacun apporte sa contribution sous la forme d'une miette différente de celle du voisin, de sorte que de grands ensembles sont échafaudés en un temps record. Chez nous, l'individu est infiniment plus brillant, mais il travaille seul. Prenez votre cas, par exemple. Je suppose que vous n'entendez rien à la chimie.

— Je ne connais que quelques notions de base rien de plus, admit Raph. Je laisse cela au chimiste, naturellement.

— Oui, naturellement. Mais moi je *suis* chimiste. Et pourtant ces Eekahs, quoique mes inférieurs sur le plan de l'intelligence pure, et malgré le fait qu'ils ne sont pas des chimistes dans leur propre monde, s'y connaissent davantage en chimie que moi. Savez-vous, par exemple, qu'il existe des éléments qui se désintègrent spontanément ?

— Impossible ! explosa Raph. Les éléments sont éternels, immuables.

Lernin rit.

— C'est ce qu'on vous a appris. C'est ce qu'on *m'a* appris. C'est ce que j'ai enseigné. Et pourtant les Eekahs ont raison, car je l'ai vérifié dans mes laboratoires, et ils ont raison sur toute la ligne. L'uranium produit une radiation spontanée. Vous avez entendu parler de l'uranium, sans aucun doute ? De plus, j'ai décelé des radiations d'énergie au-delà de celle produite par l'uranium, qui doivent être le fait de traces d'éléments inconnus de nous, mais décrits par les Eekahs. Et ces éléments manquants s'intègrent bien aux « tables périodiques », à l'existence desquelles certains chimistes ont essayé de nous faire croire. Quoique nous voyions à présent à quel point nous avions tort de ne pas les écouter.

— Eh bien, dit Raph, pourquoi me racontez-vous tout cela ? Cela m'aide-t-il à résoudre mon problème ?

— Peut-être, dit ironiquement Lernin, reconsidérerez-vous ma proposition lorsque je vous aurai expliqué comment. Voyez-vous, l'uranium produit de l'énergie à un rythme absolument constant. Aucune modification de son environnement ne peut l'affecter – et à la suite de cette perte d'énergie, l'uranium se transforme en plomb *à une vitesse absolument constante*. Un groupe de nos chimistes est actuellement en train d'utiliser cette donnée comme point de départ d'une méthode permettant de déterminer l'âge de la Terre. Voyez-vous, pour déterminer l'âge d'une strate géologique, il suffit d'y découvrir une région contenant une trace d'uranium – qui est un élément très

courant – et de déterminer la quantité de plomb qui l'entoure – et j'ajoute que le plomb produit par l'uranium est différent du plomb ordinaire et peut être facilement reconnu. Ainsi il est aisé de déterminer depuis quand cette strate est à l'état solide. Et bien sûr, si on trouve un fossile dans cette strate, il a le même âge, n'est-ce pas ?

— Par les étoiles du ciel !

Raph se leva, saisi de frémissements incontrôlables.

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez ? C'est vraiment possible ?

— C'est possible. C'est même facile. Je vous dis que notre meilleur moyen de défense, même à ce stade tardif, c'est la coopération en matière de recherche scientifique. Nous sommes nombreux maintenant, ami, qui venons de nombreux groupements différents, et nous voulons que vous vous joigniez à nous. Si vous le faites, il nous serait facile d'étendre notre projet d'estimation d'âge aux régions que vous nous indiquerez – des régions riches en fossiles. Qu'en dites-vous ?

— Je vous aiderai.

Les groupements de Gurrahs n'avaient probablement jamais vu naître une entreprise communautaire de l'envergure de celle qui se constituait. Le groupement du port oriental se spécialisait, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, dans les chantiers navals, et la construction d'un vaisseau transatlantique n'était pas au-delà des possibilités d'un groupement dont les navires marchands parcouraient les deux côtes du continent américain sur toute leur longueur. Ce qui était inhabituel, en revanche, c'était l'échelle à laquelle se réalisait cette coopération entre Gurrahs venus de groupements et d'horizons très différents.

Non qu'ils fussent tous heureux.

Raph, par exemple, ce matin-là, six mois après son arrivée au port oriental, cherchait anxieusement Lernin.

Lernin, quant à lui, ne cherchait rien d'autre qu'à accélérer les travaux au maximum.

Ils se retrouvèrent sur les quais, où Lernin, après avoir sectionné d'un coup de dent l'extrémité d'un cigare, et conduit Raph dans un lieu où l'on pouvait fumer, dit :

— Et vous, mon ami, vous avez l'air soucieux. Ce ne sont pas les progrès de notre vaisseau transatlantique qui vous mettent dans cet état, je gage.

— Ce qui me rend soucieux, répondit Raph d'une voix grave, ce sont les rapports que j'ai reçus de l'expédition chargée de déterminer l'âge des roches.

— Ah ! Et ils ne vous satisfont pas ?

— Me satisfaire ! s’écria Raph. Les avez-vous lus ?

— J’en ai reçu un exemplaire. Je l’ai feuilleté. J’en ai même lu certains passages ; mais le temps m’a manqué ces derniers mois, et il n’a guère retenu mon attention. Pourriez-vous éclairer ma lanterne ?

— Certainement. Au cours des derniers mois, trois des régions que j’avais indiquées comme étant fossilifères ont été testées. La première région était celle du port oriental lui-même. Il y en avait une autre vers le groupement de la baie du Pacifique et une troisième dans la région du groupement des Grands Lacs centraux. J’avais expressément demandé que l’on teste ces régions d’abord parce que ce sont celles qui sont les plus riches en fossiles et qu’elles sont très distantes les unes des autres. Savez-vous, par exemple, quel âge ils me disent qu’ont les roches sur lesquelles nous marchons en ce moment ?

— Je crois me souvenir que deux milliards d’années est le maximum.

— Et c’est l’âge maximum des plus vieilles roches – la strate initiale de basalte igné. Les strates supérieures, toutefois – les couches sédimentaires récentes contenant des dizaines de fossiles de Primates primitifs – quel âge pensez-vous qu’elles aient, elles ? *Cinq cents trillions d’années !* Qu’est-ce que vous dites de ça ? Je n’y comprends rien !

— Trillions ?

Lemin, plissant les paupières, secoua la tête.

— C’est curieux.

— Et je n’ai pas fini. Le groupement de la côte du Pacifique est vieux de cent trillions d’années – m’a-t-on dit – et celui des Grands Lacs centraux atteint presque quatre-vingts trillions d’années.

— Et les autres tests ? demanda Lernin. Ceux qui ne portaient pas sur vos strates ?

— C’est là qu’est le plus bizarre. La plupart des études portaient sur des strates qui n’étaient pas particulièrement fossilifères. Les chercheurs choisissaient d’après leurs propres critères, fondés sur le raisonnement géologique, et ils ont obtenu régulièrement le même résultat : de un million à deux milliards d’années suivant la profondeur et l’histoire géologique de la région étudiée. Seules mes régions à moi donnent ces résultats aberrants.

— Mais que disent les géologues de tout ça ? demanda Lernin. Ne peut-il y avoir une erreur quelque part ?

— Sans aucun doute. Mais ils ont obtenu une cinquantaine de mesures plausibles, vraisemblables. En ce qui les concerne, la méthode a fait ses preuves et ils se déclarent satisfaits. Il y a trois anomalies, certes, mais ils les considèrent avec flegme comme étant dues à quelque facteur inconnu. Ce n’est pas mon avis. Ces trois exceptions sont la clef de tout.

Raph s'interrompit lui-même avec feu :

— Êtes-vous absolument certain que la radioactivité soit parfaitement constante ?

— Certain ? Comment être jamais absolument certain ? Aucun phénomène connu de nous ne peut l'affecter, et cette constatation coïncide avec le témoignage de nos Eekahs. D'ailleurs, mon ami, si vous voulez dire que la radioactivité a pu être plus intense jadis que maintenant, pourquoi seulement dans vos régions fossilifères ? Pourquoi pas partout ailleurs ?

— Pourquoi, en effet ? C'est là un autre aspect d'un problème qui prend de jour en jour davantage d'importance. D'une part, nous avons des régions qui témoignent d'un passé exceptionnellement radioactif. D'autre part, nous avons des régions exceptionnellement fossilifères. Pourquoi ces régions coïncideraient-elles, Lernin ?

— Il y a au moins une raison évidente qui vient à l'esprit, cher ami. Si votre Primate primitif vivait à une époque où certaines régions avaient un taux élevé de radioactivité, certains individus pouvaient y pénétrer par mégarde et y mourir. Les radiations radioactives sont mortelles au-delà d'un certain degré bien sûr. Voilà qui expliquerait que les deux zones se confondent.

— Pourquoi cela ne s'appliquerait-il pas à d'autres animaux ? demanda Raph. Il n'y a que le Primate primitif que l'on trouve en de telles quantités, et il était intelligent. Il ne se serait pas laissé prendre au piège de la radioactivité.

— Peut-être n'était-il pas intelligent. Ce n'est, après tout, qu'une théorie à vous. Ça n'a pas été prouvé.

— Il était en tout cas plus intelligent que les animaux microcéphales dont il était entouré.

— Voire. Vous prenez peut-être vos désirs pour des réalités.

— Peut-être.

La voix de Raph était presque un murmure :

— Il me semble que je peux évoquer des images d'une grande civilisation disparue il y a un million d'années – ou davantage. Une grande puissance, une grande intelligence – qui a disparu sans laisser de traces à l'exception de ces minuscules indices que sont ces os fossilisés autour d'une énorme cavité dans laquelle existait, jadis, un cerveau, et une main osseuse à cinq doigts, dotée d'un pouce opposable, dont la courbe délicate suggère une grande dextérité. Ils ne peuvent pas ne pas avoir été intelligents.

— Dans ce cas qu'est-ce qui a causé leur disparition ? dit Lernin en haussant les épaules. Plusieurs millions d'espèces de créatures vivantes ont survécu.

Raph leva les yeux, presque avec colère.

— Je ne puis accompagner votre groupe en tant que volontaire, Lemin. Visiter l’autre monde ne serait utile que dans la mesure où je pourrais me consacrer entièrement à mes propres études. Si c’est pour y faire ce que vous voulez y faire, il ne pourrait s’agir pour moi que d’un travail communautaire. Je ne puis m’y consacrer corps et âme.

Mais Lernin ne l’entendait pas de cette oreille.

— L’arrangement ne serait pas équitable. Nous sommes nombreux, ami, à sacrifier nos intérêts personnels. Si nous les faisions passer avant l’intérêt commun et si chacun de nous n’étudiait ce nouveau monde que sous l’angle de sa seule spécialité, notre grand projet serait compromis. Non, ami, nous sommes tous indispensables au bon fonctionnement de l’expédition. Nous devons tous nous y consacrer comme si notre vie dépendait de la résolution immédiate du problème eekah – ce qui, croyez-moi, est bel et bien le cas.

Raph ne put réprimer une grimace de dégoût.

— De votre côté, vous invoquez une vague appréhension de ces créatures chétives et stupides. De mon côté, j’ai un problème précis qui me passionne. Et je ne vois aucun rapport entre les deux. Absolument aucun.

— Moi non plus, mais écoutez-moi. Un petit groupe composé de nos hommes les plus sûrs est revenu la semaine dernière d’une visite à l’autre monde. Ce n’était pas un voyage officiel, comme le sera le nôtre. Ils n’ont pris contact avec personne. C’est d’une opération d’espionnage pur et simple dont je vous parle. Je vous demanderai de bien vouloir respecter le caractère confidentiel de ces informations.

— Naturellement.

— Nos hommes se sont emparés de feuilles événementielles eekahs.

— Pardon ?

— C’est un terme qui a été créé pour désigner ces choses. Il s’agit d’un bulletin imprimé qui est distribué quotidiennement dans les divers centres de populations eekah, faisant état des événements de la journée. On y trouve aussi ce qui passe là-bas pour des œuvres littéraires.

Raph se montra momentanément intéressé.

— Cela me semble être une excellente idée.

— Oui, dans son essence. Il apparaît toutefois que ce que les Eekahs considèrent comme des événements intéressants sont systématiquement des événements antisociaux. Mais laissons cela de côté. Ce que je veux vous faire comprendre, c’est que l’existence des Amériques est bien connue là-bas de nos jours, et que tous les Eekahs en parlent comme d’un nouveau pays de cocagne. Les divers groupes d’Eekahs les regardent avec une convoitise non dissimulée. Les Eekahs sont nombreux, entassés les uns sur les autres, leur économie est

anarchique. Ils cherchent à occuper de nouveaux territoires, et c'est ce que notre pays représente à leurs yeux : un territoire vierge et inhabité.

— Pas inhabité, fit remarquer Raph avec douceur.

— Inhabité pour eux, insista Lemin, terrible. C'est là que réside le grand danger. Les territoires occupés par les Gurrahs sont inoccupés en ce qui les concerne, et ils ont l'intention de s'en emparer tout comme ils se sont efforcés de se prendre les territoires les uns des autres.

Raph haussa les épaules.

— Admettons, mais ils sont…

— Oui. Ils sont chétifs et stupides. Vous l'avez dit, et c'est vrai. Mais seulement individuellement. Ils s'uniront pour atteindre un objectif commun, quitte à s'entre-tuer de plus belle lorsque celui-ci sera atteint. Mais provisoirement ils s'allieront et deviendront puissants, et nous ne pouvons peut-être pas en faire autant, à preuve vos propres hésitations. Et leurs armes de guerre ont été durcies au feu des combats. Leurs machines volantes, par exemple, sont de fantastiques armes de guerre.

— Mais nous les avons reproduites.

— En combien d'exemplaires ? Nous avons également reproduit leurs explosifs chimiques, mais seulement en laboratoire. Leurs tubes lance-projectiles et leurs véhicules blindés aussi, mais seulement dans des usines expérimentales. Et pourtant il y a plus – quelque chose qui a été inventé au cours de ces cinq dernières années, car nos propres Eekahs n'en ont pas entendu parler.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Nous ne le savons pas. Leurs feuilles événementielles en parlent – les noms qu'elles donnent ne nous disent évidemment rien –, mais le contexte implique toujours une grande terreur, même de la part de ces Eekahs sanguinaires. Il ne semble pas que la « chose » ait jamais été utilisée, ou que tous les groupes d'Eekahs en disposent, mais elle est brandie comme une ultime menace. Vous y verrez sans doute plus clair lorsque vous aurez tous les éléments en main, une fois que nous serons en route.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Vous en parlez comme d'un loup-garou.

— Eux-mêmes en parlent comme d'un loup-garou. Et qu'est-ce qui peut bien être un loup-garou pour un Eekah ? C'est l'aspect le plus effrayant de la question. Jusqu'ici, nous savons seulement qu'il s'agirait du bombardement d'un élément appelé plutonium – dont nous n'avons jamais entendu parler, pas plus que nos Eekahs – par des objets appelés neutrons – que nos Eekahs prétendent être des particules subatomiques sans charge – ce qui nous paraît être absolument ridicule.

— Et c'est tout ?

— C’est tout. Acceptez-vous de réserver votre jugement jusqu’à ce que nous vous montrions les feuilles en question ?

Raph hocha la tête à contrecœur.

— Soit.

Les pensées de Raph se tournaient et se retournaient pesamment dans leurs ornières usées tandis qu’il restait planté là, seul à présent, écrasé.

Des Eekahs et un Primate primitif. Une créature vivante aux mœurs étranges et une créature disparue qui devait aspirer à atteindre les sommets. Un présent sordide d’explosifs et de neutrons bombardés et un passé chargé de mystère et de gloire…

Aucun rapport ! Aucun rapport !

En juin 1947, cela faisait déjà un an que je travaillais à ma thèse de doctorat avec une concentration presque totale (je ne travaillais plus à la confiserie. Mon frère cadet, Stanley, m'avait remplacé derrière le comptoir). Mes travaux de recherche touchaient à leur fin, et je commençais à envisager de rédiger ma thèse. C'était une entreprise que je redoutais, car le style obligatoirement employé dans ce cas est affecté à l'extrême, et comme cela faisait neuf ans déjà que je m'efforçais de bien écrire, j'avais tout simplement peur de ne pas savoir écrire assez mal pour être reçu.

Les expériences auxquelles je me livrais à l'époque exigeaient que je dissolve régulièrement un composé appelé Catéchol dans de l'eau. Le Catéchol se présentait sous forme de petites aiguilles duveteuses qui se dissolvaient rapidement dans l'eau. En fait, quand je jetais le Catéchol dans l'éprouvette pleine d'eau, chaque aiguille se dissolvait dès l'instant où elle touchait la surface. Un jour, je me surpris à penser nonchalamment que si le Catéchol était encore plus soluble, il se dissoudrait *avant même* d'avoir atteint la surface de l'eau.

Naturellement, je me dis immédiatement que je tenais là le point de départ d'une nouvelle amusante. L'idée me vint cependant que je pourrais écrire plutôt une fausse thèse de doctorat, histoire de me faire la main en m'exerçant à un style affecté.

J'écrivis la nouvelle le 8 juin 1947, et lui donnai même le genre de titre à rallonge dont les chercheurs sont si friands :

The Endochronic Properties of Resublimated Thiotimoline et complétai l'ensemble par des graphiques, des tableaux et des notes renvoyant à des publications inexistantes. Je n'étais pas du tout sûr que *Thiotimoline* (inutile de citer le titre *in extenso* à chaque fois) fût publiable. *Astounding* publiait toutefois des articles sérieux sur des sujets scientifiques capables d'intéresser particulièrement les amateurs de science-fiction, et je pensai que Campbell pourrait peut-être manifester de l'intérêt pour un article canular à la limite de la science-fiction.

Je lui apportai le 10, et il l'accepta presque sur-le-champ.

Les propriétés endochroniques de la thiotimoline resublimée

La corrélation entre la structure des molécules organiques et leurs diverses propriétés physiques et chimiques a, ces dernières années, éclairé d'un jour nouveau le mécanisme des réactions organiques, notamment les théories de résonance et de mésomérisme qui ont vu le jour au cours de ces dix dernières années. Dans ce contexte, la solubilité des composés organiques dans différents solvants est devenue particulièrement intéressante à l'occasion de la découverte récente de la nature endochronique de la thiotimoline.

Il est bien connu que la solubilité des composés organiques dans les solvants polarisés tels que l'eau est accentuée par la présence sur les noyaux d'hydrocarbure de radicaux hydrophiles – c'est-à-dire attirés par l'eau – tels que les radicaux hydroxy (– OH), amino (– NH_2), ou acidesulfonique (SO_3H). Lorsque les caractéristiques physiques de deux composés donnés – particulièrement le degré de subdivision de la matière – sont les mêmes, le temps de solution, exprimé en secondes par gramme de matière par millilitre de solvant, décroît avec le nombre de radicaux hydrophiles présents. Le catéchol, par exemple, avec deux radicaux hydroxy sur le noyau de benzène, se dissout nettement plus rapidement que le phénol, avec un seul radical hydroxy sur le noyau. Feinschreiber et Hravlek, dans l'étude qu'ils ont faite de ce problème, ont soutenu qu'au fur et à mesure que l'hydrophile augmente, le temps de solution approche de zéro. Cette analyse a été en partie infirmée lorsqu'on a découvert que le composé thiotimoline se dissolvait dans l'eau au rythme de 1 g/ml en *moins* 1,12 seconde. En d'autres termes, il se dissout *avant* d'entrer en contact avec l'eau.

Des publications antérieures émanant de ces laboratoires indiquent que la thiotimoline contient au moins quatorze radicaux hydroxy, deux radicaux amino et un radical acide sulfonique. La présence d'un radical nitro (– NO_2) n'a pas encore été confirmée, et il n'existe aucune donnée sur la nature du noyau d'hydrocarbone, bien que l'existence d'une structure au moins en partie aromatique semble acquise.

L'endochronomètre. Les premières tentatives faites pour mesurer quantitativement le temps de solution de la thiotimoline se révélèrent très difficiles en raison de la nature très négative de la valeur. Le produit ayant pour caractéristique de se dissoudre avant d'entrer en contact avec l'eau, la tentation était forte, naturellement, de retirer l'eau après la solution et avant l'addition. Heureusement pour la loi de conservation de l'énergie, ces tentatives se

révélèrent toujours infructueuses, car la solution ne se faisait que si l'eau était effectivement ajoutée par la suite. La question se pose aussitôt, bien sûr, de savoir comment la thiotimoline peut « savoir » à l'avance si l'eau sera, en fin de compte, ajoutée ou non. Bien que ce problème ne soit pas à proprement parler du ressort des chimistes que nous sommes, qu'il nous soit permis de rappeler qu'au cours de l'année passée on a publié de nombreux ouvrages sur les problèmes psychologiques et philosophiques posés par ce phénomène.

La difficulté de l'expérience réside néanmoins dans le fait que le temps de solution varie dans des proportions considérables suivant l'état d'esprit de l'expérimentateur. Un moment d'hésitation – même imperceptible – lors de l'addition de l'eau réduit le temps négatif de solution jusqu'à le rendre parfois impossible à déceler. Pour éviter cela, un appareil a été mis au point dont la conception générale a été décrite dans une publication antérieure. Cet appareil, appelé endochronomètre, est constitué d'une cellule de 2 cm^3 dans laquelle on met la quantité désirée de thiotimoline en veillant à ce qu'une petite cavité située au fond de la cellule de solution (1 mm de diamètre interne) soit bien remplie. On adapte sur la cellule une micro-pipette à pression automatique contenant un volume spécifique de solvant. Cinq secondes après la fermeture du circuit, ce solvant est automatiquement introduit dans la cellule, contenant la thiotimoline. Pendant toute la durée de l'expérience, un rayon de lumière est dirigé sur la petite cavité décrite ci-dessus, et au moment précis où le produit se dissout, le passage de la lumière n'est plus entravé par la présence de la thiotimoline à l'état solide. Le moment de solution – enregistré par une cellule photo-électrique lors du passage du rayon lumineux – et le moment où le solvant est ajouté peuvent tous deux être déterminés avec une précision supérieure à 0,01 %. Si la première valeur est soustraite de la seconde, on obtient le temps de solution (T).

L'expérience a lieu du début jusqu'à la fin dans une chambre spéciale maintenue par thermostat à la température de 25°C, + ou – 0,01 C.

TABLEAU 1

« T » MOYEN

Stade de purification	*(12 observations)*	*« T » extrêmes*		*Marge d'erreur*
Après isolation	— 0,72	— 0,25	— 1,01	34,1
1re cristallisation	— 0,95	— 0,84	— 1,09	9,8
2e cristallisation	— 1,05	— 0,99	— 1,10	4,0
3e cristallisation	— 1,11	— 1,08	— 1,13	1,8
4e cristallisation	— 1,12	— 1,10	— 1,13	1,7
1re resublimation	— 1,12	— 1,11	— 1,13	0,9
2e resublimation	— 1,122	— 1,12	— 1,13	0,7

Pureté de la thiotimoline. L'extrême précision de cette méthode met en lumière les inégalités dues à la présence d'infinies impuretés dans la thiotimoline. (Puisque aucune méthode de synthèse de cette substance en laboratoire n'a été mise au point, elle peut être obtenue pratiquement en l'isolant soigneusement de sa source naturelle, l'écorce du *Rosacea Karlsbadensis Rufo.)* On s'est, par conséquent, efforcé de purifier la substance au moyen de cristallisations répétées par eau conductible – bidistillée dans un appareil entièrement en étain – et de sublimations finales. Le tableau 1 présente une comparaison des temps de solution (T) aux différents stades du processus de purification.

Il ressort de l'étude du tableau I que si l'on veut prétendre à un minimum de précision dans les estimations quantitatives, il est indispensable d'utiliser de la thiotimoline purifiée selon la méthode décrite plus haut. Après la seconde resublimation, par exemple, la marge d'erreur, même sur un total d'une douzaine d'estimations, tombe en-dessous de 0,7 % – les valeurs extrêmes étant – 1,119 seconde et – 1,126 seconde.

Dans toutes les expériences décrites ci-dessous, on a utilisé de la thiotimoline ainsi purifiée.

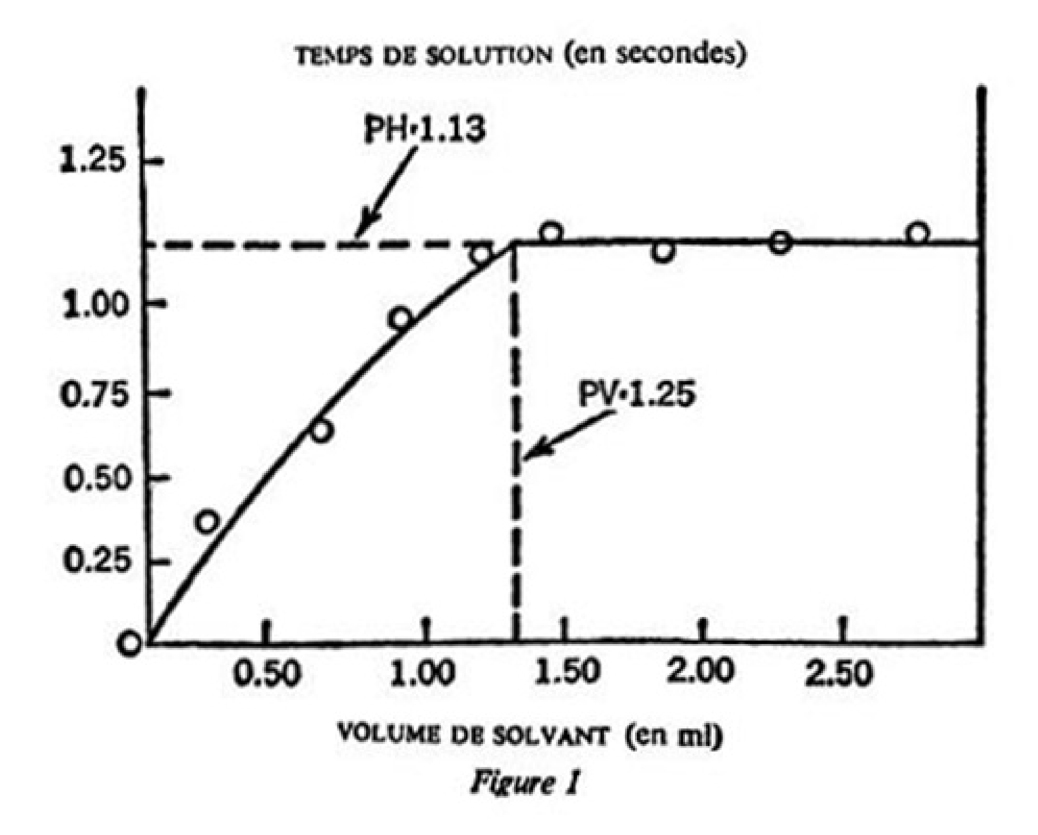


Figure I

Relation entre temps de solution et volume de solvant. Comme on pouvait s'y attendre, les expériences ont montré qu'une augmentation du volume du solvant permettait à la thiotimoline de se dissoudre plus rapidement, autrement dit avec un temps de solution de plus en plus négatif. D'après la figure 1, cependant, on peut voir que cet accroissement des propriétés endochroniques se stabilise rapidement une fois qu'on a atteint un volume de solvant égal approximativement à 1,25 ml. Cet effet de plateau intéressant est apparu à des volumes divers chez tous les types de solvants utilisés dans ces laboratoires, de même que dans tous les cas le temps de solution approche de zéro au fur et à mesure que le volume de solvant décroît.

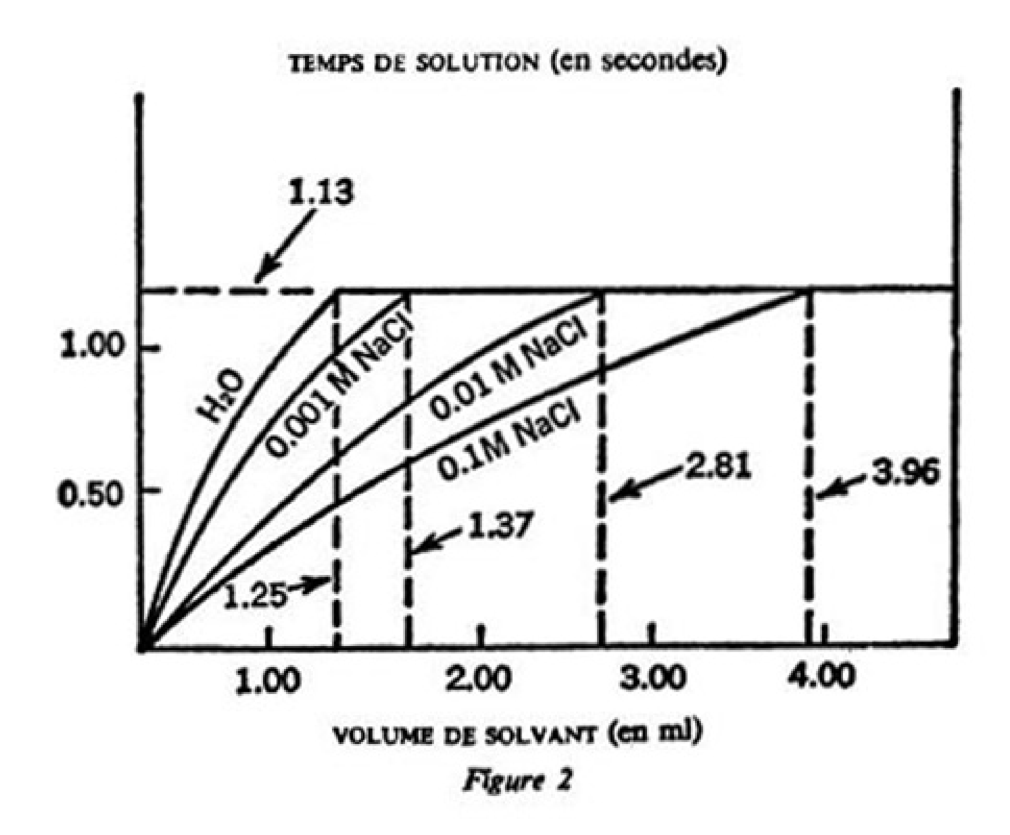


Figure 2

Relation entre le temps de solution et la concentration d'un ion donné. La figure 1 montre l'effet qu'a le volume du solvant – quand le solvant est constitué de concentrations variables de chlorure de sodium – sur le temps de solution (T). On remarquera que, bien que dans chaque cas le volume auquel ce plateau est atteint diffère très sensiblement suivant la concentration, les hauteurs de plateau sont constantes (— 1,13). Le volume auquel il est atteint, qu'on appellera le volume de plateau (VP), décroît au fur et à mesure que la concentration de chlorure de sodium devient plus faible, approchant du VP de l'eau au fur et à mesure que la concentration de NaCl approche de zéro. Il est par conséquent évident qu'une solution de chlorure de sodium de concentration inconnue peut être très précisément caractérisée par la détermination de son VP, quand d'autres sels font défaut.

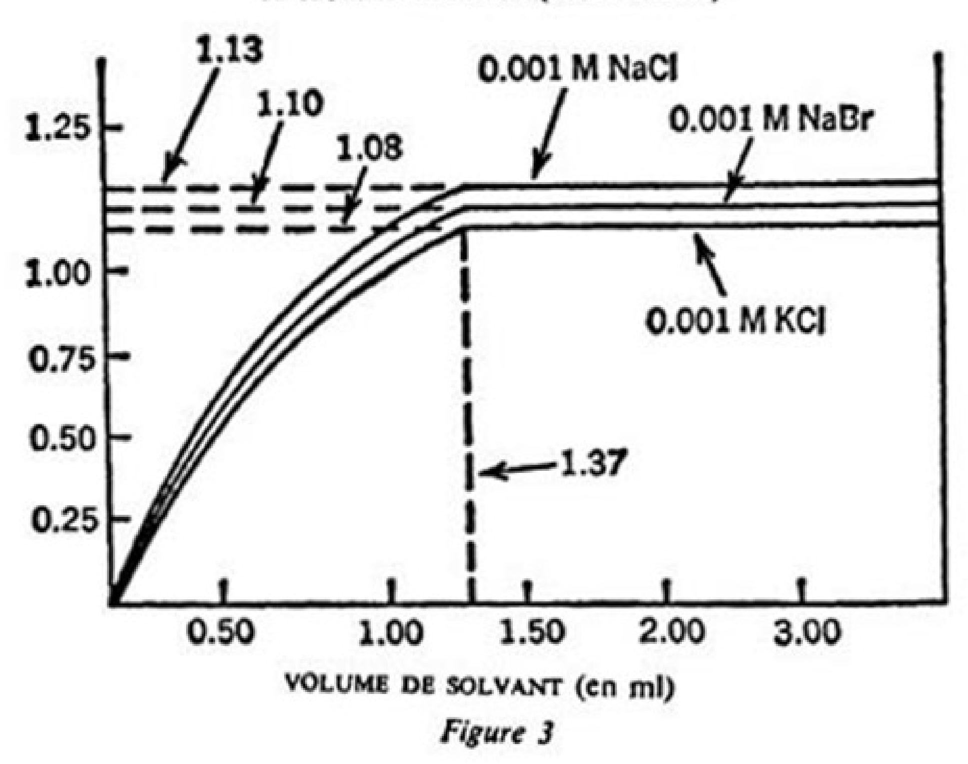


Figure 3

L’utilité du VP s’étend à d’autres ions également. La figure 3 donne les courbes endochroniques pour les solutions 0,001 moles de chlorure de sodium, de bromure de sodium, et de chlorure de potassium. Ici le VP est égal dans chaque cas, dans les limites de l’erreur expérimentale, puisque dans chaque cas les concentrations sont égales – mais les hauteurs de plateau, elles, sont différentes. La première conclusion que l’on tire de ces résultats expérimentaux est que la HP est caractéristique de la nature des ions présents dans la solution, alors que le VP est caractéristique de la concentration de ces ions. Le tableau II donne les valeurs de hauteur de plateau et de volume de plateau pour une grande variété de sels à concentration égale, pris séparément.

TABLEAU II

Solvant (Solutions de sels dans une concentration de 0,001 moles)	Hauteur de plateau (HP) en secondes	Volume de plateau (VP) en millilitres
Eau	— 1,13	1,45
Solution de chlorure de sodium	— 1,13	1,37
Solution de bromure de sodium	— 1,10	1,37
Solution de chlorure de potassium	— 1,08	1,37
Solution de sulfate de sodium	— 0,72	1,59
Solution de chlorure de calcium	— 0,96	1,59
Solution de chlorure de magnésium	— 0,85	1,59
Solution de sulfate de calcium	— 0,61	1,72
Solution de phosphate de sodium	— 0,32	1,97
Solution de chlorure ferrique	— 0,29	1,99

La variation la plus intéressante du tableau II est celle du VP par rapport au type de valence du sel présent. Dans le cas des sels contenant des paires d'ions monovalents – c'est-à-dire le chlorure de sodium, le chlorure de potassium et le bromure de sodium – le VP est constant pour tous. C'est également vrai des sels contenant un seul ion monovalent et un ion bivalent, tels que le sulfate de sodium, le chlorure de calcium et le chlorure de magnésium. Le VP, bien que le même pour les trois, est très différent de ceux de la première série. Le VP est donc apparemment fonction de la force ionique de la solution.

Cet effet se manifeste également sur la hauteur de plateau, bien que moins régulièrement. Dans le cas d'ions monovalents, tels qu'on en trouve dans les trois premiers sels du tableau II, la HP est assez proche de celle de l'eau elle-même. Elle baisse dans des proportions considérables lorsqu'il y a présence d'ions bivalents, tels qu'on en trouve dans le sulfate ou le calcium. Et lorsqu'il y a présence d'ions de phosphate ou d'ions ferriques trivalents, la valeur tombe au quart de ce qu'elle est dans l'eau.

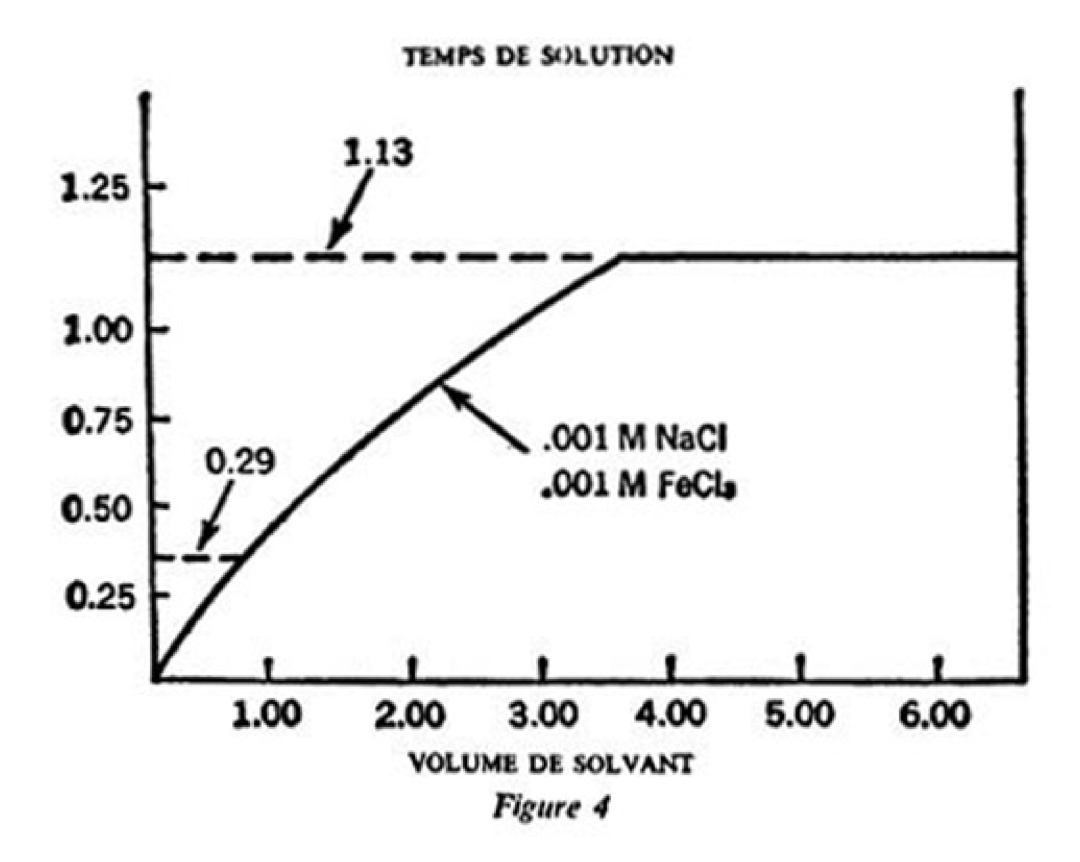


Figure 4

Temps de solution et mélange d'ions. Les expériences actuellement en cours dans ces laboratoires portent sur la question extrêmement importante de la variation de ces propriétés endochroniques de la thiotimoline lorsqu'il y a mélange d'ions. L'état actuel de nos recherches ne nous permet pas de tirer des conclusions très générales, mais au vu de nos travaux préliminaires, il y a tout lieu d'espérer que les méthodes d'analyse endochroniques seront appelées à se développer. Ainsi, dans la figure 4, nous avons une courbe endochronique correspondant à un solvant composé d'un mélange de chlorure de sodium de 0,001 mole et de chlorure ferrique de 0,001 mole. Ici l'on remarquera deux modifications très nettes de la courbe : la première correspond au temps de solution de -0,29, et la seconde à celui de -1,13. Ces temps de solution sont respectivement les HP caractéristiques du chlorure ferrique et du chlorure de sodium (voir le tableau II). La hauteur de plateau d'un sel donné ne parait donc pas affectée par la présence d'autres sels.

Il n'en va pas de même pour le VP, toutefois, et c'est vers une élucidation quantitative de la variation du VP avec des impuretés dans le solvant que nous dirigeons à présent nos efforts.

Résumé. L'étude des qualités endochroniques de la thiotimoline a montré que :

(a) Il est indispensable de purifier soigneusement la matière si l'on veut obtenir des résultats quantitatifs.

(b) Une augmentation du volume de solvant entraîne une augmentation du temps de solution jusqu'à une valeur constante qu'on appelle la hauteur de plateau (HP), pour un volume de solvant qu'on appelle le volume de plateau (VP).

(c) La valeur de la HP est caractéristique de la nature des ions contenus dans le solvant. Elle varie avec la force ionique de la solution mais ne varie pas avec l'addition d'autres ions.

(*d*) La valeur du VP est caractéristique de la concentration des ions contenus dans le solvant. Elle reste constante pour différents ions lorsque la force ionique de la solution reste inchangée, mais varie très sensiblement avec l'addition d'autres variétés d'ions.

En conclusion, il apparaît que les méthodes endochroniques constituent une méthode rapide – de l'ordre de deux minutes ou moins – et précise – la marge d'erreur est inférieure à 0,1 % – d'analyse des matières inorganiques solubles dans l'eau.

BIBLIOGRAPHIE

P. Krum et L. Eshkin, *Journal of Chemical Solubilities,* 27,109-114, (1944), « De la solubilité anormale de la thiotimoline ».

E. J. Feinshreiber et Y. Hravlek, *Journal of Chemical Solubilities,* 22-57-68 (1939), « Vitesses de solution et radicaux hydrophiles ».

P. Krum, I. Eshkin et O. Nile, *Annals of Synthetic Chemistry*, 115-1122-1145 ; 1208-1215 (1945), « Structure de la thiotimoline, 1re et 2e partie ».

G. H. Freudler, *Journal of Psychochemistry*, 2,476-488 (1945), « Initiative et détermination : sont-elles influencées par le régime alimentaire ? Une étude fondée sur la solubilité de la thiotimoline. »

E. Harley-Short, *Philosophical Proceedings and Reviews*, 15, 125-197 (1946), « Déterminisme et libre-arbitre. L'application de la solubilité de la thiotimoline à la dialectique marxiste. »

P. Krum, *Journal of Chemical Solubilities*, 29, 818-819 (1946), « Un appareil destiné à la mesure quantitative de la vitesse de solution de la thiotimoline ».

A. Roundin, B. Lev et V. J. Prutt, *Proceedings oh the Society of Plant Chemistry*, 80, 11-18 (1930), « Produits naturels isolés des plantes de la famille *Rosacea* ».

Tiotimolin kak Ispitatel Marksciikoy dilektiti B. Kreschiatika – *Journal Naouki i Sovetskoy Ticorii*, vol. 11, n°3.

Philossophia Neopredelennosti i tiotimolin, Molvinski Pogost i Z. Brikalo. *Mir i Kultura*, vol. 2, n°31.

Lorsque Campbell accepta la nouvelle, je posai une condition par mesure de prudence. Je savais qu'elle serait publiée au printemps et je savais qu'au printemps je devais passer mes « oraux » – le dernier obstacle qui me séparait de mon doctorat. Je voulais éviter que quelque membre austère du jury décide que je tournais en ridicule la recherche scientifique et se sente suffisamment offusqué pour me condamner sous prétexte que je n'étais pas digne du titre de docteur. Je demandai donc à Campbell de la publier sous un pseudonyme.

Lorsque la revue contenant mon article fut distribuée dans les kiosques, vers la mi-février de l'année 1948, quelle ne fut pas mon horreur lorsque je découvris que Campbell avait complètement oublié cette histoire de pseudonyme. L'article était paru sous mon vrai nom, et je devais passer mes examens oraux dans moins de trois mois. Le fait que presque aussitôt des exemplaires de la revue commencèrent à circuler dans le département de chimie de la faculté ne fit rien pour diminuer ma nervosité.

Le 20 mai 1948, je passai mes oraux. Le jury avait bel et bien lu mon article canular. Après que je fus resté une heure et vingt minutes sur le gril, le professeur Ralph S. Halford me posa la dernière question :

— Monsieur Asimov, parlez-nous des propriétés thermodynamiques du composé thiotimoline.

J'éclatai d'un rire incontrôlable tellement j'étais soulagé, car je me dis immédiatement qu'ils ne plaisanteraient pas avec moi (le professeur Halford avait parlé d'un ton enjoué et tout le monde souriait) s'ils avaient l'intention de me saquer. Je riais encore lorsqu'on me fit sortir dans le couloir, et au bout de vingt minutes, les examinateurs sortirent à leur tour, me serrèrent la main, et dirent : « Félicitations, docteur Asimov. » Mes amis étudiants tinrent à me faire avaler cinq Manhattans[1] coup sur coup ce soir-là, et comme je ne bois jamais en temps normal et ne tiens pas du tout l'alcool, je me retrouvai ivre mort en un rien de temps. Ce ne fut que trois heures plus tard que je retrouvai plus ou moins mon état normal.

Après la cérémonie officielle, qui se déroula le 1er juin 1948, je devins donc Isaac Asimov, docteur ès sciences.

Le fait que Campbell n'avait pas utilisé un pseudonyme (et je parie qu'il l'avait fait exprès, parce qu'il était plus malin que moi) se révéla un oubli des plus profitables. Non seulement le jury n'en prit pas ombrage, mais l'article acquit (toutes proportions gardées) une certaine célébrité, et moi aussi par la

même occasion.

Bien que *Thiotimoline* fût publiée dans *Astounding*, comme toutes mes nouvelles à l'époque, elle bénéficia d'une diffusion qui déborda très largement les limites du public habituel de la science-fiction. Elle passa de main en main, d'un chimiste à l'autre, par le canal de la revue elle-même, ou reproduite dans de petites publications spécialisées, ou sous forme de copies pirates polycopiées. Des gens qui n'avaient jamais entendu parler de mes nouvelles de science-fiction entendirent parler de *Thiotimoline*. C'était la première fois qu'on prononçait mon nom en dehors du cercle des habitués.

De plus, bien que *Thiotimoline* fût essentiellement un canular, la *forme* adoptée, elle, n'avait rien de fictif. De ce point de vue, *Thiotimoline* fut le premier ouvrage théorique que je publiai en tant qu'écrivain – le premier d'une longue série à suivre. Mais ce qui m'amusa le plus, ce fut qu'un grand nombre de lecteurs prirent l'article pour argent comptant. Je me suis laissé dire que pendant les semaines qui suivirent sa publication, les bibliothécaires de la bibliothèque municipale de New York furent pratiquement rendus fous par des hordes de jeunes gens passionnés qui demandaient à consulter des exemplaires des publications-bidons que j'avais citées comme références.

Mais revenons à l'été 1947…

En cinq ans j'avais vendu au total quatorze nouvelles, toutes à Campbell. Cela ne voulait pas dire qu'il était le seul rédacteur en chef de sa spécialité. Presque toutes les revues publiées avant la guerre existaient encore (bien *qu'Astounding* fût la seule à prospérer) et elles n'auraient pas demandé mieux que je leur soumisse des récits. Si Campbell avait refusé une de mes nouvelles, j'aurais très certainement tenté ma chance auprès de l'une ou l'autre de ces revues. Mais il n'en fit rien – alors je n'en fis rien.

La revue *Startling Stories*, dans laquelle j'avais publié *Christmas on Ganymede* cinq ans et demi plus tôt publiait un « court roman » de quarante mille mots dans chaque numéro. Ça ne leur était guère facile toutefois de trouver une œuvre publiable de cette longueur tous les mois, d'autant qu'ils payaient deux fois moins bien qu*'Astounding.*

Le rédacteur en chef de la revue, qui à l'époque s'appelait Sam Merwin Jr., était donc parfois obligé de prospecter les auteurs qu'il savait capables de produire un tel récit. Vers l'époque où j'écrivais *Thiotimoline*, Merwin vint me trouver pour me proposer d'écrire un court roman destiné à constituer la majeure partie d'un prochain numéro de *Startling Stories.*

Il m'expliqua que la revue qu'il dirigeait publiait traditionnellement des récits axés surtout sur l'aventure, mais que devant le succès que connaissait

Astounding, il avait persuadé l'éditeur de se lancer à titre d'essai dans les récits axés davantage sur la science. Accepterais-je, donc, d'écrire un tel récit pour *Startling ?*

J'étais extrêmement flatté. Et de plus, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, le fait de ne dépendre que d'un seul et unique éditeur me mettait mal à l'aise, et j'aurais sauté sur la première occasion de me prouver à moi-même que je pouvais écrire en dehors de l'aile protectrice de Campbell. J'acceptai par conséquent la proposition de Merwin et passai une bonne partie de l'été 1947 (quand je n'étais pas en train de travailler à ma thèse de doctorat) à préparer un récit intitulé *Grow Old With Me…*[2]

Je terminai le premier jet le 3 août. Le 26 août, la première moitié de la version définitive était prête. Je la montrai à Merwin, qui approuva. Le 23 septembre, la version définitive et complète de mon récit lui fut soumise, et je ne doutai pas un seul instant qu'elle serait acceptée. Pourtant, le 15 octobre 1947, Merwin m'informa que *Startling* avait, hélas, décidé tout compte fait de ne pas se lancer dans le genre science-fiction mais de continuer à miser sur les récits d'aventures, et que *Grow Old With Me* devrait être complètement remanié sans garantie d'acceptation.

Sans doute peut-on considérer comme un symptôme révélateur le fait que ce fut la première fois de ma vie que je n'accueillis pas une demande de remaniement avec philosophie. C'est le moins que l'on puisse dire. Cela faisait plus de cinq ans que Campbell n'avait pas refusé une de mes nouvelles ; comment, dès lors, un individu aussi insignifiant que Merwin osait-il le faire ? D'autant que c'était *lui* qui m'avait proposé de l'écrire !

Je ne dissimulai pas mon irritation. En fait, je saisis mon manuscrit et sortis en claquant la porte, visiblement hors de moi[3].

Je soumis le récit à Campbell, en lui expliquant la situation par le menu. J'ai toujours eu pour principe, lorsque je soumets un manuscrit à un éditeur, de le mettre au courant des refus que j'ai pu essuyer au préalable. Rien ne me force à le faire ; ce n'est pas, que je sache, une obligation morale pour les écrivains. Je le fais, voilà tout, et encore une fois autant pour que je sache, cela ne m'a jamais coûté une acceptation.

Campbell refusa ma nouvelle, mais je suis sûr que ce n'était pas parce qu'elle avait déjà été refusée autre part. Il la critiqua en termes suffisamment précis pour me faire penser que Merwin, après tout, ne l'avait peut-être pas rejetée aussi arbitrairement que ça. Dégoûté, je fourrai le manuscrit au fin fond d'un tiroir et n'y pensai plus pendant au moins deux ans.

Ce double refus tombait mal. J’étais de plus en plus absorbé par mes recherches, par la rédaction de ma thèse, et surtout par la quête d’un emploi. Je n’avais guère le temps d’écrire, et ces refus m’avaient découragé et humilié au point que je n’écrivis rien pendant près d’un an. Ce fut le troisième arrêt prolongé de ma carrière littéraire, et à ce jour le dernier.

Je ne trouvais pas de travail. Mon diplôme tant espéré n’était pas, après tout, un passeport vers la fortune. Cela aussi, je le ressentis comme une humiliation.

Finalement, le professeur Robert C. Elderfield me proposa pour 4 500 dollars de faire une année de recherches post-doctorales comme membre d’une équipe travaillant sur les médicaments antimalaria. J’acceptai sans grand enthousiasme et commençai à travailler pour lui le 2 juin 1948, le lendemain du jour où l’on me décerna officiellement mon doctorat. Ainsi j’avais un an devant moi pour trouver un emploi.

Un mois plus tard, je m’étais suffisamment stabilisé pour pouvoir envisager d’écrire une nouvelle de science-fiction *The Red Queen’s Race.* Je la terminai le 12 juillet et la soumis à Campbell. Il l’accepta le 16. Je remettais le pied à l’étrier.

La course de la reine rouge

Je vais vous poser une devinette : est-ce un crime de traduire un manuel de chimie en grec ancien ?

Posons le problème en d'autres termes. Si l'une des centrales nucléaires les plus importantes du pays est complètement détruite lors d'une expérience non autorisée, doit-on considérer un complice avoué de cet acte comme un criminel ?

Ces problèmes ne firent leur apparition que plus tard, bien sûr. Nous commençâmes par la centrale nucléaire – vidée. Quand je dis vidée, je veux vraiment dire *vidée*. Je ne sais quelle était l'importance exacte de la source de puissance fissible, mais en moins de deux microsecondes, le tout avait fissionné.

Pas d'explosion. Pas d'émission excessive de rayons gamma. Toutes les pièces mobiles du groupe avaient tout simplement été court-circuitées. Le bâtiment principal tout entier était devenu chaud. Une douce tiédeur s'était répandue dans un rayon de deux kilomètres dans la campagne environnante. Il ne restait plus qu'un bâtiment mort, inutilisable, dont le remplacement coûta plus tard cent millions de dollars à l'État.

Cela se produisit vers 3 heures du matin, et ils trouvèrent Elmer Tywood seul dans la chambre du foyer central. Les découvertes qui se succédèrent à une cadence soutenue lors des vingt-quatre heures qui suivirent peuvent être résumées rapidement de la façon suivante :

1. Elmer Tywood, docteur ès sciences, docteur *honoris causa* de ci, président d'honneur de ça, ayant participé dans ses jeunes années au projet Manhattan[4] et à présent professeur titulaire de chaire de physique nucléaire – n'était pas à proprement parler un intrus. Il avait un laissez-passer de la catégorie A – c'est-à-dire sans restriction. Mais on n'avait trouvé aucun document expliquant la raison de sa présence à cet endroit à ce moment précis. Une table roulante était chargée d'un matériel pour lequel la réquisition écrite réglementaire restait introuvable. Ces instruments n'étaient, eux aussi, qu'une masse de matière court-circuitée – chaude, mais pas au point de brûler la main qui la touchait.

2. Elmer Tywood était mort. Il était étendu près de la table, le visage congestionné, presque noir. Aucun effet de radiation. Aucune force externe de quelque nature que ce fût. Le médecin affirma qu'il s'agissait d'une apoplexie.

3. Dans le coffre-fort d'Elmer Tywood, on trouva deux objets bizarres, à savoir, d'une part, vingt feuillets standard de formules mathématiques, et un livre relié écrit dans une langue étrangère qui se révéla à l'expertise être du grec ancien ; le sujet dudit livre étant, comme devait plus tard le prouver la

traduction, de la chimie.

Le secret dont on entoura toute cette affaire dès le début fut à ce point absolu que tout ce qui le touchait de près ou de loin devenait comme *mort*. C'est le seul mot qui convienne. Vingt-sept hommes et femmes, en tout et pour tout, au nombre desquels figuraient le ministre de la Défense, le ministre de la Science et deux ou trois autres fonctionnaires si haut placés qu'ils étaient totalement inconnus du public, pénétrèrent dans la centrale au cours de l'enquête. Tous ceux qui avaient été présents dans la centrale cette nuit-là, ainsi que le physicien qui avait identifié Tywood et le médecin qui l'avait examiné furent virtuellement assignés à résidence.

Aucun organe de presse n'eut jamais vent de l'affaire. Aucun spécialiste des « tuyaux confidentiels » non plus. Certains membres du Congrès eurent droit à quelques informations limitées et fragmentaires.

Et comment en eût-il été autrement ? L'individu, le groupe d'individus ou le pays ayant les moyens de libérer toute l'énergie contenue dans quelque 25 à 50 kilos de plutonium sans provoquer une explosion avait l'industrie et la défense des États-Unis si complètement dans sa poche que la vie économique du pays et la vie tout court de ses 160 millions d'habitants pouvaient être éliminées d'un revers négligent de la main.

Était-ce Tywood seul ? Ou Tywood avec d'autres ? Ou seulement d'autres, à travers Tywood ?

Et mon boulot ? J'étais un leurre ; un homme de paille, si vous voulez. Quelqu'un devait passer son temps à parcourir les couloirs de l'université en posant des questions sur Tywood. Après tout, il avait bel et bien disparu. Ce pourrait être le fait d'un hold-up, d'un enlèvement, d'un meurtre, d'une fugue, d'une crise de folie, d'un accident… J'aurais pu y passer cinq ans, à m'attirer des regards noirs et peut-être à détourner l'attention. En tout cas, les choses ne se passèrent pas exactement comme cela, c'est le moins que l'on puisse dire.

Mais n'allez pas penser qu'on m'a mis dans le secret d'entrée de jeu. Je ne faisais pas partie des vingt-sept personnes dont je vous ai parlé tout à l'heure – bien que mon patron, lui, en fît partie. Je n'étais pas dans le secret des dieux, mais j'en savais assez long pour pouvoir me mettre en chasse.

Le professeur John Keyser était également un physicien. Je n'allai pas le voir comme ça, de but en blanc. Il m'avait fallu tout d'abord me livrer au travail de recherche habituel pour débroussailler le terrain aussi consciencieusement que possible. Travail ingrat, mais nécessaire. Mais c'était chose faite, et je me trouvais à présent dans le bureau de Keyser.

Les bureaux des professeurs d'université ont quelque chose de particulier. Personne ne vient jamais y donner un coup de balai excepté quelque femme de

ménage fatiguée qui entre et sort en boitillant à 8 heures du matin – et de toute façon, le professeur ne remarque jamais la poussière. Des tas de livres rangés sans ordre. Ceux qui se trouvent à proximité immédiate du bureau sont très utilisés. Le professeur y copie le texte de ses cours. Ceux qui sont hors de portée sont restés là où les étudiants les ont laissés après les avoir empruntés. Et puis il y a ici et là des revues spécialisées qui ont l'air bon marché mais coûtent une fortune, et qui seront peut-être lues un jour. Et un amas de feuilles de papier sur le bureau, dont certaines sont couvertes de griffonnages incompréhensibles.

Keyser était un homme d'un certain âge ; de la même génération que Tywood. Il avait un nez volumineux tirant sur le rouge et fumait la pipe. Son expression était décontractée et dépourvue d'agressivité, comme c'est souvent le cas chez les universitaires, soit parce que ce type de travail attire ce type d'individu, soit parce que ce type de travail crée ce type d'individu.

— En quoi consistaient les travaux du professeur Tywood ? demandai-je.

— Il faisait de la recherche en physique.

Des réponses de ce genre ne m'émeuvent plus. Quand j'étais plus jeune, elles avaient le don de m'exaspérer. Mais à présent je me contentai de dire :

— Cela, nous le savons, professeur. Ce que je veux, c'est des détails.

Et le bougre de me répondre d'un air tolérant, une lueur malicieuse dans le regard :

— Je doute que les détails vous soient d'un grand secours, à moins que vous ne soyez vous-même physicien. Les choses étant ce qu'elles sont, quelle importance cela peut-il avoir ?

— Peut-être aucune. Mais Tywood a disparu. S'il lui est arrivé quoi que ce soit à la suite de…

Je fis un geste évasif de la main, et poursuivis délibérément :

— … Manœuvres malveillantes, ses travaux peuvent en être la cause – à moins qu'il ne soit riche et que le motif n'ait été l'argent.

Keyser émit un petit rire désabusé.

— Les professeurs d'université ne sont jamais riches. La marchandise que nous proposons n'est guère cotée, vu le caractère illimité des stocks disponibles.

Je choisis également de ne pas relever cette dernière remarque, car je sais que mon physique me dessert. En fait, j'ai terminé mes études avec une mention « Très bien » traduite en latin pour que le président de la faculté puisse la comprendre, et je n'ai jamais participé à un match de football américain de ma vie. Mais à me regarder, on serait plutôt tenté de penser le contraire.

— Il ne nous reste donc qu'une piste : ses travaux.

— Vous voulez dire de l'espionnage ? Des intrigues internationales ?

— Pourquoi pas ? C'est déjà arrivé ! Après tout, c'est un chercheur en

physique nucléaire.

— Effectivement. Mais il n'est pas le seul. J'en suis un, moi aussi.

— Ah ! mais peut-être sait-il quelque chose que vous ne savez pas !

Sa mâchoire se durcit. Lorsqu'ils sont pris au dépourvu, les professeurs de faculté peuvent réagir comme de simples mortels. Il répondit d'un air pincé :

— Si mes souvenirs sont bons, Tywood a publié des articles sur l'effet de la viscosité liquide sur les ailes de la ligne Rayleigh, sur les équations de champ des orbites supérieures, et sur l'accouplement sur orbite rotative de deux nucléons, mais l'essentiel de ses recherches porte sur les moments quadripôles. Ce sont là des questions que je connais fort bien.

— C'est sur les moments quadripôles qu'il travaille en ce moment ?

Je m'efforçai de ne pas sourciller, et je crois que j'y arrivai.

— Oui, si l'on veut.

Puis, d'un ton lourd de sarcasme :

— Il se peut qu'il ait atteint enfin le stade expérimental. Il semble qu'il ait passé la majeure partie de sa vie à rechercher les conséquences mathématiques d'une théorie très personnelle qu'il a échafaudée.

— Quelque chose comme ça ?

Et je lui lançai une feuille de papier couverte de notes.

Elle provenait de la liasse découverte dans le coffre-fort personnel de Tywood. Il y avait de fortes chances, évidemment, que ces notes ne veuillent rien dire, ne serait-ce que parce qu'elles provenaient du coffre-fort d'un professeur de faculté. Je veux dire par là que des choses y sont parfois rangées sous l'inspiration du moment parce que le tiroir *ad hoc* est rempli de devoirs non corrigés. Et bien sûr, rien n'en est jamais retiré. Nous avions trouvé dans ce coffre-fort de petits flacons poussiéreux contenant des cristaux jaunâtres et munis d'étiquettes à peine lisibles, des dossiers polycopiés datant de la Seconde Guerre mondiale et revêtus de la mention « Confidentiel », un exemplaire d'un ancien journal d'université, et une correspondance relative à un poste éventuel de directeur des recherches chez American Electric, vieille de dix ans – et, bien sûr, un traité de chimie en grec.

Et puis, il y avait les feuillets couverts de notes. Ils étaient enroulés comme un diplôme d'université, entourés d'un élastique, et ne portaient ni étiquette ni titre descriptif d'aucune sorte. Quelque vingt feuillets recouverts de fines marques à l'encre méticuleusement alignées…

J'avais un de ces feuillets. Je ne crois pas qu'il y eût un seul homme au monde qui en eût plus d'un en sa possession. Et je suis sûr qu'il n'y en avait pas un qui ne sût que la perte de son feuillet personnel et de sa vie personnelle serait aussi simultanée que le gouvernement le pourrait.

Ainsi donc je jetai le feuillet sur le bureau de Keyser comme si j'étais tombé dessus par hasard en me promenant sur le campus.

Il l'examina sans rien dire, puis le retourna pour voir le verso, qui était vierge de toute écriture. Son regard parcourut la feuille du haut en bas, puis revint à son point de départ.

— Je ne vois pas de quoi il s'agit, dit-il avec plus de dépit qu'il ne voulait en montrer.

Je ne dis rien. Je me contentai de replier le feuillet et de le remettre à sa place, dans la poche intérieure de ma veste.

— C'est une erreur répandue chez vous autres profanes, dit-il avec irritation, de croire qu'un scientifique peut regarder une équation et dire : « Ah ! oui », et se mettre à écrire un livre sur la question. Les mathématiques n'ont aucune existence en soi. C'est tout simplement un code arbitraire qui a été élaboré pour décrire des observations physiques ou des concepts philosophiques. Chacun peut l'adapter à ses propres besoins. Il ne suffit à personne, par exemple, de regarder un symbole pour savoir exactement ce qu'il veut dire. Jusqu'ici, la science a utilisé toutes les lettres de l'alphabet, majuscules, minuscules et italiques, et chacune d'entre elles symbolise de nombreuses choses différentes. On a utilisé les caractères gras, les caractères gothiques, les caractères grecs – majuscules et minuscules – les indices et les exposants, les astérisques, et même les lettres de l'alphabet hébreu. Des scientifiques différents utilisent des symboles différents pour désigner les mêmes concepts, et le même symbole pour désigner des concepts différents. C'est pourquoi, si vous montrez une feuille comme celle-ci, hors de son contexte, à qui que ce soit, sans préciser ce qui fait l'objet de la recherche ni le type particulier de symbolique utilisé, il lui sera absolument impossible d'y comprendre quoi que ce soit.

Je l'interrompis :

— Mais vous avez dit qu'il travaillait actuellement sur les moments quadripôles. Est-ce que cela ne suffit pas à rendre ces notes compréhensibles ?

Et je me tapotai le côté de la poitrine, là où le feuillet de Tywood brûlait lentement un trou dans ma veste depuis deux jours.

— Je ne saurais dire. Je n'ai aperçu aucun des rapports classiques qu'on pourrait s'attendre à trouver si c'était de cela qu'il s'agissait. Tout au moins, je n'en ai reconnu aucun. Mais bien évidemment, je ne puis me prononcer de manière définitive sur ce point.

Il y eut un court silence, puis il ajouta :

— Tenez. Pourquoi n'iriez-vous pas plutôt en parler à ses étudiants ?

Je haussai les sourcils.

— Vous voulez dire ses élèves ?

Il eut l’air agacé.

— Mais non, voyons. Ses étudiants de recherche ! Ses candidats au doctorat ! Ils travaillent avec lui et doivent connaître les détails mieux que moi ou que quiconque dans la faculté.

Keyser me tira par la manche comme je me levais pour partir.

— De toute façon, je crois que vous faites fausse route. Ce que je vais vous dire doit rester entre nous, et n’étaient les circonstances inhabituelles, je ne me permettrais pas de vous en parler. Mais Tywood ne jouit pas d’une très grande considération dans le milieu scientifique. Oh ! c’est un bon enseignant, j’en conviens, mais ses articles de recherche n’ont jamais fait très grosse impression ! Il a toujours eu tendance à échafauder des théories assez gratuites sans les étayer par la pratique expérimentale. Le papier que vous m’avez montré en est probablement un exemple de plus. Il est inconcevable qu’on l’ait – euh – enlevé à cause de ça.

— Aha ! Je vois. Et vous, personnellement, vous n’avez pas une petite idée sur les raisons qui ont pu le pousser à partir, ou sur l’endroit où il est parti ?

— Rien de concret, dit-il en faisant une moue. Mais tout je monde sait que c’est un homme malade. Il a eu une attaque il y a deux ans et a dû interrompre ses cours pendant un semestre entier. Il ne s’en est jamais vraiment remis. Tout le côté gauche de son corps est resté paralysé quelque temps, et il boite encore. Une deuxième attaque lui serait fatale. Et cela pourrait se produire d’un moment à l’autre.

— Alors vous croyez qu’il est mort ?

— Ce n’est pas impossible.

— Mais dans ce cas, où est le corps ?

— Écoutez, ça c’est votre boulot, pas le mien, il me semble.

Ça l’était effectivement, et je pris congé.

J’interviewai chacun des quatre étudiants de recherche de Tywood dans une espèce de capharnaüm organisé appelé laboratoire. Ces laboratoires de recherche universitaires fonctionnent habituellement avec deux aspirants docteurs, lesdits aspirants constituant une population flottante, puisqu’ils sont alternativement remplacés tous les ans environ.

Il en résulte pour le laboratoire que le matériel y est entreposé en cercles concentriques. Sur les tables de laboratoire, on trouve le matériel qui est en cours d’utilisation, et dans trois ou quatre tiroirs à portée de la main, les pièces de rechange et les accessoires susceptibles d’être utilisés. Dans les tiroirs plus éloignés, sur les étagères qui couvrent les murs jusqu’au plafond, dans les recoins oubliés, on trouve les vestiges poussiéreux des générations précédentes,

articles dépareillés qui ne sont jamais utilisés ni jamais mis au rebut. On dit, en fait, qu'aucun chercheur universitaire n'a jamais su ce que contenait exactement son laboratoire.

Les quatre étudiants de Tywood étaient tous inquiets. Mais trois d'entre eux se faisaient surtout du souci pour leur propre situation. C'est-à-dire, pour l'effet que pouvait avoir l'absence de Tywood sur l'avenir de leur « problème ». Je congédiai en les remerciant ces trois-là – qui ont tous, je l'espère, leurs diplômes maintenant – et fis revenir le quatrième.

Des quatre, c'est lui qui avait l'air le plus tourmenté, et c'est lui qui s'était montré le plus taciturne – ce que j'interprétai comme un signe encourageant.

À présent il se tenait assis, crispé, sur la chaise droite qui se trouvait à côté du bureau, tandis que je m'enfonçais confortablement dans le vieux fauteuil grinçant et relevais le bord de mon chapeau. Il s'appelait Edwin Howe, et il obtint, lui, son diplôme ; je le sais car c'est maintenant une grosse légume au ministère de la Science.

J'attaquai :

— Vous faites le même travail que les autres, je présume ?

— Nous sommes tous chercheurs en physique nucléaire, dans une certaine mesure.

— Mais ce n'est pas tout à fait le même ?

Il hocha lentement la tête.

— Nous abordons les problèmes suivant des angles différents. Il nous faut avoir un champ de recherche bien délimité, vous savez, faute de quoi on ne serait pas publié. Il faut que nous décrochions nos diplômes.

Il avait dit ça sur le même ton que vous ou moi aurions dit : « Il faut bien gagner sa vie. » Remarquez bien que pour eux, c'est peut-être la même chose.

— Bon, dis-je. Votre angle d'approche à vous, c'est quoi ?

— Je fais les maths. Je veux dire, avec le professeur Tywood.

— Quel genre de maths ?

Et il eut un léger sourire, avec un air qui n'était pas sans rappeler celui que j'avais remarqué chez le professeur Keyser le matin même. Un air de dire « vous-ne-croyez-tout-de-même-pas-que-je-peux-expliquer-toutes-mes-profondes-pensées-à-un-personnage-aussi-stupide-et-insignifiant-que-vous ? ».

Il se contenta toutefois de dire tout haut :

— C'est assez difficile à expliquer.

— Je vais vous aider, dis-je. Est-ce que ce ne serait pas par hasard quelque chose dans ce genre-là ?

Et je jetai mon feuillet sur le bureau devant lui.

Il ne le regarda pas par deux fois, lui. Il le saisit d'un geste sec et émit un

petit gémissement plaintif :

— Où est-ce que vous avez trouvé ça ?

— Dans le coffre-fort de Tywood.

— Vous avez les autres, aussi ?

— Ils sont en sécurité, répondis-je prudemment.

Il se détendit un peu. Juste un peu.

— Vous ne l'avez montré à personne, j'espère.

— Je l'ai montré au professeur Keyser.

Howe émit un bruit inconvenant à l'aide de sa lèvre inférieure et de ses incisives.

— Vous l'avez montré à ce crétin ? Qu'a-t-il dit ?

Je montrai les paumes de mes mains et Howe éclata de rire. Puis il dit, l'air dégagé :

— Eh ! Eh bien, mon boulot, c'est ça.

— Et de quoi s'agit-il exactement ? Tâchez de vous expliquer simplement.

Il y eut un moment perceptible d'hésitation, puis Howe dit :

— Écoutez. C'est top secret. Même les autres étudiants de « p'pa » Tywood ne sont pas au courant. Moi-même je ne crois pas tout savoir. Je ne vise pas seulement le doctorat vous comprenez. C'est le prix Nobel de « p'pa » Tywood qui est en jeu, et pour moi ce sera un poste de maître assistant à Cal Tech[5]. Nos résultats ne doivent pas être ébruités avant d'être publiés.

Je secouai lentement la tête et dis très doucement :

— Non, fiston. Vous n'y êtes pas du tout. Vous allez devoir en parler avant de les publier, parce que Tywood a disparu et peut-être bien qu'il est mort et peut-être bien qu'il ne l'est pas. Et s'il est mort, peut-être qu'il a été assassiné. Et quand mon service soupçonne un meurtre, tout le monde parle. Alors p'tit gars, je vous préviens tout de suite que vous n'arrangerez pas votre cas en essayant de nous cacher la vérité.

Cela marcha. Je savais que ça marcherait, parce que tout le monde lit des romans d'espionnage et connaît tous les clichés. Il sauta sur ses pieds et me donna la réplique comme s'il lisait un scénario posé devant lui :

— Mais enfin, vous n'allez pas me dire que vous me soupçonnez, moi, de… d'avoir fait une chose pareille. C'est… c'est… Et ma carrière ?

Je le repoussai d'une main ferme et il se rassit, le front déjà perlé de sueur. Je passai à la seconde phase du scénario :

— Je ne soupçonne personne de quoi que ce soit, du moins pas encore. Et vous n'avez rien à craindre si vous parlez, mon vieux.

Il était mûr pour la scène des aveux.

— Je tiens à préciser que tout cela est strictement confidentiel.

Pauvre bougre. Il ne croyait pas si bien dire. À partir de ce moment-là, il ne devait jamais se trouver hors de vue d'un opérateur, et ce jusqu'au jour où le gouvernement décida d'enterrer toute l'affaire avec pour seul commentaire un « ? ». *Sic.* (Je ne rigole pas. À ce jour, l'affaire n'est ni en instance ni classée. Elle est seulement « ? ».)

Howe dit d'un air mi-figue, mi-raisin :

— Vous avez entendu parler du voyage dans le temps, je suppose.

Bien sûr que je savais ce que c'est que voyager dans le temps. Mon fils aîné a douze ans et regarde les programmes vidéo de l'après-midi jusqu'à ce qu'il enfle visiblement sous l'effet des inepties qu'il absorbe par les yeux et par les oreilles.

— Eh bien, quoi, les voyages dans le temps ?

— Dans une certaine mesure, c'est une chose réalisable. En fait, c'est seulement ce qu'on peut appeler de la translation micro-temporelle…

Je faillis perdre mon sang-froid. De fait, je crois que je le perdis effectivement. Ce morveux essayait de me mener en bateau, c'était évident. Et il ne s'encombrait pas de subtilités. J'ai l'habitude que l'on pense de moi que j'ai l'air niais – mais pas niais à ce point-là !

Je dis d'une voix rauque :

— Est-ce que vous allez me raconter que Tywood se balade quelque part dans le passé ou l'avenir comme Ace Rogers, le « Justicier du Temps » ? (C'était l'émission préférée de mon fils. Ace Rogers, seul contre tous, damait le pion à Genghis Kahn la semaine dernière.)

Mais Howe eut l'air aussi dégoûté que moi.

— Non ! s'écria-t-il. J'ignore où est « p'pa ». Si seulement vous vouliez bien *m'écouter !* J'ai dit de la translation micro-temporelle. Et ce n'est ni un feuilleton vidéo ni de la magie. Il se trouve que ce dont je vous parle est hautement scientifique. Par exemple, savez-vous ce que c'est que l'équivalence matière-énergie ?

Je hochai la tête de mauvaise grâce. Tout le monde sait ça depuis le bombardement d'Hiroshima, lors de l'avant-dernière guerre mondiale.

— Bon, dit-il. C'est déjà ça. Eh bien, si vous prenez une masse de matière et lui appliquez la translation micro-temporelle, vous êtes en fait en train de créer de la matière au point dans l'axe du temps que vous avez choisi. Pour ce faire, il faut utiliser une quantité d'énergie équivalant à la quantité de matière créée. En d'autres termes, pour envoyer un gramme, ou disons une once de matière, quelle qu'elle soit, dans le temps, il faut désintégrer complètement une once de matière pour obtenir l'énergie nécessaire.

— Hum, fis-je. Ça va pour créer une once de matière dans le passé, mais ne

détruisez-vous pas une once de matière en l'éliminant du présent ? Est-ce que cela ne devrait pas *créer* la quantité d'énergie nécessaire ?

Et il eut l'air à peu près aussi content qu'un type assis sur un frelon encore vivant. De toute évidence, les profanes ne sont jamais censés interroger un scientifique.

— J'essayais de simplifier au maximum pour vous faire comprendre, dit-il. En fait, c'est plus compliqué que ça. Ce serait très pratique de pouvoir utiliser l'énergie de la disparition pour la faire apparaître mais c'est un raisonnement en cercle vicieux, croyez-moi. Les exigences de l'entropie s'y opposeraient. Pour présenter la chose en termes plus rigoureux, disons que l'énergie ainsi libérée est nécessaire pour vaincre l'inertie temporelle, et il se trouve que l'énergie requise mesurée en ergs pour renvoyer dans le temps une masse mesurée en grammes est égale au produit de cette masse par le carré de la vitesse de la lumière mesurée en centimètres seconde. Ce qui n'est autre que l'équation d'Einstein représentant l'équivalence masse-énergie. Je peux vous donner les équations, vous savez.

— Je sais, dis-je, histoire de faire rentrer dans sa coquille un peu de cet enthousiasme mal placé. Mais est-ce que tout ça a été vérifié expérimentalement ? Ou est-ce que ça n'existe que sur le papier ?

Apparemment, le tout était de faire en sorte qu'il continue à parler.

Il eut cet éclair dans le regard qu'ont, paraît-il, tous les étudiants en recherche lorsqu'on les invite à parler de leur problème. Ils en parlent avec n'importe qui – même avec un « abruti de flic », ce qui tombait plutôt bien en l'occurrence.

— Voyez-vous, commença-t-il comme s'il me refilait des tuyaux sur les dessous d'une affaire douteuse, c'est cette histoire de neutrino. Depuis la fin des années 30 on s'efforce de trouver ce neutrino, et on n'y est pas encore arrivé. C'est une particule subatomique sans charge et dotée d'une masse même très inférieure à celle d'un électron. Naturellement, il est presque impossible à détecter, et pour tout dire on n'y est pas encore arrivé. Mais on continue à chercher, car si on ne postulait pas que le neutrino existe, les rapports énergétiques de certaines réactions nucléaires ne seraient pas équilibrés. C'est alors que « p'pa » Tywood, voici environ une vingtaine d'années, émit l'hypothèse qu'une certaine quantité d'énergie disparaissait, sous forme de matière, à reculons dans le temps. On se mit au travail là-dessus, ou plutôt lui, et je suis le premier étudiant qu'il ait mis dans le secret et à qui il ait demandé de l'aider dans ses recherches.

Bien évidemment, il nous fallut travailler avec des quantités infimes de matière, et enfin, « p'pa » eut tout simplement une idée de génie lorsqu'il pensa à employer des traces d'isotopes radioactifs artificiels. Il nous suffisait de

quelques microgrammes seulement pour mener à bien nos expériences, en suivant leur évolution avec des compteurs Geiger. La variation de la radioactivité par rapport au temps devait obéir à une loi très simple et bien définie qui n'a jamais été altérée par aucune condition de laboratoire connue. Ainsi, on renvoyait une particule de matière quinze minutes en arrière, et quinze minutes avant qu'on le fasse – tout était préréglé automatiquement, vous comprenez – le taux de radioactivité passait soudainement au double de ce qu'il aurait dû être normalement, retombait à un chiffre normal, puis chutait subitement en dessous de ce chiffre au moment du renvoi dans le passé. La matière se chevauchait elle-même dans le temps, vous comprenez, et pendant quinze minutes on enregistrait un dédoublement de la matière…

Je l'interrompis :

— Vous voulez dire que vous faisiez exister les mêmes atomes simultanément en deux endroits différents ?

— Oui, dit-il, vaguement surpris. Pourquoi pas ? C'est pour cela que nous consommons tant d'énergie. Il nous en faut suffisamment pour créer ces atomes.

Puis, continuant sur sa lancée :

— Maintenant, je vais vous expliquer en quoi consiste mon travail à moi. Si on renvoie la matière quinze minutes en arrière, elle est apparemment renvoyée au même endroit par rapport à la Terre malgré le fait qu'en quinze minutes, la Terre a parcouru 24 000 kilomètres autour du Soleil, et que le Soleil lui-même s'est déplacé de plusieurs milliers de kilomètres, et ainsi de suite. Mais il y a quelques décalages minuscules que j'ai analysés et qui sont dus, sauf erreur de ma part, à deux facteurs : tout d'abord, il y a un effet de friction – si l'on peut employer un tel terme – qui fait que la matière dérive un peu par rapport à la Terre dans une proportion qui varie suivant l'éloignement du point dans le temps auquel on l'a renvoyée et la nature de la matière en question. D'autre part, une partie du décalage ne s'explique que si l'on admet l'hypothèse que le voyage dans le temps lui-même prend du temps.

— Comment cela ?

— Je veux dire qu'une partie de la radioactivité se répartit équitablement sur tout le temps de la translation comme si la matière testée avait réagi à un rythme constant pendant son voyage en arrière dans le temps. Mes chiffres montrent que… eh bien, si vous deviez voyager à reculons dans le temps, vous vieilliriez d'un jour tous les cent ans. Ou, en d'autres termes, si vous pouviez observer une horloge enregistrant le temps écoulé à l'extérieur de votre « machine à remonter dans le temps », votre montre avancerait de vingt-quatre heures pendant que l'horloge reculerait de cent ans. C'est, je crois, une constante universelle, parce que la vitesse de la lumière est une constante universelle. En tout cas, c'est là-

dessus que je travaille.

Au bout de quelques minutes que je mis à profit pour digérer tout ce qu'il venait de me dire, je demandai :

— Où trouvez-vous l'énergie nécessaire pour vos expériences ?

— Ils ont amené une ligne spéciale de la centrale nucléaire. « P'pa » a le bras long là-bas, et il a réussi à arranger la chose.

— Hum, je vois. Quelle est la quantité la plus importante de matière que vous ayez renvoyée dans le passé ?

— Oh !…

Il regarda le plafond.

— Je crois que nous avons renvoyé un centième de milligramme une fois. C'est-à-dire dix microgrammes.

— Vous n'avez jamais essayé d'envoyer quelque chose dans l'avenir ?

— Ça ne marche pas, s'empressa-t-il de répondre. Impossible. On ne peut pas changer de signe comme ça, parce que la quantité d'énergie requise devient infinie. C'est une proposition à sens unique.

Je regardai fixement mes ongles.

— Quelle quantité de matière pourriez-vous renvoyer dans le temps si vous provoquiez la fission de… disons, euh, cinquante kilos de plutonium ?

Les choses, pensai-je, ne devenaient que trop évidentes. La réponse ne se fit pas attendre :

— Lors de la fission du plutonium, dit-il, pas plus d'un ou deux pour cent de la masse n'est convertie en énergie. Donc cinquante kilos de plutonium entièrement utilisés permettraient de renvoyer de un demi-kilo à un kilo de matière dans le temps.

— C'est tout ? Mais pourriez-vous maîtriser toute cette énergie ? Je veux dire, cinquante kilos de plutonium peuvent donner lieu à une sacrée explosion.

— Tout est relatif, dit-il, non sans un brin d'autosatisfaction. Si vous preniez toute cette énergie et ne la libériez que petit à petit, vous pourriez la maîtriser. Si vous la libériez d'un seul coup, mais l'utilisiez aussi vite que vous la libérez, vous pourriez quand même la maîtriser. En renvoyant de la matière dans le temps, l'énergie peut être utilisée bien plus vite qu'elle ne peut l'être par fission. En théorie, en tout cas.

— Mais comment vous en débarrassez-vous ?

— Elle se répartit dans le temps, naturellement. Bien entendu, la période minimale de translation dépend par conséquent de la masse de matière transférée. Sinon, on courrait le risque d'avoir un rapport densité de l'énergie/temps trop élevé.

— Parfait, p'tit gars, dis-je. Je vais appeler le Q.G. et ils vont envoyer un

collègue pour vous ramener chez vous. Vous y resterez quelque temps.

— Mais… Pourquoi ?

— Ça ne durera pas.

Cela ne dura effectivement pas, et ce léger inconvénient reçut par la suite une large compensation.

Je passai la soirée au Q.G. Nous y avions une bibliothèque.

Une bibliothèque d'un genre très spécial. Le matin même qui suivit l'explosion, deux ou trois opérateurs étaient entrés sans se faire remarquer dans les bibliothèques de physique et de chimie de la faculté. Des experts dans leur genre. Ils avaient repéré tous les articles que Tywood avait jamais publiés et avaient subtilisé chaque page. Ils ne touchèrent à rien d'autre.

D'autres épluchèrent les revues spécialisées et les listes de publications. Cela se termina par une pièce au Q.G. entièrement consacrée à la tywoodologie. On n'avait pas eu une idée précise en tête lorsqu'on avait lancé cette opération. C'était seulement un exemple de plus du soin et de la minutie avec lesquels un tel problème est abordé.

Je passai un certain temps à consulter ces archives. Non pas les articles scientifiques. Je savais que je n'y trouverais rien qui fût susceptible d'éclairer ma lanterne ; mais il avait écrit une série d'articles dans une revue vingt ans auparavant, et je les lus avec soin. Et je fis main basse sur chaque morceau de correspondance qu'ils avaient pu trouver.

Après quoi, je restai assis dans mon fauteuil à réfléchir – et pris peur.

Je me couchai aux environs de 4 heures du matin et fis des cauchemars.

Ce qui ne m'empêcha pas de me retrouver à 9 heures du matin dans le bureau du patron.

C'est un homme imposant, le patron, avec des cheveux argentés très près du crâne. Il ne fume pas, mais garde une boîte de cigares à portée de main sur son bureau, et quand il veut s'abstenir de parler pendant quelques secondes, il en prend un, le roule entre ses doigts, le flaire, le plante au beau milieu de sa bouche et l'allume avec beaucoup de soin. Lorsque l'opération est terminée, ou bien il dit quelque chose, ou bien il n'a plus besoin de dire quoi que ce soit. Ensuite il pose le cigare et le laisse s'éteindre de lui-même.

Une boîte lui durait à peu près trois semaines, et à Noël la moitié de ses cadeaux consistait en boîtes de cigares.

Mais aujourd'hui, il ne fit pas mine d'en prendre un. Il se contenta de joindre ses deux grosses paluches sur le bureau et de me regarder en plissant le front.

— Quoi de neuf ?

Je lui racontai. Lentement, parce que tout le monde ne trouve pas la translation micro-temporelle une chose particulièrement digeste, surtout quand

on appelle ça voyager dans le temps, ce que je fis. Il ne me demanda qu'une seule fois si j'étais devenu cinglé, ce qui montre à quel point la situation était grave.

Lorsque j'eus fini, nous nous regardâmes sans rien dire. Ce fut lui qui, le premier, rompit le silence :

— Et vous croyez qu'il a essayé de renvoyer quelque chose dans le temps, quelque chose qui pèserait une livre ou deux, et que ce faisant, il a vidé une centrale de toute son énergie ?

— Ça colle, dis-je.

Je me tus quelque temps. Il réfléchissait, et je voulais qu'il réfléchisse tout son soûl. Je voulais, si possible, qu'il pense à la même chose que moi, pour que je n'aie pas à lui dire…

Parce que la perspective de devoir lui dire m'était extrêmement pénible.

Parce que c'était dingue, et d'une. Et trop horrible, en plus.

Je me tus, donc, et il continua à réfléchir, et de temps à autre ses pensées remontaient à la surface.

Au bout d'un moment, il dit :

— Si l'on admet que Howe, l'étudiant, dit la vérité – et à ce propos vous feriez bien de vérifier ses notes, que vous avez saisies, j'espère…

— Toute cette aile de la faculté est sous scellés, chef. C'est Edwards qui a les notes.

Il continua :

— Bien, en admettant donc qu'il nous ait dit tout ce qu'il sait, pourquoi Tywood serait-il passé d'un seul coup de quelques milligrammes à un demi-kilo ?

Le regard qu'il fixa sur moi était dur.

— Vous vous attachez surtout, quant à vous, à l'aspect « voyage dans le temps » de l'affaire. Si j'ai bien compris, c'est pour vous le point capital, tandis que la question de l'énergie est accessoire, purement accessoire.

— Oui, chef, dis-je sans enthousiasme. C'est exactement ce que je pense.

— Vous ne vous êtes jamais dit que vous pourriez vous tromper ? Que vous pourriez voir le problème à l'envers ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Écoutez. Vous dites que vous avez lu tout ce qu'il y avait à lire sur Tywood. Bien. Il faisait partie du groupe de savants qui prirent position contre la bombe atomique après la Seconde Guerre mondiale et qui voulaient un État supranational – vous le savez, sans doute ?

Je hochai la tête.

— Il avait un complexé de culpabilité, dit le patron avec force. Il avait

contribué à mettre au point la bombe, et il n'en dormait pas la nuit, de penser à ce qu'il avait fait. Il a vécu dans la terreur pendant des années. Et malgré le fait que la bombe n'a pas été utilisée au cours de la Troisième Guerre mondiale, pouvez-vous imaginer l'effet que chaque jour d'incertitude pouvait avoir sur lui ? Pouvez-vous imaginer l'horreur qui devait le ronger au plus profond de lui-même tandis qu'il attendait que d'autres prennent la décision à chaque moment crucial de la guerre, jusqu'au compromis final de 65 ?

— Nous avons fait une analyse psychiatrique complète de Tywood et de quelques autres qui lui ressemblaient au cours de la dernière guerre. Le saviez-vous ?

— Non, chef.

— C'est vrai. On a laissé un peu tomber après 65, bien sûr, parce qu'avec l'institution d'un contrôle mondial de l'énergie atomique, la mise au rebut des stocks d'armements nucléaires dans tous les pays et l'échange d'informations entre chercheurs des diverses sphères d'influence, le dilemme moral qui tourmentait certains scientifiques a été en partie résolu.

Mais à l'époque, cette analyse avait révélé des choses assez troublantes. En 1964, Tywood avait une haine inconsciente et morbide pour le concept même d'arme atomique. Il a commencé à faire des erreurs – des erreurs sérieuses. On a finalement été obligé de le retirer de tous les programmes auxquels il participait. Et d'autres aussi, malgré le fait que ça allait plutôt mal. Nous venions de perdre l'Inde, si vous vous souvenez.

Étant donné que j'étais en Inde à cette époque, je m'en souvenais. Mais je ne voyais toujours pas où il voulait en venir.

— Supposez, continua-t-il que Tywood ait gardé des traces de cette attitude jusqu'à la fin. Ne voyez-vous pas que son voyage dans le temps est une arme à double tranchant ? Pourquoi renvoyer cinq cents grammes de quoi que ce soit dans le passé, de toute façon ? Pour prouver une théorie ? Sa démonstration était tout aussi convaincante lorsqu'il avait envoyé une fraction de milligramme. Cela aurait suffi pour lui valoir le prix Nobel, sans aucun doute.

Mais il y a une *chose* qu'il pouvait faire avec un kilo de matière et qu'il ne pouvait pas faire avec un milligramme, à savoir *vider une centrale nucléaire de son énergie*. C'est donc le but qu'il devait rechercher. Il avait découvert le moyen de consumer d'incroyables quantités d'énergie. En renvoyant quarante kilos de gravats dans le passé, il pouvait faire disparaître tout le plutonium existant dans le monde. Mettre un terme à l'énergie nucléaire pour une période indéfinie.

Je n'étais pas du tout impressionné, mais tâchai de ne pas trop le montrer.

— Croyez-vous, dis-je simplement, qu'il aurait pu penser qu'on le laisserait

rééditer sa petite opération ?

— Je fonde mon raisonnement sur le fait qu'il n'était pas normal. Comment savoir ce qu'il s'imaginait pouvoir faire ? D'ailleurs, il était peut-être manipulé par d'autres personnes – qui calculent moins, mais réfléchissent plus – et qui sont tout à fait disposées à continuer l'œuvre ainsi commencée.

— A-t-on trouvé certains de ces hommes ? Des preuves de leur existence ?

Une courte pause, puis sa main se tendit vers la boîte de cigares. Il regarda fixement le cigare et le tourna dans l'autre sens. Encore une pause. J'étais patient.

Puis il le posa d'un geste ferme sans l'allumer.

— Non, dit-il.

Il me regarda, regarda à travers moi comme si j'étais transparent, et ajouta :

— Alors, vous n'êtes toujours pas convaincu ?

Je haussai les épaules.

— Disons que cela ne me paraît pas satisfaisant comme explication.

— Et vous, avez-vous une idée sur la question ?

— Oui. Mais je ne peux pas me résoudre à en parler. Si je me trompe, personne ne se sera jamais trompé autant que moi. Mais si je suis tombé juste, personne ne sera jamais tombé plus juste que moi.

— Je vous écoute, dit-il ; et il mit sa main sous son bureau.

C'était le moment de vérité. La pièce était blindée, insonorisée, et munie d'un écran antiradiations qui n'aurait cédé qu'à une explosion nucléaire. Et avec ce petit voyant lumineux allumé sur le bureau de sa secrétaire, même le Président des États-Unis n'aurait pas pu nous interrompre.

Je me renversai dans mon fauteuil et dis :

— Chef, est-ce que par hasard vous vous rappelez comment vous avez rencontré votre femme ? Était-ce à cause d'un incident sans importance ?

Il dut penser que je sautais un peu brutalement du coq à l'âne. Qu'aurait-il pu penser d'autre ? Mais il était décidé à me laisser m'exprimer, à présent. Sans doute avait-il ses raisons.

Il se contenta de sourire et répondit :

— J'ai éternué et elle s'est retournée. Cela s'est passé à un coin de rue.

— Comment se faisait-il que vous vous trouviez à ce coin de rue à ce moment précis ? Comment se faisait-il qu'elle y fût ? Vous souvenez-vous au juste pourquoi vous avez éternué ? Et où vous aviez attrapé le rhume ? D'où venait le grain de poussière fautif ? Imaginez combien de facteurs ont dû se rencontrer un bon moment et au bon endroit, pour que vous puissiez épouser votre femme.

— Sans doute nous serions-nous rencontrés une autre fois, si nous ne nous

étions pas rencontrés à ce moment-là.

— Mais ça, vous ne pouvez pas en être sûr. Comment pouvez-vous savoir qui vous n’avez pas rencontré, parce qu’un jour quand vous auriez pu vous retourner, vous ne l’avez pas fait ; parce qu’un jour quand vous auriez pu être en retard, vous ne l’étiez pas. Votre vie bifurque à chaque instant, vous vous engagez dans telle ou telle voie presque au hasard, et tout le monde en fait autant. Sur vingt ans, les bifurcations vont en s’écartant à l’infini.

Vous avez éternué, et vous avez rencontré une certaine fille. Et pas une autre. À la suite de cette rencontre, vous avez pris certaines décisions, de même que la fille en question ; de même que la fille que vous n’avez pas rencontrée ; de même que l’homme qui a rencontré la fille que vous n’avez pas rencontrée ; de même que toutes les personnes que vous avez rencontrées par la suite. De même que votre famille, sa famille, leur famille – et vos enfants.

Parce que vous avez éternué il y a vingt ans, cinq personnes, ou cinquante, ou cinq cents personnes peuvent être mortes à l’heure qu’il est alors qu’elles seraient en vie si vous n’aviez pas éternué, ou le contraire. Reportez la chose deux cents, deux mille ans en arrière, et un éternuement – même de la part d’un obscur personnage dont aucune histoire n’a jamais entendu parler – aurait pu avoir comme conséquence qu’aucun de ceux qui sont vivants à l’heure actuelle ne le soit.

Le patron se frotta le dos de la main.

— Des ondes de choc centrifuges. J’ai lu une histoire un jour…

— Moi aussi. Ce n’est pas une idée neuve – mais je voudrais que vous y réfléchissiez un instant, car je veux vous lire des extraits d’un article du professeur Elmer Tywood publié dans une revue il y a vingt ans. C’était juste avant la dernière guerre.

J’avais des copies du film dans ma poche, et le mur blanc de la pièce constituait un excellent écran – ce à quoi il était destiné précisément. Le patron fit mine de vouloir se tourner, mais je l’en empêchai.

— Non, patron, je veux vous le lire. Et je veux que vous l’écoutiez.

Il se renfonça dans son fauteuil.

— L’article, poursuivis-je, est intitulé *Le Premier Grand Échec de l’homme*. N’oublions pas qu’il a été écrit juste avant la guerre, quand la déception et l’amertume provoquées par l’échec final des Nations Unies avaient atteint leur point culminant. Les extraits que je vais vous lire sont tirés de la première partie de l’article. Voici ce qu’on peut y lire :

« Que l’homme avec sa haute technicité se soit montré incapable de résoudre les grands problèmes sociaux de notre temps, n’est que la deuxième grande tragédie dont ait souffert notre espace. La première tragédie – peut-être la plus

grande – est que jadis, ces mêmes grands problèmes sociaux furent *résolus* et que néanmoins ces solutions n'eurent pas un caractère de permanence, parce que la perfection technique à laquelle nous sommes arrivés aujourd'hui faisait défaut alors.

« C'est un peu comme si l'on avait du pain sans beurre ou du beurre sans pain, mais jamais les deux ensemble…

« Prenez la Grèce antique dont notre philosophie, nos mathématiques, notre éthique, notre art, notre littérature – notre culture tout entière, en fait – sont dérivés. Au temps de Périclès, la Grèce, comme notre propre monde en microcosme, était un pot-pourri étonnamment moderne d'idéologies et de modes de vie contradictoires. C'est alors que vint Rome, qui adopta la culture mais apporta et maintint la paix. Certes, la *Pax Romana* ne dura que deux siècles, mais aucune époque semblable n'a vu le jour depuis.

« La guerre fut abolie. Le nationalisme n'existait pas. Le citoyen romain appartenait à l'Empire tout entier. Paul de Tarse et Flavius Josèphe étaient citoyens romains. Des Espagnols, des Nord-Africains, des Illyriens reçurent la pourpre consulaire. L'esclavage existait, mais c'était un esclavage non discriminatoire, imposé comme châtiment, encouru comme rançon d'une faillite économique, amené par les revers de la guerre. Aucun homme n'était un esclave-né en raison de la couleur de sa peau, ou de son lieu de naissance.

« La tolérance religieuse était totale. S'il y eut une exception dans le cas des chrétiens, c'est parce que ceux-ci refusaient, eux, d'accepter ce principe de la tolérance ; parce qu'ils affirmaient être les seuls à détenir la vérité, prétention que tout Romain civilisé abhorrait dans son principe même.

« Avec toute la culture occidentale réunie sous une seule *polis*, avec le cancer de l'intolérance et des particularismes nationaux et religieux balayé, avec un haut niveau de civilisation – pourquoi l'homme n'a-t-il pas su conserver ces avantages ?

« C'est parce que sur le plan technologique, la Grèce antique était très peu évoluée. C'est parce que n'étant pas une civilisation mécanisée, les loisirs – et par conséquent la civilisation et la culture – d'une minorité n'existaient qu'au prix de l'asservissement du plus grand nombre. Parce que cette civilisation n'avait pas les moyens de dispenser confort et aisance à *toute la population.*

« Les classes opprimées se tournèrent alors vers l'autre monde, et vers des religions qui stigmatisaient les avantages matériels de ce monde-ci, ce qui compromit les chances d'une évolution scientifique digne de ce nom pendant plus d'un millénaire. Et de surcroît, en même temps que le dynamisme initial de la civilisation hellénique s'essoufflait, l'Empire ne disposait pas du pouvoir

technologique qui lui aurait permis de repousser les invasions barbares. En fait, ce n'est qu'à partir de 1500 après Jésus-Christ que la guerre devint suffisamment fonction des ressources industrielles d'une nation pour permettre aux populations sédentaires de repousser avec facilité les attaques des tribus de nomades venues d'ailleurs.

« Imaginez, dès lors, ce qui serait arrivé si les Grecs anciens avaient acquis d'une façon ou d'une autre quelques rudiments de physique et de chimie modernes. Imaginez ce que cela aurait donné si l'expansion de l'Empire avait été accompagnée d'une évolution comparable des sciences, des techniques et des industries. Imaginez un empire où des machines auraient remplacé les esclaves, où les biens de la terre auraient été équitablement répartis entre tous les hommes, où les légions auraient constitué la colonne armée à laquelle aucune tribu barbare n'aurait pu résister. Imaginez un empire qui par conséquent se serait étendu au monde entier, *sans* préjugés d'ordre national ou religieux.

« Un empire rassemblant tous les hommes – tous frères, finalement tous libres.

« Si l'on pouvait modifier l'Histoire. Si ce premier échec avait pu être évité…»

Et je m'arrêtai là.

— Eh bien ? dit le patron.

— Eh bien, dis-je, je ne crois pas qu'il soit très difficile d'établir un rapport entre tout ça et le fait que Tywood a grillé une centrale nucléaire tout entière en essayant de renvoyer quelque chose dans le temps et qu'on a trouvé dans son coffre-fort des extraits d'un manuel de chimie traduit en grec ancien.

Son visage changea d'expression tandis qu'il réfléchissait à ce que je venais de dire.

Puis il dit d'une voix grave :

— Mais il ne s'est rien passé.

— Je sais. Mais l'étudiant de Tywood m'a dit qu'il faut un jour pour revenir un siècle en arrière. Si la Grèce antique était l'époque visée, nous avons vingt siècles – donc vingt jours – devant nous.

— Mais ne peut-on pas arrêter le processus ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça. Tywood aurait pu vous répondre, mais il est mort.

L'énormité de la chose me frappa d'un seul coup, plus brutalement que la veille…

L'humanité tout entière se voyait virtuellement sous le coup d'un arrêt de mort. Et si cela ne semblait être qu'une abstraction horrible, ce qui la réduisait à l'état d'une réalité insoutenable, c'était que moi aussi j'étais condamné. Et ma

femme. Et mon gosse.

De plus, aucun signe avant-coureur ne nous avertirait de l'imminence de la mort qui nous frapperait. Nous cesserions d'exister, et rien de plus. Le passage d'un souffle. La dissolution d'un rêve. Le passage d'une ombre dans l'éternité, hors de l'espace et du temps. Je ne serais pas mort du tout, en fait. Je ne serais tout simplement jamais né. Ou le serais-je ? Existerais-je – mon individualité – mon moi, mon âme, si vous voulez ? Une autre vie ? D'autres circonstances ?

Aucune de ces pensées ne fut formulée par des mots. Mais si le nœud glacial au creux de mon estomac avait pu parler, c'est à peu près dans ces termes qu'il se serait exprimé, je crois.

Le patron interrompit sans ménagement mes pensées.

— Dans ce cas, il nous reste deux semaines et demie. Il n'y a pas de temps à perdre.

Je parvins à relever l'un des coins de ma bouche en ce qui se voulait être un sourire.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Courir après le bouquin ?

— Non, répondit-il froidement. Mais il y a deux lignes de conduite qui s'offrent à nous. Premièrement, il se peut que vous vous trompiez. Du tout au tout. Tout ce raisonnement hypothétique pourrait fort bien n'être qu'une fausse piste, peut-être même n'est-ce qu'un leurre destiné à nous jeter de la poudre aux yeux et brouiller les pistes. Il faudra procéder aux vérifications nécessaires. Deuxièmement, il se peut que vous soyez dans le vrai – mais il y a peut-être un moyen d'arrêter le livre – autrement qu'en le prenant en chasse à bord d'une machine à voyager dans le temps, je veux dire. Si c'est le cas, nous devons découvrir comment.

— Patron, j'aimerais seulement dire que si c'est une fausse piste, seul un fou la trouverait plausible. Supposons que j'aie raison, et supposons qu'il n'y ait aucun moyen de l'arrêter ?

— Dans ce cas, jeune homme, je vais trouver à m'occuper le plus possible au cours des deux semaines et demie à venir, et je vous conseille d'en faire autant. Le temps passera plus vite comme ça.

Il avait raison, bien sûr.

— Par quoi commençons-nous ? demandai-je.

— La première chose qu'il nous faut, c'est une liste de tous les hommes et femmes employés par Tywood et salariés par l'État.

— Pourquoi ?

— Question de logique. Votre spécialité, vous savez. Je crois qu'on peut affirmer sans grande crainte de se tromper que Tywood ne connaît pas le grec. Quelqu'un d'autre a donc dû se charger de la traduction. Il est peu probable que

qui que ce soit fasse un travail comme celui-là pour rien, et il est également peu probable que Tywood ait pu le payer de sa poche – quand on sait ce qu'est payé un professeur de faculté.

— Mais, fis-je remarquer, Tywood avait peut-être des raisons de penser qu'un statut de fonctionnaire attirerait l'attention sur son traducteur.

— Pourquoi ? Quel risque y avait-il à cela ? Est-ce un crime, de traduire un manuel de chimie en grec ancien ? Qui donc aurait pu déduire, en partant de là, que Tywood voulait mettre en œuvre un plan tel que celui que vous venez de décrire ?

Il ne nous fallut guère plus d'une demi-heure pour déterrer le nom de Mycroft James Boulder, employé comme « conseiller », pour découvrir qu'il était cité dans le catalogue de l'université comme maître assistant de philosophie et pour vérifier par téléphone que parmi ses nombreuses aptitudes, il comptait une connaissance approfondie du grec ancien. Ce qui était une coïncidence, car tandis que le patron saisissait son chapeau, son téléscripteur de bureau se mit en marche, annonçant que Mycroft James Boulder se trouvait dans l'antichambre où il essayait désespérément depuis deux heures d'avoir une entrevue avec le patron.

Le patron raccrocha son chapeau à la patère et ouvrit la porte de son bureau.

Le professeur Mycroft James Boulder était un homme gris. Il avait des cheveux gris et des yeux gris. Son complet-veston était gris, lui aussi.

Mais surtout, il faisait grise mine – la lassitude et la tension nerveuse semblaient déformer les traits de son maigre visage.

Boulder dit, d'une voix posée :

— Voilà trois jours que je fais des pieds et des mains pour avoir une entrevue avec un responsable, monsieur. On ne me laisse pas parvenir à plus haut placé que vous.

— Il se peut que je sois suffisamment haut placé. Qu'aviez-vous à me dire ?

— Il faut absolument qu'on m'autorise à avoir une entrevue avec le professeur Tywood.

— Savez-vous où il se trouve ?

— Je suis convaincu qu'il est tenu en garde à vue par le gouvernement.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais qu'il avait l'intention de procéder à une expérience qui aurait entraîné une infraction aux règles de sécurité. Depuis, les événements, pour autant que je puisse en juger, semblent confirmer que ces règles ont effectivement été enfreintes. J'en conclus par conséquent que l'expérience a au moins été tentée. Je dois absolument savoir si elle a été couronnée de succès.

— Professeur Boulder, dit le patron, je crois que vous lisez le grec.

L’autre, sans se laisser démonter :

— Oui, en effet.

— Et vous avez traduit des textes de chimie pour le professeur Tywood en vous faisant payer avec l’argent des contribuables ?

— Oui, en tant que conseiller légalement employé.

— Pourtant, le fait de les avoir traduits constitue, dans les circonstances présentes, un délit, puisque cela fait de vous un complice du professeur Tywood.

— Vous pouvez établir un rapport entre les deux ?

— Vous pas ? Ou n’avez-vous jamais entendu parler des idées de Tywood sur les voyages dans le temps, ou plutôt de – comment appelle-t-on ça déjà ?… La translation micro-temporelle.

— Ah ?

Boulder eut un mince sourire :

— Alors il vous en a parlé !

— Non, il ne m’en a pas parlé, dit le patron d’une voix sèche. Le professeur Tywood est mort.

— Quoi ?

Puis :

— Je ne vous crois pas.

— Il a été frappé d’apoplexie. Regardez ça.

Il avait une des photographies prises le premier soir dans son coffre-fort mural. Le visage de Tywood était déformé mais reconnaissable. On le voyait étendu de tout son long, mort.

Pendant quelque temps, on n’entendit plus que la respiration mécanique de Boulder, comme si quelque chose s’était bloqué dans son cerveau.

Il regarda la photo pendant trois bonnes minutes, montre en main.

— Où est-ce ? demanda-t-il enfin.

— À la centrale atomique.

— Il avait terminé son expérience ?

Le patron haussa les épaules.

— Il n’y a aucun moyen de le savoir. On l’a trouvé mort.

Les lèvres de Boulder étaient exsangues.

— Il faut qu’on le sache, d’une façon ou d’une autre. Une commission d’enquête constituée de scientifiques doit être formée, et si nécessaire, l’expérience devra être recommencée.

Mais le patron se contenta de le regarder et prit un cigare. Je ne l’avais jamais vu prendre autant son temps pour l’allumer et lorsque nimbé de sa fumée inutilisée, il l’eut reposé, il dit :

— Tywood a écrit un article dans une revue, il y a vingt ans…

— Ah !

La bouche du professeur se tordit en un demi-sourire.

— C’est donc *ça* qui vous a mis la puce à l’oreille. N’y faites pas attention. Tywood n’est qu’un physicien, et ne connaît rien ni à l’histoire, ni à la sociologie. Ce sont des enfantillages, des rêves d’écolier, rien de plus.

— Alors vous ne pensez pas que le fait de renvoyer votre traduction dans le passé va déclencher l’avènement d’un âge d’or ?

— Bien sûr que non. Croyez-vous qu’on puisse greffer les résultats de deux millénaires de lent et dur labeur sur une société infantile qui n’est pas prête à les recevoir ? Croyez-vous qu’une grande invention ou une grande découverte scientifique naît comme ça spontanément, prête à l’emploi, dans le cerveau d’un génie coupé de son milieu culturel ? La loi de Newton sur la gravité fut énoncée avec vingt ans de retard parce qu’à l’époque, on se trompait de dix pour cent dans l’estimation du diamètre de la Terre. Archimède faillit découvrir le calcul, mais n’y arriva pas parce qu’il ne connaissait pas les chiffres arabes, inventés par un Hindou ou un groupe d’Hindous anonymes.

De toute manière, le simple fait que Rome et la Grèce antique étaient des sociétés fondées sur l’esclavage signifiait que des machines n’avaient guère de chances de susciter un quelconque intérêt – les esclaves étaient tellement moins onéreux et tellement plus adaptables. Et on ne pouvait guère s’attendre de la part des vrais intellectuels de ce temps qu’ils consacrent leurs efforts à des machines destinées à remplacer le travail manuel. Même Archimède, le plus grand ingénieur de l’Antiquité, n’accepta de rendre publique aucune invention pratique – seulement ses mathématiques abstraites. Et lorsqu’un jeune homme demanda à Platon à quoi pouvait servir la géométrie, il fut expulsé incontinent de l’Académie pour avoir montré une âme mesquine et prosaïque.

La science ne fait pas de grands bonds en avant. Elle grignote du terrain dans les directions permises par les forces plus grandes qui façonnent la société et qui sont à leur tour façonnées par elle. Et il n’y a pas de grand homme qui n’avance juché sur les épaules de la société qui l’entoure…

Le patron l’interrompit à ce moment.

— Dites-nous donc quelle part vous avez prise aux travaux de Tywood. Si vous affirmez que l’histoire ne peut être modifiée, on vous croit sur parole.

— Oh ! Elle peut l’être, mais pas dans un but réfléchi ! Vous comprenez, quand au début, Tywood m’a proposé de louer mes services pour traduire certains passages d’un manuel de chimie en grec ancien, j’acceptai de le faire pour la somme qu’il me proposait. Mais il voulait que la traduction soit faite sur parchemin, et exigea que j’utilise la terminologie du grec ancien – la langue de Platon, comme il disait – même si pour cela je devais considérablement fausser

le sens littéral de certains passages. Et il voulait que je le recopie à la main sur des rouleaux.

Cela m'intrigua. Moi aussi, je déterrai son article de revue. Il me fut difficile d'arriver immédiatement aux conclusions qui s'imposaient, étant donné que la science moderne parvient à des résultats qui transcendent souvent les concepts de la philosophie. Mais je finis par comprendre, et il devint aussitôt tout à fait clair que le projet qu'avait formé le professeur Tywood de modifier l'histoire était infantile. Chaque instant du temps comporte vingt millions de variables et on n'a encore inventé aucun système mathématique – aucune psycho-histoire mathématique, si l'on peut dire – qui permette de démêler l'incroyable écheveau de cet océan de fonctions variables.

En somme, toute modification des événements d'il y a deux mille ans changerait toute l'histoire ultérieure – *mais d'une façon totalement imprévisible*.

Le patron intervint avec une tranquillité qui sonnait faux :

— Comme le caillou qui déclenche l'avalanche, c'est bien ça ?

— Exactement. Je vois que vous n'êtes pas sans comprendre la situation. J'ai mûrement réfléchi pendant des semaines avant de me mettre au travail, et puis c'est alors que j'ai compris comment il fallait que j'agisse – comment *il fallait* que j'agisse.

Il y eut un profond rugissement. Le patron se leva, et son fauteuil se renversa en arrière. En moins de temps qu'il ne fallait pour le dire il avait fait le tour de son bureau et tenait Boulder à la gorge. Je fis mine de le retenir, mais d'un geste il m'intima l'ordre de ne pas bouger.

Il avait seulement resserré un peu la cravate de Boulder. Celui-ci pouvait encore respirer. Il était devenu très pâle, et pendant tout le temps que le patron parla, c'est exactement ce qu'il se contenta de faire : respirer.

— Ben, voyons, dit le patron, je vois très bien comment vous avez décidé d'agir. Je sais que parmi les philosophes malades du cerveau comme vous, il y en a pour trouver que le monde a besoin d'être revu et corrigé. Vous voulez jeter de nouveau les dés pour voir ce qui sortira. Peut-être même que vous vous fichez d'être vivants ou pas dans cet autre monde, et que le fait que personne ne saura jamais ce que vous avez fait vous laisse indifférent. Mais vous allez créer quand même. Vous allez donner une seconde chance à Dieu, pour ainsi dire.

Peut-être est-ce seulement que je veux vivre, mais le monde pourrait être pire qu'il n'est. Il pourrait être pire de vingt millions de façons différentes. Un type nommé Wilder a écrit une pièce qui s'appelait *Par la peau des dents ;* peut-être l'avez-vous lue. L'idée était que l'humanité n'avait échappé au désastre que par la peau des dents. Non, je ne vais pas vous faire un discours du genre « comment la période glaciaire a failli nous anéantir ». Je n'en sais pas assez sur la question.

Je ne vais même pas parler de la victoire des Grecs à Marathon ; de la défaite des Arabes à Poitiers ; des Mongols qui ont rebroussé chemin sans même avoir été battus – parce que je ne suis pas historien.

Mais prenez le XXe siècle. L'avance des Allemands fut stoppée par deux fois sur les bords de la Marne pendant la Première Guerre mondiale. Il y eut Dunkerque au cours de la Seconde Guerre mondiale, et les Allemands furent arrêtés à Moscou et battus à Stalingrad. Nous aurions pu utiliser la bombe atomique au cours de la dernière guerre mondiale et nous ne l'avons pas fait – et alors même qu'il semblait inévitable que les deux côtés s'en servent, il y a eu le grand compromis, simplement parce que le général Bruce a eu assez de retard dans son plan de vol pour recevoir le message directement, avant d'avoir décollé de l'aérodrome de Ceylan. L'un après l'autre – comme ça – tout au long de l'histoire – des coups de chance de la dernière heure. Pour chaque « si » qui aurait fait de chacun d'entre nous un modèle de perfection s'il s'était réalisé, il y avait vingt « si » qui, s'ils s'étaient réalisés, nous auraient tous conduits au désastre.

Vous pariez à une chance contre vingt en misant chaque vie sur terre. Et vous avez réussi votre coup – parce que Tywood a bel et bien réussi à renvoyer ce texte dans le temps.

Il cracha cette dernière phrase, et ouvrit la main, laissant Boulder tomber à la renverse dans son fauteuil qui lui tendait les bras.

Et Boulder éclata de rire.

— Pauvre naïf, hoqueta-t-il amèrement. Vous y êtes presque et pourtant on ne peut pas être plus loin de la vérité. Alors Tywood a renvoyé son livre dans le passé ? Vous en êtes certain ?

— On n'a trouvé aucun manuel de chimie en grec sur les lieux, dit le patron d'un air sombre, et des millions de calories d'énergie avaient disparu. Ce qui toutefois ne change rien au fait que nous avons deux semaines et demie devant nous pour vous rendre les choses intéressantes.

— Oh ! assez d'enfantillages ! Faites-moi grâce de ce genre de déclaration théâtrale, je vous en prie. Écoutez-moi, et tâchez de comprendre. Il y a deux philosophes grecs nommés Leucippe et Démocrite qui ont élaboré une théorie atomique. Toute matière, disaient-ils, est composée d'atomes. Les différents types d'atomes sont distincts et immuables, et les diverses combinaisons qu'ils forment entre eux constituent les diverses substances qu'on trouve dans la nature. Cette théorie n'était pas le fruit d'une quelconque expérimentation, ni même d'une observation. Elle apparut pour ainsi dire toute faite.

Le poète didactique romain Lucrèce, dans son *De Natura Rerum – De la*

nature des choses – extrapola sur la base de cette théorie et ce qu'il écrit paraît étonnamment moderne.

À l'époque de la Grèce antique, Héron l'Ancien mit au point une machine à vapeur et les armes de guerre devinrent presque mécanisées. On dit de cette période de l'histoire que c'est une ère industrielle avortée qui n'a rien donné parce que pour une raison mal définie elle n'a pas procédé de son contexte économique et social ni ne s'y est intégrée. La science alexandrienne est un phénomène bizarre et à maints égards inexplicable.

On pourrait également mentionner la vieille légende romaine des livres sibyllins, qui contenaient des informations mystérieuses émanant directement des dieux.

En d'autres termes, messieurs, si vous avez raison de penser que n'importe quelle modification – quelque infime soit-elle – apportée aux événements passés aurait des conséquences incalculables, et je crois également que vous avez raison de supposer que toute modification faite au hasard a bien plus de chances d'engendrer une catastrophe que d'ouvrir la voie d'un monde meilleur. Mais je dois néanmoins vous faire remarquer que vous vous trompez quant à vos conclusions finales. *Parce que ceci est le monde dans lequel le texte de chimie en grec a été renvoyé dans le temps.*

Nous avons vécu une « course de la reine Rouge », – si vous avez gardé quelque souvenir de *De l'autre côté du miroir.* Au pays de la reine Rouge, il fallait courir aussi vite que possible afin de rester simplement sur place. Et c'est exactement ce qui s'est passé dans le cas présent. Tywood s'imaginait peut-être qu'il créait un monde nouveau, mais c'est moi qui préparais les traductions et je fis en sorte que seuls les passages qui expliqueraient les curieuses bribes de savoir que les Anciens semblaient avoir infuses, figurent dans la version finale.

Or, j'avais beau courir, mon intention n'a jamais été que de rester sur place.

Trois semaines passèrent ; trois mois ; trois ans. Rien ne se passa. Quand rien ne se passe, on n'a pas de preuves. Nous renonçâmes à essayer de trouver une explication, et en vînmes, le patron et moi, à douter nous-mêmes de l'existence de toute l'affaire.

Le dossier ne fut jamais clos. Boulder ne pouvait être considéré comme un criminel sans être également considéré comme le sauveur du monde, et *vice versa.* On l'ignora. Et en fin de compte, l'affaire ne fut jamais ni résolue ni officiellement close. On se contenta de ranger le dossier dans un casier réservé à lui tout seul, sous la dénomination « ? », enfoui au fin fond de la chambre forte la plus secrète de Washington.

Le patron est à Washington aujourd'hui – une grosse légume. Et moi, je suis

passé directeur régional du bureau.

Boulder est toujours maître assistant, toutefois. Les promotions sont lentes, à l'Université.

The Red Queen's Race, ma cinquante-huitième nouvelle, était la première à être écrite par le *Docteur* Asimov.

En septembre, je m'attelai à une autre nouvelle *Mother Earth*, et la soumis à Campbell le 12 octobre 1948. Après avoir demandé une modification relativement peu importante de la fin, il l'accepta aussi.

La mère des mondes

— Mais peux-tu en être certain ? Es-tu sûr que même un historien professionnel peut toujours distinguer entre une victoire et une défaite ?

Gustav Stein, qui lança cette question ironique avec un sourire malicieux, en essuyant discrètement sa moustache poivre et sel du voisinage duquel il venait d'ôter un verre vide, n'avait rien d'un historien. Il était physiologiste.

Mais son compagnon exerçait, lui, le métier d'historien, et c'est avec un sourire non moins malicieux qu'il encaissa cette pique sans méchanceté.

L'appartement de Stein était, pour la Terre, fort luxueux. Certes, il ne bénéficiait pas de cet isolement que procuraient les Mondes extérieurs, puisque sous ses fenêtres s'étalait un phénomène propre à la planète mère – une ville, une grande ville – grouillante de gens qui se côtoyaient, mêlaient leurs transpirations…

L'appartement de Stein n'était pas davantage équipé de son propre groupe énergétique ni de ses propres stocks de matières premières. Il n'avait même pas le contingent le plus élémentaire de robots positroniques. Bref, il lui manquait la dignité que procure l'autonomie, et comme tout ce qui existait sur Terre, il n'était qu'une partie dans un tout, un élément dans un ensemble, un grain de poussière dans une foule.

Mais Stein était né Terrien, et il n'y avait là rien qui ne lui parût tout à fait naturel. Et en tout état de cause, d'après les critères terriens, l'appartement était tout de même fort luxueux.

Mais en regardant par ces mêmes fenêtres qui donnaient sur la ville, on pouvait voir les étoiles, et parmi elles, les Mondes extérieurs, où il n'y avait pas de villes mais seulement des jardins, où les pelouses ressemblaient à des zébrures d'émeraude ; où tous les êtres humains étaient rois, et où tout Terrien digne de ce nom espérait sincèrement, mais en vain, aller un jour.

À l'exception d'une poignée d'entre eux qui savaient à quoi s'en tenir – comme Gustav Stein.

Les vendredis soirs qu'il passait avec Edward Field appartenaient à cette catégorie de rituel qui vient avec l'âge et une vie tranquille. Ils constituaient pour les deux célibataires sur le retour qu'ils étaient un intermède agréable qui leur donnait un prétexte inoffensif pour s'attarder sur le sherry et sur les étoiles. Ils leur permettaient d'oublier, l'espace d'une soirée, les agressions de la vie quotidienne – et surtout, ils leur donnaient l'occasion de parler.

Field, surtout, en bon professeur de faculté et homme de condition modeste

qu'il était, citait le chapitre et le verset de son *Histoire de l'Empire terrestre* encore inachevée.

— J'attends le dernier acte, expliquait-il. Alors je pourrai l'intituler *Décadence et chute de l'Empire* et la publier.

— Tu dois penser que le dernier acte est imminent, alors ?

— En un sens, il se joue déjà. Il vaut simplement mieux attendre que tout le monde l'ait admis. Tu comprends, la chute d'un empire, ou d'un système économique, ou d'une institution sociale, se joue toujours en trois actes, n'en déplaise au sceptique que tu es…

Field fit une pause pour donner à ses paroles tout l'effet dramatique voulu, et attendit patiemment que Stein dise :

— Et ces trois actes sont ?…

— Tout d'abord, et Field replia l'index de sa main droite, il y a le moment où l'extrême pointe de l'iceberg fait son apparition, indiquant le chemin qui mène inexorablement vers la fin. Elle ne peut être repérée ou reconnue pour ce qu'elle est qu'au moment où cette fin arrive, lorsque la pointe de l'iceberg devient visible après coup.

— Et tu peux me dire quelle est la pointe de notre iceberg ?

— Je crois, car j'ai l'avantage d'avoir déjà un siècle et demi de recul. Elle a fait surface lorsque la colonie du secteur sirien, Aurora, obtint pour la première fois du gouvernement central de la Terre l'autorisation d'introduire des robots positroniques dans la vie de ses communautés. Il est évident maintenant que c'est cela qui a ouvert la voie à la formation de la première société entièrement mécanisée fondée sur une main-d'œuvre composée de robots et non d'hommes. Et c'est cette mécanisation qui a été et sera le facteur décisif dans le conflit qui oppose les Mondes extérieurs et la Terre.

— Vraiment ? murmura le physiologiste. Vous autres historiens êtes vraiment d'une sagacité diabolique. Quand et comment se joua le deuxième acte ?

— Le deuxième acte de la décadence, dit Field en repliant doucement le majeur de sa main droite vers l'arrière, arrive lorsqu'un panneau si gros et si évident est planté devant le spécialiste qu'il ne peut pas ne pas le voir, même sans bénéficier du recul du temps. Et le rideau s'est levé sur ce deuxième acte lorsque les Mondes extérieurs ont imposé pour la première fois des quotas d'immigration à la Terre. Le fait que la Terre se soit trouvée dans l'incapacité d'empêcher l'adoption de mesures si manifestement contraires à ses intérêts est un signe qui ne pouvait être ignoré de personne, et il y a déjà cinquante ans de cela.

— De mieux en mieux. Et le troisième acte ?

— Le troisième acte ?

L’annulaire suivit le chemin des deux autres doigts.

— C’est le moins important. Il se joue quand le panneau devient un mur avec le mot « fin » écrit dessus en lettres énormes. La seule condition à remplir pour savoir que c’est la fin n’est donc ni le recul ni l’expérience, mais tout simplement l’aptitude à regarder la vidéo.

— J’en conclus que le troisième et dernier acte ne s’est pas encore joué.

— Évidemment non, car tu n’aurais pas besoin de le demander. Mais il pourrait se jouer bientôt, par exemple s’il y a une guerre !

— Crois-tu qu’il y en aura une ?

Field évita de se prononcer.

— C’est une époque troublée que la nôtre, et cette histoire d’immigration suscite pas mal d’émotion futile, ici, sur Terre. Et si guerre il y avait, la Terre serait vaincue et pour longtemps, et le mur serait là.

— Mais peux-tu en être certain ? Es-tu sûr que même un historien professionnel peut toujours distinguer entre une victoire et une défaite ?

Field sourit.

— Il se peut que tu saches quelque chose que je ne sais pas, dit-il. On parle beaucoup d’un certain « Projet Pacifique », par exemple.

— Jamais entendu parler.

Stem remplit à nouveau les deux verres.

— Changeons de sujet, veux-tu ?

Il leva son verre en direction de la baie vitrée de façon que les lointaines étoiles s’y reflètent, myriade d’éclats vermeils dans le liquide translucide.

— À la fin des ennuis de la Terre.

Field leva son propre verre.

— Au Projet Pacifique.

Stein goûta à son sherry du bout des lèvres et dit :

— Mais nous buvons à deux choses différentes.

— Tu crois ?

Il est extrêmement difficile de décrire l’un ou l’autre des Mondes extérieurs à un Terrien, car ce n’est pas tant une planète qu’il faudrait décrire qu’un état d’esprit. Les Mondes extérieurs – quelque cinquante planètes, à l’origine des colonies, puis des protectorats, puis enfin des nations indépendantes – sont très différents les uns des autres sur le plan physique. Mais l’état d’esprit qui règne dans les uns et dans les autres est plus ou moins le même.

C’est quelque chose qui procède directement d’un monde à l’origine peu adapté à l’homme, et pourtant peuplé par les éléments les plus difficiles, les plus différents, les plus audacieux et les plus anormaux de l’humanité.

S’il fallait le traduire par un mot, ce mot serait « individualisme ».

Il y a le monde d’Aurora, par exemple, à trois parsecs de la Terre. C’est la première planète hors du système solaire à avoir été colonisée par la Terre, et elle symbolise l’aube de l’ère interplanétaire. D’où son nom.

Elle avait beau avoir de l’air et de l’eau, d’après les critères terrestres elle n’en était pas moins rocailleuse et stérile. La vie végétale qui y existait – nourrie d’un pigment caca d’oie n’ayant aucun rapport avec la chlorophylle et beaucoup moins efficace – donnait aux régions relativement fertiles de la planète un air vaguement bilieux et déplaisant qui n’avait rien pour charmer l’œil du visiteur. On ne trouvait sur Aurora aucune forme de vie autre qu’unicellulaire et aucun équivalent des bactéries terrestres. Rien de dangereux, naturellement, puisque les systèmes biologiques de la Terre et d’Aurora n’étaient pas apparentés sur le plan chimique.

Petit à petit, Aurora avait pris l’apparence d’une marqueterie. Cela avait commencé par des céréales et des arbres fruitiers, suivis bientôt de légumes, de fleurs et d’herbe. Puis ç’avait été le tour du bétail, qu’on avait fait venir par troupeaux entiers. Et enfin, comme s’il fallait éviter de copier trop fidèlement la planète mère, on avait fabriqué des robots positroniques pour construire les demeures, modeler le paysage, installer les centrales énergétiques. Bref, pour faire le travail et rendre la planète verdoyante, lui donner un visage plus humain.

Il y avait le luxe d’un monde nouveau doté de ressources minérales illimitées. Il y avait le merveilleux trop-plein d’énergie produit par une technologie nucléaire partie sur de nouvelles bases, avec seulement quelques milliers, au plus quelques millions de personnes – et non plusieurs milliards – à alimenter en énergie. Il y avait l’essor spectaculaire de la physique dans des mondes où ce n’était pas la place qui lui manquait pour se développer.

Prenez la demeure de Franklin Maynard, par exemple, qui, avec sa femme, ses trois enfants et ses vingt-sept robots, vivait sur une propriété éloignée de plus de 70 kilomètres de celle de son voisin le plus proche. Et pourtant, grâce à la média-vision communautaire, il pouvait, si tel était son désir, se transporter dans le salon de n’importe lequel des 75 millions d’Auroriens, ou de tous ceux-ci simultanément.

Maynard connaissait sa vallée comme sa poche. Il savait exactement où elle finissait brutalement, et cédait la place aux caractéristiques collines escarpées aux flancs desquelles s’accrochaient, tristes et gris, les espèces de genêts du cru, avec leurs feuilles angulaires et pointues, comme exhalant une haine muette envers la végétation plus douce qui avait usurpé leur place en soleil.

Maynard n’avait pas besoin de quitter cette vallée. Il était député à la Chambre et membre du Comité d’enquête sur les agents de l’étranger, mais il

pouvait régler toutes ses affaires, excepté les plus essentielles, par média-vision communautaire, sans avoir jamais à sacrifier ce précieux isolement qui lui était nécessaire à un degré qu'aucun Terrien ne pouvait comprendre.

Même l'affaire qui le préoccupait actuellement pouvait être réglée par média-vision. L'homme qui était assis devant lui dans sa salle de séjour s'appelait Charles Hijkman, et il était en fait confortablement installé dans son propre salon, sur une île située au milieu d'un lac artificiel peuplé de cinquante variétés différentes de poisson – île qui se trouvait à quarante mille kilomètres de là à vol d'oiseau.

Sa présence n'était qu'une illusion, bien entendu. Si Maynard avait tendu le bras, il aurait pu toucher le mur invisible qui se dressait devant lui.

Même les robots étaient habitués à ce phénomène, et quand Hijkman leva la main pour une cigarette, les robots de Maynard n'esquissèrent pas un geste pour satisfaire son désir, bien que Hijkman dût attendre trente secondes au moins avant que son propre robot ne le fit.

Les deux hommes parlaient comme des habitants des Mondes extérieurs, c'est-à-dire avec une certaine raideur et une élocution trop sèche pour être amicale, sans pour autant être hostile, bien au contraire. Il lui manquait seulement ce vernis de sociabilité – quelque amer et mince qu'il puisse être parfois – qui est imposé aux habitants des fourmilières terrestres.

Ce fut Maynard qui parla le premier :

— Voilà quelque temps déjà que je désirais avoir une communion privée avec vous, Hijkman. Mes fonctions à la Chambre cette année…

— Je comprends parfaitement. Cette communion est la bienvenue maintenant, bien sûr. Elle tombe même d'autant mieux qu'on m'a vanté la qualité supérieure de votre sol et l'aménagement de votre terrain. Est-il vrai que votre bétail est nourri d'herbe importée ?

— N'exagérons rien. En fait, certaines de mes meilleures vaches laitières sont nourries d'importations terrestres en période de vêlage, mais une telle méthode ne peut malheureusement pas être généralisée en raison de son prix exorbitant. Elle produit un lait tout à fait extraordinaire, pourtant. Puis-je avoir l'honneur de vous faire envoyer l'équivalent d'une journée de production ?

— L'honneur serait pour moi.

Hijkman baissa gravement la tête.

— Permettez-moi à mon tour de vous envoyer une cargaison de mon meilleur saumon.

Aux yeux d'un Terrien, les deux hommes auraient paru fort semblables physiquement. Tous deux étaient grands bien que cette caractéristique ne fût pas de nature à les distinguer du reste des habitants d'Aurora, où la taille moyenne

des adultes de sexe masculin atteignait 1,87 m. Tous deux étaient blonds, minces et musclés, avec des visages aux traits marqués et énergiques. Bien que l'un et l'autre eussent passé le cap de la quarantaine, ils ne portaient pas encore les stigmates de l'âge mûr.

Les civilités d'usage ainsi expédiées, Maynard, sans changer de ton, entra dans le vif du sujet.

— Le Comité, comme vous savez, s'occupe activement en ce moment de Moreanu et de ses amis conservateurs. Nous voudrions que cette question soit réglée avec fermeté – quand je dis nous, je veux dire les indépendants. Mais avant que nous ne puissions le faire avec la sérénité et la résolution nécessaires, je voudrais vous poser quelques questions.

— Pourquoi à moi ?

— Parce que vous êtes le plus éminent physicien d'Aurora.

La modestie est une vertu contre nature – une vertu qui n'est inculquée aux enfants qu'au prix des plus grandes difficultés. Dans une société individualiste, elle n'a pas de raison d'être, aussi Hijkman ne s'en encombrait-il pas. Il se contenta de hocher objectivement la tête en guise de commentaire.

— Et aussi, poursuivit Maynard, parce que vous êtes des nôtres. Vous êtes un indépendant.

— Je suis membre du Parti. Je paie ma cotisation, mais on ne peut pas dire que je sois un militant très actif.

— Néanmoins vous êtes un homme sûr. Maintenant, dites-moi, avez-vous entendu parler du Projet Pacifique ?

— Le Projet Pacifique ? répéta l'autre sur le ton de l'interrogation polie.

— C'est quelque chose qu'ils sont en train de mijoter sur Terre. Le Pacifique est un océan terrestre, mais le nom lui-même n'a probablement aucune signification.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Cela n'est pas fait pour m'étonner. Peu de gens en ont entendu parler, même sur Terre. Notre communion, soit dit au passage, se fait par rayon étanche, et cela doit rester entre nous.

— Je comprends.

— Quel que soit ce Projet Pacifique – et nos agents sont très vagues sur ce chapitre – il se pourrait qu'il représente une menace pour nous. Un grand nombre de ceux qui, sur Terre, passent pour être des scientifiques, semblent y être mêlés de près ou de loin. Ainsi d'ailleurs que certains des politiciens terriens les plus extrémistes et les plus irréfléchis.

— Hum. Il y a eu jadis quelque chose appelé le Projet Manhattan.

— Oui ? fit Maynard d'une voix encourageante. De quoi s'agissait-il ?

— Oh ! C'est de l'histoire ancienne ! Cela m'est revenu uniquement à cause de la similitude qu'il y a entre les deux noms. Le projet Manhattan date de l'époque préplanétaire. Je ne sais quelle petite guerre sordide a eu lieu dans les temps reculés, et on donna ce nom à un groupe de scientifiques qui maîtrisa pour la première fois l'énergie nucléaire.

— Ah !

La voix de Maynard se fit dure.

— Et que pensez-vous que puisse être ce Projet Pacifique ?

Hijkman réfléchit. Puis :

— Croyez-vous que la Terre fasse des préparatifs de guerre ?

Une expression de dégoût intense apparut soudain sur le visage de Maynard.

— Six milliards de personnes. Six milliards de primates, devrais-je dire, entassés dans un unique système stellaire au point que celui-ci menace d'éclater, et, en face, nous-mêmes, quelques millions d'individus au total. Vous n'appelez pas ça une situation dangereuse ?

— Oh ! Les chiffres, vous savez !…

— Soit. Mais sommes-nous en sécurité malgré les chiffres ? Je vous écoute. Je ne suis qu'un administrateur, et vous êtes physicien. La Terre a-t-elle la moindre chance de gagner une guerre contre nous ?

Hijkman se cala solennellement dans son fauteuil et réfléchit posément. Puis il dit :

— Raisonnons. Il y a, *grosso modo*, trois catégories de méthodes permettant à un individu ou à un groupe d'imposer sa volonté à un adversaire éventuel. Par ordre de subtilité, ces catégories sont les suivantes : les méthodes physiques, les méthodes biologiques et les méthodes psychologiques.

Les méthodes physiques peuvent facilement être éliminées. La Terre n'a pas d'infrastructure industrielle. Elle n'a pas de savoir-faire technique. Elle a des ressources très limitées. Elle n'a même pas un seul physicien vraiment éminent. Il est donc impossible – aussi impossible que faire se peut dans la galaxie – qu'ils puissent avoir mis au point une arme physicochimique qui ne soit déjà connue des Mondes extérieurs. Cela ne reste valable, bien entendu, que dans la mesure où il est posé comme prémisse du problème que la Terre se battrait seule contre tout ou partie de l'ensemble formé par les Mondes extérieurs. Aucun des Mondes extérieurs n'a l'intention de s'allier à la Terre contre nous, je suppose ?

Maynard donna tous les signes de la plus violente aversion au fait qu'une telle idée ait pu même effleurer son interlocuteur.

— Non, non, non. Vous n'y pensez pas. C'est totalement exclu.

— Dans ce cas, une attaque surprise avec des armes classiques est inconcevable. Il est inutile de revenir là-dessus.

— Et votre deuxième catégorie – les méthodes biologiques ?

Lentement, Hijkman haussa les sourcils.

— Alors là, il n'y a plus lieu d'être si sûr. Je me suis laissé dire que certains biologistes terriens sont fort compétents. Naturellement, comme je suis moi-même physicien, je ne suis pas très qualifié pour en juger. Néanmoins, je crois que dans certains domaines restreints, ils sont encore assez forts. En agriculture, bien sûr, pour ne citer que l'exemple le plus évident. Et en bactériologie. Hum…

— Oui, justement, la guerre biologique ?…

— J'y pensais. Mais non, non ! C'est tout à fait impossible. Un monde bondé, refermé sur lui-même comme la Terre, ne peut pas se permettre d'affronter cinquante mondes faiblement peuplés et disséminés dans l'espace avec des microbes. Ils sont beaucoup plus sujets que nous à des épidémies – et donc plus vulnérables dans le cas de représailles. En fait, je serais enclin à dire qu'étant donné nos conditions de vie, ici, sur Aurora, et sur les autres Mondes extérieurs, aucune maladie infectieuse ne pourrait dégénérer en épidémie. Non, Maynard, vous pouvez interroger un bactériologiste, mais je crois qu'il ne ferait que confirmer ce que je viens de vous dire.

— Et la troisième catégorie ? demanda Maynard.

— Les méthodes psychologiques ? Là, nous ne pouvons être sûrs de rien. Et pourtant, les Mondes extérieurs sont peuplés de gens intelligents, équilibrés, et offrant peu de prise à la propagande de type classique ou d'ailleurs à quelque forme que ce soit d'impressionnabilité malsaine. Mais je me demande si…

— Oui ?

— Et si le Projet Pacifique, c'était exactement cela ? Je veux dire, un stratagème cousu de fil blanc pour que nous ne sachions plus sur quel pied danser. Quelque chose de top secret, mais destiné à transpirer d'une façon calculée à l'avance pour que les Mondes extérieurs lâchent du lest, histoire de ne pas prendre de risques inutiles ?

Il y eut un silence longuet.

— Impossible ! s'écria Maynard avec irritation.

— *Vous*, en tout cas, vous réagissez comme ils le voudraient. Vous hésitez bien, vous. Mais je ne crois pas sérieusement que ce soit le cas. C'est simplement une idée qui m'est venue à l'esprit, voilà tout.

Un silence plus long encore, puis de nouveau la voix d'Hijkman.

— Avez-vous d'autres questions à me poser ?

Maynard fut brusquement tiré de sa rêverie.

— Non… non…

Le contact fut coupé et un mur apparut là où l'instant d'avant il y avait eu un espace vide.

Lentement, avec une espèce d'incrédulité butée, Frank Maynard secoua la tête.

Ernest Keilin gravit l'escalier avec une pointe de nostalgie en pensant aux siècles passés. Le bâtiment était ancien, tout recouvert des toiles d'araignée de l'histoire. Jadis il avait abrité le Parlement de l'homme, et les mots qu'on y avait prononcés avaient résonné jusque dans les étoiles.

C'était un bâtiment tout en hauteur. Il montait, s'allongeait s'étirait dans le ciel. Il touchait les étoiles, ces étoiles qui maintenant s'étaient détournées de lui.

Il n'abritait même plus le Parlement terrestre. Ce dernier avait déménagé et se trouvait à présent dans un édifice plus moderne, de type néo-classique qui se voulait inspiré des styles architecturaux de l'ère pré-atomique.

Et pourtant, le vieux bâtiment avait gardé son nom. Officiellement, il s'appelait toujours la Maison stellaire, mais il n'abritait plus que les fonctionnaires d'une administration étiolée.

Keilin sortit au douzième étage et l'ascenseur redescendit rapidement derrière lui lorsqu'il eut pris pied sur le palier. L'enseigne rayonnante indiquait en silence et en douceur : « Ministère de l'information. » Il donna une lettre au planton de service. Il attendit. Puis, finalement, il franchit la porte qui portait les mots : « L. Z. Cellioni, ministre de l'information. »

Cellioni était petit et brun. Il avait les cheveux drus et noirs, une moustache dure et noire. Ses dents, quand il souriait, étaient d'un blanc éclatant et parfaitement plantées – ce qui expliquait pourquoi il souriait si souvent.

Il sourit, justement, en se levant et en tendant la main au journaliste. Keilin accepta, dans l'ordre, la poignée de main, un siège, un cigare.

— Je suis très content de vous voir, monsieur Keilin, dit Cellioni. C'est gentil à vous d'être venu de New York si rapidement, pratiquement sans préavis.

Keilin fit une petite moue et esquissa un geste de la main comme pour dire que ce n'était vraiment rien.

— Et à présent, poursuivit Cellioni, je suppose que vous attendez une explication.

— Je n'en refuserais pas une.

— C'est malheureusement assez difficile à expliquer. En tant que ministre de l'information, je me trouve dans une position délicate. Je dois sauvegarder la sécurité et le bien-être des Terriens, et, en même temps, respecter la liberté traditionnelle de la presse. Naturellement – et j'ajouterais, heureusement – nous n'avons pas de censure. Mais tout aussi naturellement, il est des fois où nous regretterions presque de ne pas en avoir.

— C'est moi que vous visez ? demanda Keilin. Je veux dire, quand vous parlez de censure ?

Cellioni ne répondit pas directement. Il se contenta de sourire de nouveau, lentement, et avec une remarquable absence de jovialité. Puis il dit :

— Monsieur Keilin, vous avez l'une des émissions de vidéo-vision les plus écoutées de la Terre. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que le gouvernement s'intéresse à vous de très près.

— Mon temps d'antenne m'appartient, dit Keilin d'un air buté. Je l'achète. Je paie des impôts sur les revenus que j'en tire. Je respecte toutes les lois concernant les bonnes mœurs. Je ne vois donc pas en quoi je puis présenter un quelconque intérêt pour le gouvernement.

— Oh ! Vous me comprenez mal ! Sans doute est-ce ma faute. J'aurais dû être plus clair. Vous n'avez commis aucun délit, enfreint aucune loi. Je n'ai qu'admiration pour vos qualités de journaliste. C'est de l'attitude polémique que vous croyez parfois bon d'adopter que je veux parler.

— Et plus précisément à l'égard de quoi ?

— Plus précisément, dit Cellioni, ses lèvres tout à coup figées en une ligne mince et dure, à l'égard de notre politique vis-à-vis des Mondes extérieurs.

— Mon attitude polémique est le reflet de mes opinions et de mes sentiments, monsieur le Ministre.

— J'entends bien. C'est votre droit le plus strict d'avoir les opinions et les sentiments que vous voulez. Cependant, il n'est guère judicieux de les répandre tous les soirs chez un public d'un demi-milliard d'auditeurs.

— Ce n'est guère judicieux d'après vous, peut-être. Mais c'est légal d'après n'importe qui.

— Il est parfois nécessaire de placer la raison d'État au-dessus d'une interprétation stricte et égoïste de la légalité.

Keilin martela légèrement le plancher du pied et fronça les sourcils, exaspéré.

— Écoutez, dit-il. Parlons franc. Que me voulez-vous ?

Le ministre de l'information montra les paumes de ses mains.

— En un mot, votre coopération ! Vraiment, monsieur Keilin, nous ne pouvons pas vous permettre de saper ainsi la volonté de la nation. Êtes-vous bien sûr de comprendre dans quelle situation se trouve la Terre ? Nous sommes six milliards, et nos ressources alimentaires diminuent de jour en jour ! Et l'émigration est la seule solution. Aucun patriote terrien ne peut nier la légitimité de nos exigences. Aucun être humain raisonnable, où qu'il se trouve, ne peut la nier.

— Je suis d'accord avec vous lorsque vous dites que le problème démographique est sérieux, mais l'émigration n'est pas la seule solution. En fait, l'émigration est le meilleur moyen de hâter notre fin !

— Vraiment ? Et pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que les Mondes extérieurs ne le permettront pas, et que vous ne pouvez leur forcer la main que par une guerre. *Or nous ne pouvons pas gagner une guerre.*

— Dites-moi, demanda Cellioni, avez-vous jamais essayé d'émigrer ? Vous devez remplir les conditions requises, il me semble. Vous êtes grand, vous tirez sur le blond, vous êtes intelligent…

Le sang monta au visage de Keilin. Il répondit sèchement :

— Je souffre d'un rhume des foins chronique.

— Eh bien, dit le ministre avec un sourire, dans ce cas vous êtes bien placé pour désapprouver le caractère arbitraire de leur politique raciale et génétique.

— Je ne me laisse pas influencer par des motifs de caractère personnel, répondit Keilin avec feu. Je désapprouverais leur politique même si j'étais parfaitement apte à l'émigration. Mais ma désapprobation ne changerait rien. Leur politique *est* leur politique, et ils ont les moyens de la faire respecter. De plus, même si elle est condamnable, elle est, dans une certaine mesure, fondée. L'humanité prend un nouveau départ dans les Mondes extérieurs, et ceux qui sont arrivés là-bas les premiers voudraient éliminer certaines des imperfections du mécanisme humain qui ne sont devenues que trop évidentes au cours des siècles. Un individu souffrant d'un rhume des foins, ne vous en déplaise, constitue bel et bien un risque, génétiquement parlant. Un cancéreux *a fortiori*. Leurs préjugés en ce qui concerne la couleur de la peau et des cheveux sont absurdes, bien sûr, mais ils sont inspirés par un souci d'uniformité et d'homogénéité. Et pour ce qui est de la Terre, nous pouvons remonter le courant sans l'aide des Mondes extérieurs en prenant une série de mesures précises.

— Par exemple ?

— Nous devons nous lancer dans la construction en série de robots positroniques et dans l'agriculture hydroponique – et surtout, nous devons instituer un contrôle des naissances. Un contrôle des naissances intelligent, fondé sur des principes psychiatriques bien définis de façon à éliminer les tendances psychotiques, les infirmités congénitales…

— Exactement comme dans les Mondes extérieurs.

— Pas du tout. Je n'ai pas parlé de principes racistes. Je n'ai cité que des infirmités mentales et physiques communes à tous les groupes ethniques et raciaux. Et surtout, le rythme des naissances doit être maintenu au-dessous de celui des décès jusqu'à ce qu'on ait atteint un équilibre satisfaisant.

Cellioni répondit, l'air sombre :

— Étant donné le niveau de notre technologie industrielle et les ressources

naturelles dont nous disposons, il est hors de question que nous puissions mettre sur pied une industrie fondée sur des robots et une agriculture hydroponique avant au moins cinq cents ans. De plus, les traditions terrestres, ainsi que les préceptes moraux qui ont cours en ce moment, condamnent l'utilisation des robots comme main-d'œuvre et la consommation d'aliments artificiels. Et surtout, ils condamnent le massacre d'enfants avant leur naissance. Allons, Keilin, nous ne pouvons continuer à propager de telles idées en vous servant de la vidéo-vision. Cela ne peut pas durer ; ça détourne l'attention des gens ; ça sape leur volonté.

— Monsieur le Ministre, interrompit brutalement Keilin, voulez-vous la guerre ?

— Est-ce que je *veux* la guerre ? Vous ne manquez pas d'impudence ;

— Dans ce cas, qui sont les politiciens au gouvernement qui la veulent, cette guerre ? Qui, par exemple, est responsable d'avoir sciemment lancé la rumeur qui circule en ce moment au sujet du Projet Pacifique ?

— Le Projet Pacifique ? Qui vous a parlé de ça ?

— Je ne dévoile jamais mes sources.

— Dans ce cas je vais vous le dire, moi. C'est l'Aurorien Moreanu qui vous a parlé du Projet Pacifique lors de son récent passage sur Terre. Nous en savons plus long sur votre compte que vous ne croyez, monsieur Keilin.

— Je vous crois volontiers, mais je démens catégoriquement tenir ce renseignement de Moreanu. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il aurait pu me mettre au courant ? Le fait qu'on l'ait délibérément laissé prendre connaissance de cette supercherie ?

— Supercherie ?

— Parfaitement. Je pense que cette histoire de Projet Pacifique a été inventée de toutes pièces. C'est une imposture destinée à inspirer confiance aux gens. Je pense que le gouvernement a délibérément laissé transpirer ce prétendu secret afin de pouvoir intensifier sa politique d'agression. Cela fait partie d'une vaste guerre des nerfs dirigée contre la population de la Terre elle-même, et qui causera sa perte. Et j'exposerai cette thèse au peuple de la Terre.

— Non, vous ne le ferez pas, monsieur Keilin, dit doucement Cellioni.

— Je le ferai.

— Monsieur Keilin, votre ami, M. Moreanu, est aux prises en ce moment même avec de sérieuses difficultés sur Aurora, peut-être à cause de son amitié pour vous. Prenez garde à ne pas vous attirer les mêmes difficultés à cause de votre amitié pour lui.

— Cela ne m'inquiète pas.

Keilin éclata d'un rire abrupt, se leva d'un bond et se dirigea vers la porte à

grandes enjambées.

Il sourit très légèrement en la trouvant barrée par deux hommes de forte corpulence.

— Vous voulez dire que je suis d'ores et déjà en état d'arrestation.

— Exactement, dit Cellioni.

— Sous quel chef d'inculpation ?

— Nous trouverons bien un motif.

Keilin quitta la pièce – sous bonne escorte.

Sur Aurora se déroulait l'exacte réplique des événements décrits plus haut, sur une plus grande échelle.

Le Comité d'enquête sur les agents de l'étranger siégeait depuis plusieurs jours – depuis la séance à la Chambre au cours de laquelle Ion Moreanu et son Parti conservateur avaient jeté toutes leurs forces dans la bataille pour essayer de faire passer leur motion de censure. Leur échec était dû en partie à la plus grande habileté politique de leurs adversaires indépendants, et en partie aux agissements de ce même Comité d'enquête sur les agents de l'étranger.

Cela faisait des mois que les preuves s'accumulaient, et lorsque le vote sur la motion de censure s'était révélé très nettement favorable aux indépendants, le Comité avait été en mesure de rendre coup pour coup – à sa façon.

Moreanu fut assigné à résidence et entendu à son domicile même. Bien que l'assignation à résidence fût une pratique illégale en l'occurrence, on l'utilisa néanmoins avec succès.

Pendant trois jours de suite, Moreanu fut soumis à un interrogatoire en règle, mené sur un ton patient et courtois qui trahissait rarement autre chose qu'une curiosité détachée. Les sept inquisiteurs du Comité l'interrogeaient à tour de rôle, mais Moreanu n'avait que dix minutes de répit entre les interrogatoires pendant les heures où le Comité se réunissait.

Au bout de trois jours, il commença sérieusement à en ressentir les effets. Il avait presque perdu la voix à force de réclamer qu'on le mette face à face avec ses juges ; il était las d'exiger qu'on lui dise de quoi on l'accusait ; ses cordes vocales lui faisaient mal tant il avait protesté contre l'illégalité de la procédure.

Le Comité finit par lui donner lecture d'un certain nombre de déclarations…

— Est-ce vrai ou faux ? Est-ce vrai ou faux ?

Moreanu ne pouvait que secouer la tête en regardant monter les murs dans lesquels on l'enfermait.

Il récusa la validité des preuves invoquées contre lui, et il lui fut répondu sans sourciller qu'il avait affaire à un Comité spécial d'enquête et non à un tribunal…

Le président finit par donner un coup de marteau solennel sur la table. C'était un homme à la stature et à la mine imposantes. Il parla pendant une heure pour faire le seul bilan de l'enquête, mais qu'il nous suffise de citer ici quelques courts extraits de son discours :

— Si vous vous étiez contenté de comploter avec d'autres Auroriens, nous vous aurions compris. Peut-être même vous aurions-nous pardonné. C'aurait été une erreur qui a été commise par plus d'un homme ambitieux au cours de l'histoire de l'humanité. Mais ce n'est pas cela. Ce qui nous horrifie et fait disparaître en nous jusqu'à la moindre trace de pitié, c'est l'empressement que vous mettez à vous entendre avec les résidus ignorants et dégénérés d'humanité qui peuplent la Terre.

Des preuves accablantes pèsent sur vous qui tendent à prouver que vous vous êtes rendu coupable d'avoir comploté avec les pires éléments de la population bâtarde de la Terre…

Le président fut interrompu par un cri désespéré de Moreanu :

— Mais le mobile ! Quel mobile pouvez-vous attribuer…

On força l'accusé à se rasseoir. Le président fit une moue et, oubliant un instant la pesanteur ronflante de son discours préparé, il se lança dans une digression improvisée :

— Ce n'est pas du ressort du Comité de déterminer vos mobiles, dit-il. Nous avons établi les faits. Le Comité dispose d'un certain nombre d'informations…

Il s'arrêta, puis, après avoir regardé les membres assis en rang d'oignons à sa droite et à sa gauche, poursuivit :

— Je crois pouvoir dire que le Comité a des informations prouvant votre intention d'utiliser la population terrestre pour mener à bien un coup d'État qui aurait fait de vous le dictateur d'Aurora. Mais puisque ces preuves n'ont pas été utilisées contre vous, je n'en dirai pas plus sur la question, si ce n'est qu'une telle accusation ne semble pas incompatible avec le caractère que vous avez manifesté au cours des audiences.

Il reprit le fil de son discours :

— Ceux d'entre nous qui siégeons ici ont entendu parler, je crois, de quelque chose qu'on appelle le Projet Pacifique, qui serait, d'après certaines rumeurs, une opération menée par la Terre pour tenter de récupérer ses anciennes colonies.

Il est inutile de souligner ici qu'une opération de ce type est vouée à l'échec. Et pourtant, une défaite de notre part n'est pas totalement inconcevable. Il n'y a qu'une chose qui puisse présenter un réel danger pour nous, et cette chose, c'est une faiblesse interne insoupçonnée. La génétique n'est encore après tout, qu'une science approximative. Malgré les vingt générations que nous avons derrière nous, des traits indésirables peuvent encore faire surface ici et là, et chacun

d'entre eux est un défaut dans la cuirasse d'acier qu'est la force d'Aurora.

C'est en *cela* que consiste le Projet Pacifique – utiliser nos propres criminels et nos propres traîtres contre nous ; et s'ils peuvent en trouver jusque dans nos plus hautes institutions, les Terriens pourraient bien arriver à leurs fins.

Le Comité d'enquête sur les agents de l'étranger existe pour combattre cette menace. Avec l'accusé, nous ne faisons que gratter la surface du complot. Nous devons continuer…

Le discours continua, en tout cas.

Lorsqu'il fut terminé, Moreanu, pâle, défait, martela la table du poing.

— Je demande la parole !…

— L'accusé peut parler, dit le président.

Moreanu se leva et regarda autour de lui pendant un long moment. La salle, prévue pour un public de 75 millions de personnes par média-vision communautaire, était vide. Il n'y avait que les inquisiteurs, le personnel juridique, les observateurs officiels – et avec lui, en chair et en os, ses gardiens.

Il aurait nettement préféré qu'il y eût un public. Sinon, à qui pouvait-il faire appel ? Son regard passait désespérément d'un visage à l'autre, mais ne trouvait rien de mieux.

— Pour commencer, dit-il, je nie la légalité de cette réunion. J'ai été privé de mon droit constitutionnel à la liberté individuelle. J'ai été jugé par un groupe n'ayant aucun statut légal lui permettant de s'ériger en tribunal, par des individus convaincus par avance de ma culpabilité. Je me suis vu refuser le droit de me défendre. En fait, j'ai été traité depuis le début de cette affaire comme si on m'avait déjà reconnu coupable et qu'il n'y avait plus qu'à s'entendre sur la sentence à m'infliger.

Je nie formellement et sans aucune réserve avoir jamais pris part à une action quelle qu'elle soit tendant à porter atteinte à la sûreté de l'État ou visant à renverser l'une quelconque de ses institutions fondamentales.

J'accuse formellement et sans aucune réserve ce Comité d'utiliser délibérément ses pouvoirs à des fins politiques. Je ne suis pas coupable de trahison, mais de dissension. Je suis opposé à une politique visant la destruction de la majeure partie du genre humain pour des raisons à la fois futiles et inhumaines.

Plutôt que de les anéantir, nous devons aide et assistance à des hommes qui sont condamnés à une vie dure et malheureuse pour la simple raison que ce sont nos ancêtres et non les leurs qui sont arrivés les premiers sur les Mondes extérieurs. Avec notre technologie et nos ressources, ils pourraient prendre un nouveau départ…

La voix du président couvrit le chuchotement passionné de Moreanu.

— Vous outrepassez vos droits. Le Comité est tout à fait disposé à écouter ce que vous avez à dire pour votre propre défense, mais un sermon sur les droits des Terriens déborde les limites légitimes de la discussion.

L'enquête fut officiellement close. C'était, de l'avis de tous, une grande victoire politique pour les indépendants. Parmi les membres du Comité, seul Franklin Maynard n'était pas entièrement satisfait. Un vague doute le tracassait encore.

Il se demandait…

Devait-il tenter la chose une dernière fois ? Devait-il parler encore une fois – une dernière fois – à ce curieux petit singe qu'était l'ambassadeur de la Terre sur Aurora ?

Il se décida rapidement et passa aussitôt à l'action. Il prit juste le temps de trouver un témoin, car il était dangereux, même pour lui, d'entrer en communion privée, sans témoin, avec un Terrien.

Luiz Moreno, ambassadeur de la Terre sur Aurora, était, pour employer un euphémisme, un homme au physique ingrat. Et il ne s'agissait pas à proprement parler d'un hasard. En général, les diplomates terriens en poste à l'étranger avaient tendance à être bruns ou petits ou ratatinés ou souffreteux – ou les quatre en même temps.

C'était purement par mesure de sécurité, car les Mondes extérieurs exerçaient une forte attirance sur tous les Terriens. Comment les diplomates ayant goûté aux charmes d'Aurora, par exemple, ne se seraient-ils pas fait tirer l'oreille pour revenir sur Terre ? Mais il y avait pire – et plus dangereux. À force de côtoyer les demi-dieux qui régnaient sur les étoiles, le Terrien amorçait un changement d'attitude qui le rapprochait d'eux et le détachait peu à peu de la populace grouillante de la Terre.

À moins, bien sûr, que l'ambassadeur ne se sentît rejeté. À moins qu'il ne se sentît en quelque sorte méprisé. Alors, on ne pouvait imaginer serviteur plus fidèle des intérêts de la Terre, ni fonctionnaire plus incorruptible.

L'ambassadeur de la Terre ne mesurait qu'un mètre cinquante-sept. Il était chauve et avait un front fuyant, un semblant de moustache tirant sur le roux et des yeux cernés de rouge. Il souffrait d'un léger rhume, dont il étouffait de temps à autre le produit dans un mouchoir. Et pourtant, nonobstant tout cela, c'était un homme d'une grande intelligence.

Le simple fait de devoir regarder et écouter le Terrien mettait la sensibilité de Frank Maynard à dure épreuve. Chaque quinte de toux l'écœurait et il frémissait quand l'ambassadeur se mouchait.

— Excellence, dit Maynard, si nous communions à ma demande, c'est parce

que j’ai le devoir de vous informer que la Chambre a décidé de vous faire rappeler par votre gouvernement.

— J’apprécie votre geste, monsieur le Conseiller. À vrai dire, je m’y attendais. Peut-on savoir pour quelle raison ?

— Nous n’avons pas à donner de raisons. C’est, je crois, une prérogative de tout État souverain de décider unilatéralement si un représentant d’un pays étranger est *persona grata* sur son territoire ou non. Je ne crois pas, de surcroît, que vous ayez besoin d’éclaircissements sur ce chapitre.

— Eh bien, soit.

L’ambassadeur fit une pause, le temps de faire de nouveau usage de son mouchoir et de murmurer des excuses.

— Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?

— Pas tout à fait, répondit Maynard. Il est certaines questions dont j’aimerais m’entretenir avec vous. Restez !

Les narines rougies de l’ambassadeur se dilatèrent très légèrement, mais il sourit et dit :

— Très honoré !

— Votre monde, Excellence, dit Maynard avec une certaine morgue, manifeste depuis quelque temps un bellicisme que nous autres Auroriens trouvons des plus superflus et des plus irritants. Je gage que vous trouverez votre retour sur Terre une bonne occasion d’user de votre influence pour empêcher que ne se reproduisent des incidents tels que celui qui a eu lieu récemment à New York, où deux de nos ressortissants ont été pris à partie par la foule. Le versement d’une indemnité ne sera peut-être pas suffisant la prochaine fois.

— Mais ce sont là des réactions épidermiques, monsieur le Conseiller. Vous ne pouvez tout de même pas considérer qu’une bande de jeunes criant dans les rues constitue une véritable manifestation de bellicisme.

— Ce genre de choses est encouragé de bien des manières par votre gouvernement. Je pense, par exemple, à l’arrestation récente de M. Ernest Keilin.

— Qui est une affaire purement intérieure, fit remarquer l’ambassadeur d’une voix calme.

— Mais une affaire qui reflète un état d’esprit peu raisonnable vis-à-vis des Mondes extérieurs.

Keilin est un des rares Terriens qui pouvaient jusque dernièrement faire entendre leur voix. Il était assez intelligent pour comprendre qu’aucune loi divine ne protège un être inférieur simplement parce qu’il est inférieur.

L’ambassadeur se leva.

— Les théories auroriennes sur les différences raciales ne m’intéressent pas.

— Un moment. Votre gouvernement se sera aperçu qu'une grande partie de ses plans ont avorté à la suite de l'arrestation de votre agent, Moreanu. Soulignez le fait que nous en savons beaucoup plus long qu'avant sur vos intentions grâce à cette arrestation. Peut-être cela l'encouragera-t-il à plus de modération.

— Parce que Moreanu est un agent à *ma* solde ? Vraiment, monsieur le Conseiller, si je suis discrédité, je partirai. Mais j'espère que la perte de mon immunité diplomatique n'affecte pas mon immunité personnelle d'honnête homme vis-à-vis de l'accusation d'espionnage.

— N'est-ce pas pour cela qu'on vous paie ?

— Les Auroriens tiennent-ils donc pour acquit que l'espionnage et la diplomatie sont identiques ? Mon gouvernement sera ravi de l'apprendre. Nous prendrons les précautions nécessaires.

— Alors vous défendez Moreanu ? Vous niez qu'il ait travaillé pour le compte de la Terre ?

— Je ne fais que me défendre moi-même. Pour ce qui est de Moreanu, je ne suis pas assez stupide pour dire quoi que ce soit.

— Stupide ?

— Le fait que je prenne sa défense ne serait-il pas considéré comme une preuve de plus de sa culpabilité ? Je ne l'accuse ni ne le défends. Le conflit qui oppose votre gouvernement à Moreanu – tout comme celui qui oppose le mien à Keilin, que, soit dit en passant, vous défendez avec un acharnement des plus suspects – est une affaire intérieure. Je vous quitte, à présent.

La communion cessa, et presque aussitôt le mur disparut de nouveau. Hijkman regardait pensivement Maynard.

— Quelle impression vous a-t-il faite ? demanda Maynard d'une voix morose.

— Je trouve que c'est une honte qu'une telle caricature d'humanité soit autorisée à fouler le sol d'Aurora.

— Je suis d'accord avec vous, et pourtant… et pourtant…

— Eh bien ?

— Et pourtant, pour un peu je me surprendrais à penser que c'est lui qui mène la danse. Vous êtes au courant pour Moreanu ?

— Bien sûr.

— Il sera condamné et on l'enverra purger sa peine sur un astéroïde. Son parti sera dissous. *À priori*, tout le monde devrait s'accorder à dire que ces mesures représentent un cruel revers pour la Terre.

— En doutez-vous ?

— Je ne sais pas. Hond, le président du Comité, a tenu à rendre publique sa théorie comme quoi le Projet Pacifique serait le nom donné par la Terre à un plan visant à utiliser nos adversaires de l'intérieur contre nous. Mais je ne crois pas que ce soit le cas. À mon avis, les faits ne corroborent pas une telle hypothèse. De qui, par exemple, tenons-nous les preuves qui accablent Moreanu ?

— Je ne saurais le dire.

— De nos agents, d'abord. Mais de qui les tiennent-ils, eux ? Ces preuves étaient un peu trop convaincantes pour être honnêtes. Moreanu aurait pu se couvrir mieux que ça…

Maynard hésita. On eût dit qu'il essayait de rougir sans tout à fait y parvenir.

— Eh bien, pour résumer ma pensée, je crois que c'est en fait l'ambassadeur de la Terre qui nous a communiqué indirectement l'essentiel de ces preuves. Je crois qu'il a joué sur la sympathie de Moreanu à l'égard de la Terre pour lui offrir son amitié d'abord et le trahir ensuite.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Pour rendre la guerre inévitable, peut être avec ce Projet Pacifique qui nous attend.

— Je n'y crois pas.

— Je sais. Je n'ai aucune preuve à l'appui de ce que j'avance Seulement des

soupçons. Le Comité ne me croirait pas non plus. Il me semblait qu'une dernière conversation avec l'ambassadeur pourrait peut-être nous apprendre quelque chose, mais sa seule présence m'indispose, et je passe le plus clair de mon temps à essayer de l'ôter de ma vue.

— Allons, mon ami, ne vous laissez pas aller à trop de sensibilité. C'est un défaut écœurant. J'ai appris que vous avez été nommé délégué au Congrès interplanétaire qui doit se réunir sur Hespérus. Je vous en félicite.

— Merci, fit Maynard distraitement.

C'est avec un vif plaisir que Luiz Moreno, ex-ambassadeur de la Terre sur Aurora, avait regagné sa planète natale. Finis les paysages artificiels qui ne semblaient pas avoir de vie propre, mais survivre seulement par la volonté de leurs propriétaires. Finis les hommes et les femmes à la beauté trop parfaite et leurs robots sinistres et omniprésents.

Il avait retrouvé le soleil, la vie, le bruit des pas sur l'asphalte, le contact fugace d'une épaule inconnue, l'haleine qu'on vous envoie en plein visage.

Non qu'il eût la possibilité de savourer ces sensations comme il l'aurait voulu. Les premiers jours s'étaient passés en conférences animées avec les dirigeants du gouvernement terrestre.

En fait, ce ne fut qu'une semaine après son arrivée qu'il disposa pour la première fois d'une heure de vraie détente.

Il se trouvait dans un lieu qui était considéré comme le summum du luxe terrestre : un jardin suspendu. Gustav Stein lui tenait compagnie. C'était un physiologiste tout à fait obscur, ce qui ne l'empêchait pas d'être l'un des pères du Plan – mieux connu du public sous le nom de Projet Pacifique.

— Les tests de vérification, dit Moreno avec une satisfaction presque machiavélique, confirment jusqu'à présent nos prévisions, n'est-il pas vrai ?

— Jusqu'à présent. *Seulement* jusqu'à présent. Il nous reste encore beaucoup de chemin à faire.

— N'ayez crainte, tout continuera à se dérouler comme prévu. Pour quelqu'un comme moi qui a vécu presque un an sur Aurora, il ne fait pas l'ombre d'un doute que nous sommes sur la bonne voie.

— Humm ouais. Tout de même, je ne me fierai qu'aux rapports de laboratoire.

— Et vous avez raison.

Son corps malingre se contractait presque tant son exaltation était grande.

— Un jour ce sera différent, Stein. Il faut avoir connu ces hommes, ces habitants des Mondes extérieurs. Peut-être avez-vous déjà aperçu des touristes, dans leurs hôtels spéciaux, ou circulant à bord de leurs voitures hermétiques

équipées de climatiseurs et de purificateurs d'atmosphère pour leurs narines aristocratiques, regardant le panorama à travers un périscope orientable et fuyant avec dégoût tout contact avec les Terriens. Mais vous ne les avez pas vus dans leur propre monde, croupissant en toute quiétude dans leur grandeur écœurante. Allez-y, Stein, et faites-vous mépriser quelque temps. Allez-y, vous verrez comme c'est agréable de se faire tranquillement marcher dessus comme si l'on ne valait guère mieux que leurs gazons artificiels.

Et pourtant, quand j'ai tiré les ficelles qu'il fallait, Moreanu est tombé. Ion Moreanu, le seul parmi eux qui fût capable de comprendre comment fonctionnait l'esprit d'un de ses semblables. C'est un cap difficile que nous avons passé. La voie est libre devant nous désormais.

Satisfaction ! Satisfaction !

— Pour ce qui est de Keilin, dit-il soudain, comme se parlant davantage à lui-même qu'à son interlocuteur, rien ne s'oppose désormais à ce qu'on le libère. Il ne peut plus rien dire qui puisse nous nuire. En fait, j'ai une idée. La Conférence interplanétaire va s'ouvrir sur Hespérus dans moins d'un mois. On pourrait l'envoyer sur place pour rendre compte des débats. Ce sera un gage de notre bonne volonté, et ça nous en débarrassera pour l'été par la même occasion. Je pense que cela devrait pouvoir se faire.

Cela se fit effectivement.

Hespérus était le Monde extérieur le plus petit, le plus récemment colonisé et le plus éloigné de la Terre. D'où son nom. Du point de vue pratique, ce n'était pas la planète la plus indiquée pour un grand sommet diplomatique, car sur le plan des équipements collectifs, elle laissait quelque peu à désirer. Son réseau de média-vision, par exemple, ne pouvait pas être étendu à tous les délégués, secrétaires et divers fonctionnaires qu'implique une conférence au sommet de quelque cinquante planètes.

Mais le choix d'un tel lieu revêtait une importance symbolique qui n'échappait pratiquement à personne.

De tous les Mondes extérieurs, Hespérus était le plus éloigné de la Terre. Mais la distance spatiale – plus de cent parsecs – n'avait qu'une importance relativement secondaire. Le facteur déterminant de ce choix résidait dans le fait qu'Hespérus n'avait pas été colonisé par des Terriens, mais par des hommes venus du Monde extérieur de Faunus.

C'était par conséquent une planète de la seconde génération, et ses habitants ne considéraient pas la Terre comme leur mère patrie. Pour eux, la Terre n'était qu'une lointaine grand-mère, perdue dans les étoiles.

Comme c'est presque toujours le cas dans ce genre de réunion, les véritables négociations n'avaient pas lieu dans la salle du congrès. Cet endroit est

traditionnellement utilisé comme une tribune d'où partent des déclarations officielles principalement destinées à l'électorat du pays que l'on représente. Les vraies tractations, le vrai maquignonnage ont lieu dans les couloirs ou devant de bons déjeuners, et plus d'un conflit insoluble trouve un début de solution au moment du potage, pour être définitivement réglé entre la poire et le fromage.

Mais dans ce cas particulier, il existait des difficultés particulières. Il n'y avait que sur Aurora que la média-vision jouait un rôle aussi vital, aussi essentiel dans la vie des gens, mais elle occupait néanmoins une place prépondérante dans tous les Mondes extérieurs. Aussi était-ce avec une vague répulsion et un certain embarras que ces grands hommes si dignes se voyaient contraints de se rencontrer en chair et en os, privés de la confortable intimité que procurait le mur invisible de la média-vision et du sentiment réconfortant d'avoir un interrupteur à portée de la main.

Leurs regards se croisaient, gênés ; ils tâchaient d'éviter de se regarder manger et faisaient des efforts méritoires pour essayer de ne pas frémir au moindre contact involontaire. Même le personnel robot était en nombre limité.

Ernest Keilin, seul représentant de vidéo-vision terrestre accrédité à la conférence, ne sentait ces choses que de la façon très vague dont nous les avons décrites. Il lui aurait été impossible de comprendre ce phénomène en profondeur. C'eût été du reste impossible pour tout individu élevé dans une société où les êtres humains n'existent qu'au pluriel et où il suffit qu'une maison soit inhabitée pour inspirer de l'effroi.

C'est ainsi que certaines des tensions les plus subtiles lui échappèrent lors de la réception donnée par le gouvernement hespérien dans le courant de la troisième semaine de conférence. D'autres tensions, en revanche, ne lui échappèrent pas.

Après le dîner officiel, les convives formèrent tout naturellement de petits groupes de discussion. Keilin se joignit à celui qui s'était formé autour de Franklin Maynard, délégué d'Aurora. En tant que représentant du plus puissant des Mondes extérieurs, il intéressait tout particulièrement le journaliste.

Maynard parlait nonchalamment entre deux gorgées du cocktail hespérien de couleur ambrée qu'il tenait à la main. Si la proximité des autres lui donnait un peu la chair de poule, il avait l'élégance de n'en rien laisser paraître.

— La Terre, disait-il, est virtuellement incapable de nous menacer sérieusement si nous évitons tout aventurisme militaire. L'unité économique est en fait une nécessité si nous voulons éviter cet aventurisme. Il faut donner à la Terre l'occasion de se rendre compte à quel point son économie dépend de nous, des choses que nous seuls pouvons lui fournir, et vous verrez qu'il ne sera plus question d'espace vital. Et si nous sommes unis, la Terre n'osera jamais nous

attaquer. Elle troquera – ou ne troquera pas, comme il lui plaira – ses rêves stériles contre des moteurs atomiques.

Et il se tourna pour toiser Keilin avec une certaine arrogance comme celui-ci, piqué au vif, faisait remarquer :

— Mais monsieur le Conseiller, vos produits finis – je veux dire ceux que vous exportez vers la Terre – vous ne nous en faites pas cadeau. Vous les échangez contre des produits agricoles.

Maynard eut un sourire sucré.

— Oui Je crois me souvenir que le délégué de Téthys a longuement insisté sur ce point. C’est une illusion fort répandue chez nous de croire que seules les semences terrestres donnent de belles récoltes…

Il fut calmement interrompu par un autre, qui dit :

— Écoutez, je ne suis pas originaire de Téthys, mais le phénomène dont vous parlez n’est pas une illusion. Je cultive le seigle sur Rhéa, et je n’ai jamais réussi à reproduire le pain terrestre. Le mien n’a tout simplement pas le même goût.

Il poursuivit, à la cantonade :

— En fait, j’ai importé une demi-douzaine de Terriens il y a cinq ans grâce à des visas d’ouvriers agricoles, pour qu’ils puissent encadrer mes robots. Eh bien, vous savez, ils font vraiment ce qu’ils veulent avec la terre. Là où ils crachent, le maïs atteint cinq mètres de haut. J’avoue que ça a arrangé les choses. Des importations de graines terrestres ont aussi contribué à arranger les choses. Mais même lorsqu’on se sert de semences terrestres, les graines ne tiennent pas jusqu’à l’année suivante.

— Est-ce que vous avez fait analyser votre sol par votre ministère de l’Agriculture ?

Ce fut au tour du Rhéen de prendre un air pincé.

— Il n’y a pas de meilleur sol dans tout le secteur. Et mon seigle est de première qualité. J’en ai même envoyé un quintal sur Terre pour faire évaluer ses qualités nutritives, et j’ai obtenu des notes excellentes.

Il se frotta pensivement le côté du menton.

— C’est de la saveur que je veux parler. Il n’a pas l’air d’avoir la même…

Maynard s’efforça de balayer les réserves de l’autre.

— On peut se passer provisoirement de saveur, lis viendront nous supplier à genoux, ces sous-hommes, une fois qu’on leur aura coupé les vivres. Nous ferons notre deuil de cette mystérieuse saveur, mais eux devront se passer de moteurs atomiques, de machines agricoles et de véhicules de surface.

Ce ne serait pas une si mauvaise idée, en fait, d’essayer de se passer des saveurs terrestres qui vous causent tant de souci. Apprenons plutôt à goûter la saveur de nos produits locaux, qui se montreraient tout à fait à la hauteur si nous

leur en donnions l'occasion.

— Pas possible ?

Le Rhéen sourit.

— Je remarque que vous fumez du tabac terrestre.

— C'est une habitude dont je peux me défaire si nécessaire.

— Probablement en cessant purement et simplement de fumer. Quant à moi, je n'utiliserais du tabac de chez nous que pour une chose : tuer les moustiques. Et encore…

Il éclata d'un rire un peu trop fanfaron et quitta le groupe. Maynard le regarda s'éloigner, les lèvres pincées.

Pour Keilin, cette petite prise de bec pour une histoire de seigle et de tabac avait quelque chose d'assez satisfaisant. Il voyait ces hommes comme le reflet minuscule de certaines réalités politiques à l'échelle galactique. Téthys et Rhéa étaient les deux plus grandes planètes de la partie sud de la galaxie, alors qu'Aurora était la plus importante de la partie nord. Toutes les trois appliquaient la même politique raciste et exclusiviste. Leurs attitudes vis-à-vis de la Terre étaient très voisines et parfaitement compatibles. *À priori,* il eût semblé que l'entente entre ces trois planètes avait toutes les raisons d'être parfaite.

Mais Aurora était l'aîné des Mondes extérieurs, le plus évolué et le plus puissant sur le plan militaire, et aspirait par conséquent à devenir en quelque sorte leur chef de file spirituel. Cela suffisait à susciter des mouvements d'opposition, et c'était sur Téthys et Rhéa que se portaient les regards de ceux qui n'acceptaient pas l'hégémonie aurorienne.

Keilin se félicitait tristement de cet état de fait. Si la Terre pouvait user habilement de son poids, en penchant d'abord dans une direction, puis dans l'autre, elle pouvait espérer provoquer un schisme, voire un éclatement…

Il observait Maynard du coin de l'œil, et se demandait quelles conséquences ce petit incident aurait sur les débats du lendemain. L'Aurorien était déjà plus taciturne que ne le permettait la bienséance.

C'est alors qu'un secrétaire ou un quelconque sous-fifre se fraya un chemin avec force manières à travers les groupes de convives et appela Maynard.

Keilin les suivit des yeux jusque dans le coin retiré où le nouveau venu attira Maynard, vit ce dernier écouter attentivement ce que l'autre lui disait, articuler un « Quoi ! » qui était parfaitement visible quoique trop distant pour être entendu, puis saisir la feuille de papier qu'on lui tendait.

Il s'ensuivit que la session du lendemain se déroula d'une façon totalement différente de ce qu'aurait pu prévoir Keilin.

Keilin apprit les détails par les bulletins-vidéo du soir. La Terre avait envoyé une note à tous les gouvernements participant à la conférence. Cette note les

avertissait en termes brutaux que tout accord passé entre eux sur le plan militaire ou économique serait considéré comme un geste hostile envers la Terre et qu'il serait suivi de contre-mesures adéquates. La note mettait Aurora, Téthys et Rhéa dans le même sac. Elle les accusait d'ourdir un complot impérialiste contre la Terre, etc.

— Les crétins ! grinçait Keilin, qui devait se retenir pour ne pas se cogner la tête contre les murs de désespoir.

— Les crétins, les crétins, les crétins !

Et il s'endormit cette nuit-là en répétant ce seul et unique mot à satiété.

La séance suivante de la conférence s'ouvrit sur une salle bourrée de délégués tôt levés, blêmes de colère, et qui ne demandaient qu'à faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges des différends qui les opposaient. Lorsque la séance fut levée, toutes les questions relevant des relations commerciales entre les Mondes extérieurs et la Terre avaient été placées entre les mains d'une commission spéciale revêtue des pleins pouvoirs.

Même Aurora n'aurait pu espérer une victoire si totale et si aisée, et Keilin, qui avait repris le chemin de la Terre, attendait avec une impatience fébrile de pouvoir parler à la vidéo, pour enfin faire entendre le cri de dégoût qui montait en lui.

Et pourtant, sur Terre, certains souriaient.

La voix de Keilin, quand elle put finalement se faire entendre, disparut au fond d'un tourbillon de vociférations, se noya dans les clameurs de ceux qui, par millions, exigeaient qu'on passe à l'action.

Sa popularité baissait au fur et à mesure que les articles d'importation se faisaient plus rares. Chaque jour, les Mondes extérieurs donnaient un tour de vis supplémentaire. Cela revêtit d'abord l'aspect d'une stricte application d'un nouveau système de licences d'exportation. Puis ils mirent l'embargo sur tous les produits susceptibles d'être « utilisés par l'industrie de guerre ». Enfin ils donnèrent à cette définition une interprétation si libre que n'importe quel produit pouvait y correspondre.

Les articles de luxe importés – ainsi que les articles de première nécessité – disparurent du marché ou augmentèrent dans des proportions telles que seuls quelques privilégiés pouvaient encore se permettre d'en acheter.

Alors les populations manifestèrent et les voix scandèrent sur l'air des lampions et les vitres des consulats volèrent en éclats sous les pluies de pierres…

Keilin s'époumonait devant son micro et croyait devenir fou.

Jusqu'au jour où, subitement, Luiz Moreno lui proposa tout à fait

spontanément d'apparaître dans son émission pour se faire interviewer en toute liberté en sa qualité d'ex-ambassadeur sur Aurora et actuellement de ministre sans portefeuille.

Pour Keilin, c'était l'occasion inespérée de reprendre du poil de la bête. Il connaissait Moreno, qui, lui, n'avait rien d'un crétin. Avec Moreno à l'antenne, il était assuré d'avoir son public des meilleurs jours. Grâce à lui, certaines inquiétudes injustifiées pourraient être dissipées, certaines erreurs rectifiées. Le seul fait que Moreno voulait utiliser son émission – son émission à lui, Keilin – comme tribune voulait peut-être dire qu'on avait déjà décidé d'adopter une politique étrangère plus souple et plus raisonnable. Peut-être Maynard avait-il vu juste ; peut-être la pénurie se faisait-elle déjà sentir et donnait-elle les résultats escomptés.

La liste des questions avait bien entendu été soumise à l'avance à Moreno, mais l'ancien ambassadeur avait fait savoir qu'il ne se déroberait à aucune d'entre elles et qu'il répondrait à toutes les questions annexes qui pourraient surgir au cours du débat.

C'était vraiment idéal. Trop idéal, peut-être, mais dans l'état actuel des choses, seul un imbécile doublé d'un criminel pouvait se permettre de faire la fine bouche.

On prépara le terrain à l'aide d'une campagne publicitaire adéquate, et lorsque les deux hommes se retrouvèrent face à face de part et d'autre de la petite table, l'aiguille rouge qui indiquait le nombre de postes-vidéo branchés sur cette chaîne dépassait largement le cap des deux cents millions. Et il y avait en moyenne 2,7 spectateurs par poste. On passa l'indicatif de début d'émission, puis ce fut une présentation officielle.

Keilin se frotta lentement la joue, attendant le signal.

Puis il attaqua :

Q. : Monsieur le Ministre, la question qui intéresse la Terre entière à l'heure actuelle, c'est l'éventualité d'une guerre. Commençons par là, si vous le voulez bien. Pensez-vous qu'il y aura la guerre ?

R. : Si la Terre était la seule planète à prendre en considération, je vous répondrais non, certainement pas. Au cours de son histoire, la Terre a connu trop de conflits et a eu maintes fois l'occasion de constater que la guerre ne résout rien.

Q. : Vous dites « si la Terre était la seule planète à prendre en considération ». Voulez-vous dire par là que des facteurs qui échappent à notre contrôle provoqueront une guerre ?

R. : Je ne dis pas « provoqueront », mais je dirais plutôt : « pourraient provoquer ». Bien entendu, je ne peux pas parler au nom des Mondes extérieurs.

Je ne puis prétendre connaître leurs intentions ou leurs mobiles à ce moment critique de l'histoire galactique. Il *se peut* qu'ils choisissent la guerre. J'espère que ce ne sera pas le cas. Mais s'ils le font, nous nous défendrons. Quoi qu'il en soit, ce ne sera pas nous qui attaquerons. Ce ne sera pas nous qui porterons le premier coup.

Q. : Suis-je fondé à dire, dans ce cas, qu'il n'existe pas entre la Terre et les Mondes extérieurs de divergences fondamentales qui ne puissent être réglées par des négociations ?

R. : Absolument. Si les Mondes extérieurs étaient sincèrement désireux de trouver une solution, aucune divergence n'existerait plus entre eux et nous.

Q. Cela inclut-il la question de l'émigration ?

R. : Sans aucun doute. Notre propre position sur cette question est claire et absolument irréprochable. Dans l'état actuel des choses, deux cents millions d'êtres humains occupent 95 % de l'espace disponible dans l'univers. Six milliards d'entre eux – c'est-à-dire 95 % de tout le genre humain – sont entassés dans les 5 % restants. Une telle situation est d'une injustice criante, et, pis encore, instable. Pourtant la Terre, devant tant d'injustice, s'est toujours montrée disposée à trouver à ce problème une solution par étapes. Tel est encore son désir. Nous devrions nous mettre d'accord sur des quotas et des restrictions raisonnables.

Mais les Mondes extérieurs ont refusé de discuter de la question. Voilà cinquante ans que la Terre essaie d'entamer des négociations et n'essuie que des rebuffades.

Q. : Si les Mondes extérieurs persistent dans leur attitude présente, pensez-vous alors que la guerre sera inévitable ?

R. : Je ne puis me résoudre à croire qu'ils persisteront dans leur refus. Notre gouvernement est convaincu que les Mondes extérieurs accepteront un jour ou l'autre de reconsidérer leur position sur la question. Le gouvernement veut croire de toutes ses forces que leur sens de la justice et de la légitimité n'est pas mort, mais seulement qu'il sommeille.

Q. : Monsieur le Ministre, passons, si vous le voulez bien, à une autre question. Pensez-vous que la Commission des mondes unis récemment créée par les Mondes extérieurs pour contrôler leurs échanges commerciaux avec la Terre représente un danger pour la paix ?

R. : Dans la mesure où elle traduit le désir chez les Mondes extérieurs d'isoler la Terre et de l'affaiblir économiquement, je puis répondre par l'affirmative.

Q. : À quelles mesures faites-vous allusion, monsieur le Ministre ?

R. : Aux mesures visant à réduire les échanges commerciaux interstellaires

avec la Terre au point que leur valeur totale en crédits représente 10 % seulement de ce qu'elle était il y a trois mois.

Q. : Mais de telles restrictions représentent-elles un réel danger économique pour la Terre ? N'est-il pas vrai, par exemple, que le commerce avec les Mondes extérieurs ne représente qu'une infime partie du commerce terrestre ? Et n'est-il pas vrai que les importations en provenance des Mondes extérieurs ne profitent, au mieux, qu'à une toute petite minorité de Terriens ?

R. : Vos questions sont représentatives d'une erreur très répandue chez nos isolationnistes. Il est vrai que notre commerce interstellaire ne représente que 5 % de notre commerce total, mais 95 % de nos moteurs atomiques sont importés ; 80 % de notre thorium, 65 % de notre césium, 60 % de notre molybdène et de notre étain sont importés, et j'en passe. Il est facile de constater que les 5 % en question sont importants, que dis-je, essentiels pour l'économie de la nation. De plus, si un gros fabricant reçoit une cargaison d'emboutisseurs atomiques de Rhéa, il n'est pas le seul à en tirer bénéfice. Tout homme sur terre qui utilise des outils en acier ou des objets fabriqués par des outils en acier en bénéficie.

Q. : Mais n'est-il pas vrai que les restrictions qui pèsent actuellement sur le commerce interstellaire de la Terre réduisent nos exportations de grain et de bétail dans des proportions gigantesques ? Et est-ce que, loin de causer du tort à la Terre, ce n'est pas une aubaine pour nos populations affamées ?

R. : Cela aussi, c'est une grossière erreur. Il est vrai que les ressources alimentaires dont dispose la Terre sont terriblement insuffisantes. Le gouvernement serait le dernier à le nier. Mais nos exportations de produits alimentaires n'entraînent aucune baisse sérieuse de ces ressources. Moins d'un cinquième d'un pour cent de la nourriture terrestre est exportée et en échange nous obtenons par exemple, des engrais et des machines agricoles qui compensent largement cette perte infime en nous donnant les moyens d'augmenter notre production. Par conséquent, en nous achetant moins de produits alimentaires, les Mondes extérieurs sont en fait en train de réduire nos ressources déjà insuffisantes.

Q. : Êtes-vous prêt à admettre, dans ce cas, monsieur le Ministre, que la Terre est responsable au moins en partie de cette situation ? En d'autres termes, nous en venons à ma question suivante : Le gouvernement n'a-t-il pas commis une énorme erreur en envoyant sa note incendiaire dénonçant les intentions des Mondes extérieurs avant que ces intentions n'aient été clairement exprimées à la conférence interplanétaire ?

R. : Je pense que ces intentions étaient fort claires à l'époque.

Q. : Je vous demande pardon, monsieur le Ministre, mais j'assistais à la

Conférence. Au moment où la note a été envoyée, les négociations étaient presque au point mort. Les délégués de Rhéa et de Téthys s'opposaient énergiquement à toute mesure de boycott dirigée contre la Terre, et il y avait de grandes chances qu'Aurora et son bloc soient mis en minorité. La note de la Terre a mis instantanément fin à cette possibilité.

R. : Eh bien, quelle est votre question, monsieur Keilin ?

Q. : Eu égard à ce que je viens de dire, ne pensez-vous pas que la note terrestre ait pu constituer une erreur criminelle de diplomatie qui ne peut-être réparée que par une politique de conciliation intelligente ?

R. : Vous ne mâchez pas vos mots. Je ne puis toutefois répondre directement à votre question puisque je ne suis pas d'accord avec vos prémisses. Je ne puis croire que les délégués des Mondes extérieurs aient pu se conduire de la manière que vous dites. Pour commencer, il est bien connu – et les Mondes extérieurs sont fiers de le proclamer – que le pourcentage des cas de folie, de psychose, ou même d'inadaptation bénigne sont en voie de disparition, pour ne pas dire inexistants, dans leur société. Ils ne perdent pas une occasion de nous ressortir l'argument anti-Terrien classique qui consiste à dire qu'il y a chez nous plus de psychiatres que de plombiers, et que pourtant c'est le manque des premiers qui se fait le plus cruellement sentir. Les délégués à cette conférence représentaient le gratin de cette société si équilibrée. Et vous voudriez me faire croire que ces demi-dieux auraient, sous l'emprise d'un moment d'irritation, changé leur fusil d'épaule et modifié en profondeur la politique économique de cinquante planètes ? Je ne les crois pas capables d'un tel infantilisme et d'une telle perversité, et j'affirme, par conséquent, que les mesures prises par eux trouvent leur origine non pas dans une note que leur a adressée la Terre, mais dans des motivations beaucoup plus profondes.

Q. : Mais j'ai vu de mes propres yeux l'effet produit par la note terrestre, monsieur le Ministre. N'oubliez pas qu'ils se faisaient réprimander en ce qu'ils considéraient être des termes insolents par des êtres inférieurs. Il ne fait aucun doute qu'en général, les habitants des Mondes extérieurs sont effectivement des gens remarquablement équilibrés, malgré vos sarcasmes, mais que leur attitude envers la Terre est chez eux une espèce de talon d'Achille.

R. : Est-ce que vous me posez des questions ou est-ce que vous défendez les opinions et la politique racistes des Mondes extérieurs ?

Q. : Eh bien, en admettant que la note en question n'ait pas desservi notre cause, en quoi l'a-t-elle servie ? Pourquoi l'avoir envoyée ?

R. : Je pense que nous étions en droit de présenter notre point de vue sur la question à l'opinion publique de la galaxie. Je crois que nous avons épuisé le sujet. Quelle est la question suivante, je vous prie ? C'est la dernière, n'est-ce

pas ?

Q. : Oui. On a annoncé récemment que le gouvernement terrestre réprimerait sévèrement ceux qui se livreraient à des opérations de contrebande. Est-ce compatible avec les déclarations réitérées de ce même gouvernement selon lesquelles la réduction des échanges commerciaux va à l'encontre des intérêts de la Terre ?

R. : Notre souci principal, c'est de sauvegarder la paix, et non pas nos intérêts immédiats. Les Mondes extérieurs ont imposé certaines restrictions au commerce interplanétaire. Nous condamnons ces mesures que nous considérons comme discriminatoires. Néanmoins, nous les respecterons et les ferons respecter, afin de ne fournir à aucune planète un prétexte pour ouvrir les hostilités. À ce propos j'ai l'honneur d'annoncer ce soir pour la première fois qu'au cours du dernier mois cinq vaisseaux circulant sous de fausses immatriculations terrestres ont été arraisonnés tandis qu'ils livraient du matériel de contrebande en provenance des Mondes extérieurs à la Terre. Les marchandises ont été saisies et les équipages emprisonnés. C'est là un gage de notre bonne volonté.

Q. : Des vaisseaux originaires des Mondes extérieurs ?

R. : Oui, mais circulant sous de fausses immatriculations terrestres, ne l'oubliez pas.

Q. : Et les hommes emprisonnés sont des citoyens des Mondes extérieurs ?

R. : C'est ce qu'il paraît. Ils n'enfreignent pas seulement nos propres lois, mais celles des Mondes extérieurs aussi, et ont par conséquent doublement outrepassé leurs droits interplanétaires. Je crois qu'il est grand temps maintenant que l'interview se termine.

Q. : Mais cela équivaut…

C'est à ce moment précis que l'émission fut brutalement interrompue. Moreno fut la seule personne à entendre la fin de la dernière phrase de Keilin. Elle se terminait pas ces mots :

— … à une véritable déclaration de guerre !

Mais Luiz Moreno n'était plus sur les ondes. Alors il ajusta ses gants, il sourit, et, d'une façon lourde de signification, il haussa les épaules avec une indifférence étudiée.

Ce haussement d'épaules n'eut aucun témoin. Sur Aurora, la réunion siégeait encore. Franklin Maynard était sorti un instant de la salle par pure lassitude. Il alla à la rencontre de son fils, qu'il voyait pour la première fois dans son uniforme de la Marine.

— Toi, au moins, tu es sûr de ce qui va se passer, n'est-ce pas ?

Dans la voix du jeune homme, nulle trace de lassitude ou même d'appréhension, rien qu'une satisfaction béate.

— Ça tu peux le dire, p'pa !

— Alors il n'y a rien dans toute cette histoire qui te chiffonne. Tu n'as pas le sentiment d'avoir été manipulé ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Nous ne ferons qu'une bouchée de la Terre.

Maynard secoua la tête.

— Mais te rends-tu compte que nous sommes dans notre tort ? Les citoyens des Mondes extérieurs qu'ils détiennent sont des hors-la-loi. La Terre est dans son droit.

Son fils fronça les sourcils.

— J'espère que tu ne vas pas faire des déclarations pareilles à la Chambre, p'pa. Je ne vois pas du tout que la Terre soit justifiée en quoi que ce soit. D'accord, il y avait un trafic de contrebande. C'est seulement parce que certains habitants des Mondes extérieurs sont disposés à payer les produits alimentaires terrestres au prix du marché noir. Si la Terre avait un peu de jugeote, elle fermerait les yeux et tout le monde y gagnerait. Elle crie assez sur tous les tons qu'elle a besoin de nos échanges commerciaux, alors pourquoi ne fait-elle rien pour les faciliter ? De toute façon, il est impensable qu'on laisse de bons Auroriens ou des citoyens de mondes amis aux mains de ces primates. Puisqu'ils ne veulent pas les libérer, nous les y obligerons. Sinon, aucun d'entre nous ne sera en sécurité la prochaine fois.

— Je vois, en tout cas, que tu as fait tienne l'opinion populaire.

— Les opinions que je professe me sont personnelles. Si elles coïncident avec l'opinion populaire, c'est parce qu'elles tiennent debout. Les Terriens *veulent* la guerre. Eh bien, ils l'auront.

— Mais pourquoi la veulent-ils, hein ? Pourquoi nous forcent-ils la main ? Toute notre politique économique au cours de ces derniers mois avait pour seul but de les forcer à changer d'attitude sans avoir recours à une guerre.

Il se parlait à lui-même, mais son fils conclut par un argument final :

— Peu importe pourquoi ils veulent la guerre. Maintenant, ils l'ont, et on va leur faire payer cher.

Maynard regagna son siège à l'assemblée, mais tandis que le ronronnement des débats lui remplissait à nouveau les oreilles, il se surprit à penser avec une pointe de mélancolie qu'il n'y aurait pas de luzerne terrestre cette année. Il regretterait aussi le lait. En fait, même la viande de bœuf semblait moins savoureuse depuis quelque temps…

Le vote eut lieu aux premières heures de la matinée. Aurora déclarait la guerre. La plupart des pays du bloc aurorien l'avaient imité avant la levée du

jour.

Dans les livres d'histoire, la guerre fut connue plus tard sous le nom de Guerre des Trois Semaines. Au cours de la première semaine, les forces auroriennes occupèrent plusieurs des astéroïdes transplutoniens, et au début de la deuxième semaine, la plus grande partie de la flotte de guerre terrestre fut presque totalement détruite dans une bataille rangée qui eut lieu quelque part dans les limites de l'orbite de Saturne, par une flotte aurorienne quatre fois inférieure en nombre.

Les déclarations de guerre émanant des Mondes extérieurs n'ayant pas encore pris position dans le conflit se succédèrent comme les explosions d'un feu d'artifice.

Deux heures avant le début du vingt et unième jour de guerre, la Terre déposa les armes.

Seuls les Mondes extérieurs prirent part aux pourparlers de paix. Le rôle de la Terre se borna à l'apposition d'une signature. Les conditions de paix étaient inhabituelles, peut-être même uniques dans leur genre, et sous le choc de cet affront sans précédent, toutes les populations de la Terre sombrèrent tout à coup dans un mutisme né d'une humiliation trop forte pour être exprimée par des mots.

Un observateur commenta les conditions de cet armistice à la vidéo aurorienne deux jours après qu'elles furent rendues publiques en des termes qui se passent, eux, de commentaire. Nous reproduisons ici des extraits de son intervention :

«… Il n'y a rien sur ou sous la Terre dont nous autres, citoyens des Mondes extérieurs, puissions avoir envie. Tout ce qui a jamais eu une quelconque valeur sur Terre l'a quittée voici plusieurs siècles en la personne de nos ancêtres.

« Ils appellent la Terre la mère des mondes, mais ce n'est pas vrai, car nous sommes les descendants d'une mère qui n'existe plus, d'une mère que nous avons emmenée avec nous. La Terre aujourd'hui n'est plus pour nous qu'une lointaine cousine. Et encore…

« Voulons-nous de leurs ressources ? Allons donc, ils n'ont même pas de quoi subvenir à leurs propres besoins. Ils dépendent à ce point des nôtres qu'ils meurent à petit feu depuis qu'ils en sont privés. Peut-on les utiliser comme main-d'œuvre ? Dix Terriens ne valent pas un seul robot. Voulons-nous nous-mêmes avoir la gloire douteuse de les dominer ? Il n'y a rien de glorieux à cela. Étant donné leur incompétence d'êtres inférieurs, ils ne seraient pour nous qu'un poids mort. Nous ne ferions que gaspiller sur eux une nourriture, une main-d'œuvre et

des aptitudes administratives qui pourraient nous profiter directement. La seule chose qu'ils puissent donc nous donner, c'est la place qu'ils occupent dans nos pensées. La seule chose dont ils puissent nous délivrer, c'est d'eux-mêmes. Le seul service qu'ils puissent nous rendre, c'est de disparaître de notre vue.

« C'est pourquoi les conditions de la paix ont été définies de la façon que l'on sait. Nous ne leur voulons aucun mal.

Il n'y a donc aucune raison qu'ils n'aient pas leur propre système solaire. Qu'ils y vivent en paix. Qu'ils modèlent leur propre destin à leur façon, et nous ne les dérangerons pas, pas même par l'ombre de notre présence.

« Mais nous aussi nous voulons la paix. Nous aussi nous voulons modeler notre destin à notre façon. C'est pourquoi nous ne voulons pas de *leur* présence. Et c'est pourquoi une flotte des Mondes extérieurs patrouillera aux limites extérieures de leur système, que des bases seront installées sur leurs astéroïdes les plus éloignés – pour veiller à ce que jamais ils n'empiètent sur notre territoire.

« Il n'y aura ni commerce, ni relations diplomatiques, ni liaisons interstellaires, ni communications d'aucune sorte. Ils sont mis en quarantaine, coupés du reste de l'humanité, définitivement et totalement exclus. Ici, nous avons un nouvel univers, une seconde création de l'homme, un homme plus grand…

« Ils nous demandent : Mais qu'allons-nous devenir ? Nous leur répondons : C'est votre affaire. L'expansion démographique peut être contrôlée. Les ressources naturelles peuvent être efficacement exploitées. Les systèmes économiques peuvent être réformés. Nous sommes bien placés pour le savoir, car nous avons fait tout cela. S'ils en sont incapables, qu'ils disparaissent à l'instar du dinosaure et qu'ils fassent de la place.

« Qu'ils fassent enfin de la place, au lieu de toujours exiger qu'on leur en fasse ! »

C'est ainsi qu'un rideau infranchissable et parfaitement hermétique se referma lentement sur le système solaire. Les étoiles qui brillaient au firmament redevinrent de simples étoiles, comme au temps lointain où le premier vaisseau spatial n'avait pas encore franchi le mur de la lumière.

Le gouvernement qui avait fait la guerre, puis la paix démissionna, mais il ne se trouvait personne pour lui succéder. La Chambre élut Luiz Moreno, ex-ambassadeur sur Aurora, ex-ministre sans portefeuille, président par intérim, et en général la population de la Terre était trop traumatisée pour exprimer son accord ou son désaccord. Il y eut seulement un soupir généralisé de soulagement lorsqu'on apprit que quelqu'un voulait bien se charger de présider aux destinées

d'un monde en prison.

Rares étaient les gens à avoir compris à quel point ce dénouement avait été minutieusement planifié, et à la suite de quel calcul Moreno s'était retrouvé à la tête de l'État.

Sur l'écran de la vidéo, Ernest Keilin ne pouvait dissimuler son découragement.

— Maintenant, dit-il, nous sommes seuls. Pour nous, il n'y a ni univers ni passé – seulement la Terre, et devant nous, l'avenir.

Cette nuit-là, Moreno reprit contact avec Keilin, et avant l'aube celui-ci partit pour la capitale.

La présence de Moreno semblait incongrue dans ce palais présidentiel au luxe pesant et impersonnel. Il souffrait de nouveau d'un rhume, et reniflait tout en parlant.

Keilin le regarda avec une hostilité presque effrayante ; une haine si intense qu'il pouvait pratiquement sentir ses doigts se crisper sur une gorge imaginaire. Peut-être aurait-il dû s'abstenir de venir. Enfin, quelle différence cela aurait-il fait ? Les ordres ne laissaient aucune place au doute. S'il n'était pas venu de son plein gré, on serait venu le chercher.

Le nouveau président le regarda attentivement.

— Vous devez réviser votre attitude à mon égard, Keilin. Je sais que vous me considérez comme un des fossoyeurs de la Terre – n'est-ce pas la formule que vous avez utilisée hier soir ? –, mais vous devez m'écouter calmement pendant quelque temps. Je doute que dans l'état de rage contenue dans lequel vous vous trouvez actuellement, vous soyez en mesure de m'entendre.

— J'écouterai tout ce que vous avez à me dire, monsieur le Président.

— Eh bien, vous savez garder au moins les marques extérieures de la politesse, à ce que je vois. Il y a de l'espoir. Ou bien avez-vous peur qu'un détecteur-vidéo soit branché sur la pièce ?

Keilin se contenta de hausser les sourcils.

— Il n'y en a pas. Nous sommes tout à fait seuls. Sinon comment pourrais-je vous dire en toute sécurité que tout est prévu pour que vous soyez élu président aux termes de la nouvelle constitution qui est en train d'être mise au point. Eh ! Ça ne va pas ?

Il sourit en voyant la stupeur la plus profonde envahir le visage de Keilin.

— Vous ne me croyez pas. Cela ne fait rien, vous ne pouvez plus rien y faire. Et en moins d'une petite heure, vous aurez compris.

— Moi ? Je dois devenir président ?

Keilin faisait des efforts pour maîtriser sa voix curieusement étranglée. Puis, plus fermement :

— Vous êtes fou.

— Non. Pas moi. Ce serait plutôt les autres, là-haut. Ceux des Mondes extérieurs.

Le regard, l'expression, la voix de Moreno étaient tout à coup devenus d'une extraordinaire intensité, de sorte qu'on oubliait qu'il s'agissait d'un petit homme malingre et difforme qui souffrait d'un rhume de cerveau chronique. On ne remarquait pas le front fuyant et ridé. On oubliait la calvitie avancée et les vêtements mal coupés. On n'avait plus d'yeux que pour cette lumière dans son regard, on n'entendait plus que cet accent implacable dans sa voix. Ça, on le remarquait.

Keilin chercha désespérément une chaise pour s'asseoir tandis que Moreno s'approchait et lui parlait sur un ton de plus en plus passionné.

— Oui, dit Moreno. Ceux qui règnent sur les étoiles, les demi-dieux, les surhommes. La race des seigneurs, avec toute sa force et toute sa superbe. C'est *eux* qui sont fous. Mais nous sommes les seuls ici, sur Terre, à le savoir.

Voyons, vous avez entendu parler du Projet Pacifique. Je sais que vous en avez entendu parler. Vous vous en êtes pris à lui devant Cellioni, il y a quelque temps, en affirmant que c'était une imposture. Mais ce n'est pas une imposture. Et il n'a pratiquement rien de secret.

Vous êtes loin d'être idiot, Keilin. Vous ne vous êtes simplement jamais donné la peine d'essayer sérieusement de comprendre. Et pourtant vous étiez sur la bonne voie. Vous y étiez presque. Qu'est-ce que vous m'avez dit déjà le jour où vous m'avez interviewé pour votre émission ? Que l'attitude du citoyen des Mondes extérieurs envers le Terrien était son talon d'Achille, la seule question sur laquelle son équilibre se trouvait en défaut ? C'est bien ça ? Ou quelque chose d'approchant ? Eh bien, voilà ! Vous aviez déjà le premier tiers du Projet Pacifique en tête à l'époque, et on peut difficilement considérer que c'est un secret, n'est-ce pas ?

Essayez de vous poser la question, Keilin quelle était l'attitude de l'Aurorien moyen envers le Terrien moyen ? Un sentiment de supériorité ? C'est la première chose qui vient à l'esprit, j'imagine. Mais dites-moi, Keilin, s'il se sentait vraiment supérieur, je veux dire *vraiment* supérieur, aurait-il tellement besoin de le rappeler à tous propos ? Quelle étrange supériorité que celle qui doit continuellement être soulignée par une répétition inlassable de formules du genre : « primates », « hordes terrestres », « sous-hommes », etc. Cela n'a rien de commun avec la sérénité que donne la certitude de sa supériorité. Quel est le ver de terre qui mérite qu'on déverse sur lui de tels tombereaux d'injures ? Non,

cela cache autre chose.

Ou abordons si vous voulez le problème sous un angle différent. Pourquoi les touristes qui viennent des Mondes extérieurs descendent-ils dans des hôtels spéciaux ? Pourquoi circulent-ils à bord de véhicules de surface hermétiques et tiennent-ils tant à respecter cette règle tacite mais néanmoins fort stricte qui leur interdit de se mêler aux Terriens ? Ont-ils peur d'être contaminés ? Comment expliquer alors qu'ils ne craignent pas de manger nos produits alimentaires, de boire nos vins et de fumer notre tabac ?

Voyez-vous, Keilin, il n'y a pas de psychiatre dans les Mondes extérieurs. Ces surhommes sont, paraît-il, trop équilibrés, mais ici, sur Terre, il y a, comme dit le proverbe, plus de psychiatres que de plombiers, et ce ne sont pas les occasions d'exercer leurs talents qui leur manquent. C'est donc nous, et pas eux, qui savons à quoi nous en tenir sur ce complexe de supériorité ; c'est donc nous qui savons que ce n'est rien d'autre qu'une réaction inconsciente contre un *sentiment écrasant de culpabilité*.

Vous ne croyez pas que cela puisse être le cas ? Vous secouez la tête comme si vous n'étiez pas d'accord. Ne comprenez-vous pas qu'une poignée d'individus qui ont une galaxie pour eux tout seuls pendant que des milliards de leurs semblables meurent de faim par manque de place *doivent* avoir un sentiment inconscient de culpabilité, quoi qu'on dise ? Et comme ils ne veulent pas partager le butin, ne croyez-vous pas que leur seule façon de se justifier c'est d'essayer de se convaincre que les Terriens sont, après tout, des êtres inférieurs, qu'ils ne méritent pas de profiter de la galaxie, qu'une nouvelle race d'hommes est née là-bas et que nous ne sommes que les vestiges tarés d'une vieille race condamnée par d'inexorables lois naturelles à s'éteindre comme le dinosaure ?

Ah ! S'ils pouvaient s'en convaincre, ils ne se sentiraient plus coupables ; ils ne se sentiraient plus que supérieurs ! Seulement, ça ne marche pas. Ça ne marche jamais. Il faut constamment y revenir, constamment le répéter, constamment faire acte de supériorité. Et même alors ce n'est pas très convaincant.

Le mieux serait bien sûr pour eux de prétendre que la Terre et les gens qui l'habitent n'existent tout simplement pas. Alors quand vous visitez la Terre, évitez les Terriens, ou ils pourraient vous mettre mal à l'aise en ne paraissant pas assez inférieurs à votre goût. Parfois il pourrait même arriver qu'ils aient l'air tout bêtement pitoyables, et rien de plus. Ou pis encore, ils pourraient sembler intelligents – comme ce fut le cas pour moi sur Aurora.

De temps en temps des gens comme Moreanu faisaient quand même leur apparition dans les Mondes extérieurs, des hommes qui savaient reconnaître la culpabilité et n'avaient pas peur de l'appeler par son nom. Moreanu invoquait les

devoirs que les Mondes extérieurs avaient selon lui envers la Terre – et ce faisant il représentait un danger pour nous. Car si les autres l'avaient écouté et nous avaient proposé une aide symbolique, leur sentiment de culpabilité aurait pu s'en trouver diminué, et ce sans que la Terre en tire un avantage durable. Moreanu fut donc indirectement éliminé par nos soins, et la voie resta libre pour les durs et les purs, pour ceux qui refusaient d'admettre leur culpabilité, et dont les réactions pouvaient par conséquent être prévues et télécommandées.

Il suffit, par exemple, de leur envoyer une note un peu arrogante, et ils répondent automatiquement par un embargo inutile qui ne fait que nous servir sur un plateau un prétexte pour déclencher la guerre. Ensuite il suffit de perdre rapidement ladite guerre, et nous voilà mis en quarantaine par les surhommes agacés. Plus de communications, plus de contact. Nous n'embêtons plus personne par notre présence, puisque nous n'existons plus. C'est simple, non ? Et ça n'a pas fait un pli !

Keilin retrouva enfin l'usage de la parole parce que Moreno lui en laissa le temps pour la première fois.

— Vous voulez dire que tout ça a été combiné ? Vous avez *vraiment* provoqué la guerre aux seules fins d'isoler la Terre du reste de la galaxie ? Vous avez envoyé les hommes de la flotte de guerre à une mort certaine parce que vous vouliez une défaite assurée ? Mais vous êtes un monstre, un… un…

Moreno plissa le front.

— Calmez-vous. Ce n'était pas aussi simple que vous semblez le croire, et je ne suis pas un monstre. Pensez-vous que la guerre ait pu tout simplement être – provoquée ? Il a fallu attiser la crise exactement de la façon qu'il fallait et faire en sorte qu'elle éclate exactement de la façon voulue. Si nous avions ouvert les hostilités, si nous avions été l'agresseur, si nous avions fait quoi que ce soit qui ait pu nous mettre dans notre tort – eh bien, les Mondes extérieurs auraient occupé la Terre et l'auraient mise à feu et à sang. Leur sentiment de culpabilité aurait disparu, vous comprenez, si c'était *nous* qui avions commis un crime contre *eux*. Si nous leur avions résisté trop longtemps ou infligé trop de pertes nous n'aurions, là encore, fait que leur donner un prétexte pour transférer leur culpabilité.

Mais nous n'avons pas commis ces erreurs. Nous nous sommes contentés d'emprisonner des contrebandiers auro-riens – ce que nous étions évidemment en droit de faire. Il leur fallait nous déclarer la guerre pour cette vétille, parce que c'était le seul moyen pour eux de protéger leur supériorité – supériorité qui les protégeait à son tour des affres de la culpabilité. Et nous avons perdu rapidement. C'est à peine s'ils peuvent déplorer une victime dans leur camp. Leur complexe de culpabilité s'en trouva renforcé et donna lieu au type exact

d’armistice que nos psychiatres avaient prévu.

Et pour ce qui est d’envoyer des hommes se faire tuer, c’est l’usage dans toutes les guerres – un mal nécessaire, si vous voulez. Il était indispensable que nous livrions une bataille, et, bien sûr, il y eut des victimes.

— Mais pourquoi ? interrompit Keilin, hagard. Pourquoi ? *Pourquoi ?* Comment se fait-il que ce charabia insensé vous paraisse logique ? Qu’y avons-nous gagné ? Que pouvons-nous gagner à la situation présente ?

— Ce que nous y avons gagné, mon vieux ? Mais voyons, nous y avons gagné l’univers. Qu’est-ce qui nous a empêchés d’aller de l’avant jusqu’à présent ? Vous savez, vous, ce dont la Terre aurait eu besoin au cours de ces derniers siècles. Vous l’avez même expliqué un jour avec véhémence à Cellioni. Nous avons besoin de mettre sur pied une industrie fondée sur les robots positroniques et sur une technologie nucléaire. Nous avons besoin de créer une agriculture chimique et d’instaurer un contrôle effectif des naissances. Eh bien, qu’est-ce qui nous en a empêchés jusqu’à présent ? Hein ? Uniquement les traditions séculaires qui veulent que les robots soient couverts d’opprobre parce qu’ils contraignent des êtres humains au chômage, que la régulation des naissances soit ni plus ni moins un massacre d’enfants non encore nés, etc. Et le pire, c’est qu’il y avait toujours l’émigration, réelle ou souhaitée, pour servir de soupape de sûreté.

Mais nous ne pouvons plus émigrer à présent. Nous sommes *bloqués* sur Terre. Pis encore, nous avons été battus de façon humiliante par une poignée d’hommes venus des étoiles, et on nous a imposé un traité de paix humiliant. Quel Terrien n’aurait pas inconsciemment envie de se venger ? L’instinct de conservation cède souvent devant ce violent désir de « prendre sa revanche ».

Et c’est là le deuxième tiers du Projet Pacifique, la reconnaissance du désir de vengeance. C’est aussi simple que ça.

Et comment pouvons-nous être si sûrs qu’il existe ? Ma foi, l’histoire l’a prouvé des dizaines de fois. Il suffit qu’un pays soit vaincu sans être complètement écrasé pour que une ou deux ou trois générations plus tard il soit plus fort qu’avant. Pourquoi ? Parce qu’entre-temps, les gens auront consenti pour se venger des sacrifices qu’ils n’auraient pas consentis simplement pour conquérir.

Réfléchissez ! Rome a battu Carthage assez facilement lors de la première guerre punique, mais faillit être battue à son tour lors de la seconde. Chaque fois que Napoléon battait une coalition européenne, il préparait le terrain pour une nouvelle coalition, plus difficile à battre que la précédente, jusqu’au jour où lui-même succomba sous les coups de la huitième. Il fallut quatre ans de guerre pour se débarrasser de Guillaume, empereur d’Allemagne au Moyen Âge, et six

années beaucoup plus dangereuses pour se débarrasser de son successeur, Adolf Hitler.

Et voilà ! Jusqu'à maintenant, la Terre n'avait besoin de changer de mode de vie que pour accéder à un bien-être et à un bonheur plus grands. Une chose aussi futile pouvait toujours attendre. Mais maintenant elle doit en changer pour se venger – et la vengeance est un plat qui se mange froid. Quant à moi, c'est le changement en lui-même qui m'intéresse.

Seulement – je ne suis pas l'homme de la situation. Les échecs d'hier resteront associés à mon nom comme une flétrissure jusqu'à ce que, longtemps après ma mort, la Terre apprenne la vérité. Mais vous – *vous*, et d'autres qui vous ressemblent, avez toujours été à la pointe du combat pour la modernisation. C'est *vous* qui devez reprendre le flambeau. Cela peut prendre cent ans. Mes petits-enfants d'hommes qui ne sont pas encore nés seront peut-être les premiers à voir cette grande œuvre achevée. Mais vous en verrez au moins le commencement.

Alors, qu'en dites-vous ?

Keilin planait comme dans un rêve. Il croyait la voir, dans un lointain brumeux et diffus – cette renaissance d'une Terre nouvelle. Mais le changement d'attitude était trop extrême pour qu'il pût se laisser faire sans opposer un semblant de résistance.

Il secoua la tête et dit :

— Même en admettant que ce que vous dites est vrai, qu'est-ce qui vous fait penser que les Mondes extérieurs vous laisseront faire ? Ils ne nous perdront pas de vue, vous pouvez en être certain, et quand ils sentiront le danger, ils y mettront bon ordre. Le nierez-vous ?

Moreno renversa la tête en arrière et fut secoué d'un rire silencieux. Lorsque son accès d'hilarité eut passé, il dit, hors d'haleine :

— Mais il nous reste encore un tiers du Projet Pacifique, un dernier tiers subtil et ironique…

Les habitants des Mondes extérieurs appellent les hommes de la Terre les résidus sous-humains d'une grande race, mais *nous* sommes les hommes de la *Terre*. Est-ce que vous comprenez tout ce que cela implique ? Nous vivons sur une planète où, depuis un milliard d'années, la vie – cette vie dont le genre humain est l'expression culminante – s'adapte à son environnement. Il n'y a pas une partie, si microscopique soit-elle, de l'homme, pas un mécanisme de son cerveau qui ne trouve sa raison d'être dans quelque aspect minuscule de la configuration physique de la Terre, ou de la configuration biologique des autres formes de vie, ou de la configuration sociologique de la société qui l'entoure.

Aucune autre planète ne peut remplacer la Terre *pour l'homme sous sa forme actuelle.*

Si les habitants des Mondes extérieurs existent de la façon que l'on sait, c'est uniquement parce que des morceaux de la Terre ont été transplantés chez eux.

Ils ont importé de la terre, des plantes, des animaux, des hommes. Ils s'entourent d'une géologie terrestre rapportée qui contient, par exemple, ces traces de cobalt, de zinc, de cuivre, indispensables à l'équilibre chimique de l'homme. Ils s'entourent de bactéries et d'algues terrestres qui ont pour caractéristique de produire ces traces inorganiques d'une façon et en quantité adéquates.

Et cette situation se maintient grâce à leurs continuelles importations – ils appellent ça des importations de luxe – en provenance de la Terre.

Mais même en étalant la terre de chez nous à même le roc, ils ne peuvent empêcher la pluie de tomber et les rivières de couler, de sorte qu'il se produit un mélange lent mais inévitable avec la terre de leurs planètes respectives, une contamination inexorable des bactéries contenues dans le sol terrestre par les bactéries locales, et une exposition, de toute façon, à une atmosphère différente et à des radiations solaires de type différent. Les bactéries terrestres disparaissent ou se modifient. C'est alors que la vie végétale change, suivie de près par la vie animale.

Ce ne sont pas des modifications importantes, notez bien.

Les végétaux ne deviennent pas toxiques ni ne perdent leurs qualités nutritives en vingt-quatre heures, ou un an, ou même dix ans. Mais déjà les hommes des Mondes extérieurs décèlent la disparition ou la modification dans leurs aliments des traces responsables de cette chose si intangible qu'on appelle la saveur. Le processus est déjà bien entamé.

Et il se poursuivra. Savez-vous, par exemple, que sur Aurora, presque la moitié des espèces de bactéries connues originaires de la planète ont un protoplasme à base de fluocarbone plutôt que sur l'hydrocarbone ? Pouvez-vous imaginer à quel point un tel environnement peut être essentiellement « autre » ?

Eh bien, voilà plus de vingt ans que les physiologistes et les bactériologistes de la Terre étudient les diverses formes de vie qui existent sur les Mondes extérieurs – c'est la seule partie du Projet Pacifique qui ait été gardée véritablement secrète – et les organismes vivants transplantés commencent déjà à subir certains changements au niveau subcellulaire. *Même chez les êtres humains*.

Et c'est là que réside toute l'ironie de la chose. Les habitants des Mondes extérieurs sont en train d'éliminer systématiquement de leurs sociétés, par leur

racisme très strict et leur politique génétique inflexible, tous les enfants qui font mine de s'adapter à leurs planètes respectives d'une façon qui s'écarte de la norme. Ils maintiennent – ils *doivent* maintenir en raison de leurs propres motivations inconscientes – un critère artificiel de « bonne santé » humaine qui est fondé sur le chimisme terrestre et non sur le leur.

Mais maintenant que la Terre a été mise à l'écart, maintenant que pas même une miette de terre ou de vie terrestre ne parviendra jusqu'à eux, les modifications s'ajouteront aux modifications. Des maladies feront leur apparition ; il y aura un accroissement de la mortalité ; le pourcentage des enfants anormaux montera en flèche…

— Et ensuite ? demanda Keilin, saisi d'une soudaine fébrilité.

— Et ensuite ? Eh bien, ce sont avant tout des physiciens. Ils laissent les sciences inférieures comme la biologie aux sous-hommes que nous sommes. Et ils ne peuvent abandonner leur sentiment de supériorité et leurs critères arbitraires de perfection humaine. Ils ne découvriront ces modifications biologiques qu'à la dernière minute, et alors il sera trop tard. Toutes les mutations ne sont pas visibles à l'œil nu, et les gens se révolteront de plus en plus contre les mœurs répressives de ces sociétés trop rigides. Il y aura un siècle de violents troubles sociaux et physiques qui ne leur donneront guère le loisir de s'occuper de nous.

Et nous aurons, quant à nous, un siècle de reconstruction nationale et de revivification, au bout duquel nous serons confrontés à une galaxie qui sera soit moribonde, soit métamorphosée. Dans le premier cas, nous construirons un second Empire terrestre, en tirant les leçons du premier pour ne pas commettre les mêmes erreurs – un empire fondé sur une Terre forte et modernisée.

Dans le second cas, nous serons confrontés peut-être à dix, à vingt mondes, ou même aux cinquante mondes ex-terriens, chacun peuplé d'un type d'hommes légèrement différent. Cinquante espèces humaines distinctes qui ne se ligueront plus contre nous, chacune d'entre elles s'adaptant de plus en plus à sa propre planète, chacune manifestant une tendance assez marquée à l'atavisme pour aimer la Terre, et la considérer comme sa mère unique et originelle.

Et le racisme sera mort, car la variété, et non point l'uniformité, sera alors le trait dominant de l'humanité. Chaque type humain aura sa propre planète, qu'aucune autre planète ne pourra remplacer tout à fait, et sur laquelle aucun autre type humain ne pourra vivre tout à fait aussi bien. Et d'autres mondes pourront être colonisés pour donner naissance à leur tour à de nouvelles variétés d'êtres humains, au point que, grâce au brassage intellectuel qui s'ensuivra, la Terre aura donné naissance non pas seulement à un Empire terrestre, mais à un *Empire galactique.*

Fasciné, Keilin dit :

— Vous prévoyez tout cela avec une telle certitude…

— Rien n'est *vraiment* certain. Mais les plus grands cerveaux de la Terre s'accordent à dire que c'est ainsi que les choses se passeront. Des obstacles imprévus se dresseront peut-être sur notre chemin, mais les franchir sera l'aventure de nos arrière-petits-enfants. Quant à *notre* aventure, nous en avons mené à bien la première phase, et une nouvelle phase commence. Soyez des nôtres, Keilin.

Lentement, Keilin commença à se dire qu'après tout, Moreno n'était peut-être pas si monstrueux que ça…

Ce qui m'intéresse le plus dans *Mother Earth,* c'est qu'on y trouve des signes précurseurs très nets des romans *The Caves of Steel,* et *The Naked Sun* que je devais écrire dans les années 50.

Ce que je ne comprends pas, en revanche, c'est le fait que j'aie dans cette nouvelle deux personnages répondant l'un au nom de Moreno, l'autre à celui de Moreanu. Je ne vois pas du tout ce qui a pu me pousser à choisir des noms aussi ressemblants. Cela n'a pas de signification particulière en tout cas, ça, je puis vous l'assurer. C'est pure négligence de ma part. Il y avait aussi un Maynard.

Je ne sais comment cela s'est fait, mais lorsque je lus et relus le manuscrit, je ne fus pas frappé par le côté bâclé de la chose. Mais dès que je lus la nouvelle dans sa version imprimée, cela me parut gros comme une maison. Je ne comprends pas davantage comment Campbell a pu laisser passer ça.

À peine *Mother Earth* avait-il été accepté, que je commençais un nouvel épisode de la suite des *Foundation* intitulé : … *And Now You Don't.* Ce devait être le dernier. Comme *The Mulet* il comptait 50 000 mots, et je ne le finis que le 29 mars 1949. Je le soumis à Campbell le lendemain, et il l'accepta sur-le-champ. Au tarif de 2 cents le mot, il me valut un chèque de 1 000 dollars, le premier chèque de 4 chiffres que je touchais de ma vie.

La nouvelle fut publiée en trois épisodes dans les numéros de novembre 1949, décembre 1949, et janvier 1950 de *Astounding,* et constitua les deux derniers tiers de mon livre *Second Foundation.*

Mais à cette époque, certains événements avaient modifié en profondeur la physionomie de la littérature de science-fiction.

La science-fiction, qui n'était auparavant que le domaine réservé de quelques amateurs d'histoires à dormir debout, avait été promue grâce à la bombe atomique, au rang de littérature quasi prophétique. Petit à petit, sa réputation grandissait de pair avec le nombre de ses lecteurs. De nouvelles revues étaient sur le point d'être lancées, et les grandes maisons d'édition projetaient de fonder des collections régulières consacrées à la science-fiction. (Qui était jusque-là l'apanage de petites maisons d'édition spécialisées à peine plus riches que les revues et guère plus généreuses envers les auteurs.)

La question des romans reliés (et non brochés) intéressait tout particulièrement Doubleday and Inc. (bien qu'évidemment je n'eusse à l'époque aucun moyen de le savoir). Le 5 février 1950, alors que je travaillais au dernier épisode de la série des *Foundation,* j'assistai à une réunion de l'Hydra Club, un groupe de professionnels de la science-fiction qui habitaient à New York. J'y fis la connaissance d'un conseiller littéraire de chez Doubleday, Walter I. Bradbury.

C’était lui qui était chargé de monter une collection consacrée à la science-fiction pour Doubleday, et il m’interrogea longuement sur *The Mule.*

Je n’y prêtai guère d’attention, toutefois. L’idée que je pouvais écrire un *livre,* un vrai *livre*, au lieu des nouvelles habituelles pour revues spécialisées, était tellement folle que je ne parvenais tout simplement pas à l’envisager sérieusement.

Mais Fred Pohl le pouvait, lui. Il avait fait la guerre en Italie, et en était revenu avec le grade de sergent. Une fois libéré de l’armée, il avait reprit son ancien métier d’agent littéraire. Je lui avais raconté avec indignation comment Merwin avait refusé *Grow Old With Me*, et quand il vit que Bradbury cherchait toujours des manuscrits, il lui proposa de jeter un coup d’œil à ma nouvelle.

Bradbury se montra intéressé, et Pohl arriva, au prix de pas mal de difficultés à me soutirer le manuscrit en question. (C’est mauvais, répétais-je, n’étant en vérité pas encore remis du double refus auquel je m’étais heurté.)

Mais le 24 mars 1949, j’appris que Bradbury voulait publier *Grow Old With Me* si j’acceptais d’en faire un livre de 70 000 mots. De plus, il me verserait une option de 250 dollars qui me resterait acquise même si la nouvelle version ne lui donnait pas satisfaction. C’était la première fois qu’on me proposait une *avance*, et j’en restai abasourdi.

Le 6 avril, je m’attelai à la nouvelle version, et le 25 mai 1949, je la terminai et la rebaptisai *Pebble in the Sky.* Le 29 mai, Doubleday l’accepta ; il fallut que je me rende à l’évidence : *j’allais publier un livre.*

Mais alors même que j’essayais de me faire à cette idée, un autre changement d’importance avait lieu dans ma vie.

Il y avait toujours la question d’un emploi. Pendant que je travaillais pour le professeur Elderfield, je ne cessais d’en chercher un que je puisse prendre lorsque le contrat qui me liait provisoirement au professeur arriverait naturellement à expiration en mai 1949. Je n’avais absolument aucun succès.

C’est alors que le 13 janvier 1949, je rencontrai le professeur William C. Boyd du centre médical universitaire de Boston, en visite à New York.

Le professeur Boyd était un lecteur passionné de science-fiction et avait beaucoup aimé mes nouvelles. Cela faisait deux ans environ que nous entretenions des relations épistolaires, et nous étions devenus fort bons amis. Il m’apprit à l’occasion de notre rencontre qu’un poste serait vacant dans le département de biochimie de sa faculté, et me demanda si j’étais intéressé. J’étais, bien sûr très intéressé, mais Boston est deux fois plus loin de New York que Philadelphie, et la perspective de quitter New York une fois de plus n’était

pas faite pour me plaire.

Je refusai mais sans grande conviction. Et je continuai à chercher du travail, et continuai à ne pas en trouver.

Finalement je revins sur ma décision et écrivis au professeur Boyd en lui disant que réflexion faite son poste m'intéressait.

Le 9 mars 1949 je pris pour la première fois de ma vie le train pour Boston (en couchette, mais je ne fermai pas l'œil de la nuit). J'y fis la connaissance du professeur Burnham S. Walker, directeur du département de biochimie de la faculté qui me proposa un poste de chercheur à 5 000 dollars par an. Étant donné les circonstances je ne voyais pas comment j'aurais pu refuser.

Aurais-je dû refuser ? N'avais-je aucune chance de gagner ma vie grâce à ma plume ? Comment aurais-je pu honnêtement décider que si ? Au milieu de 1949, cela faisait exactement onze ans que j'écrivais. En onze ans, j'avais gagné au total 7 821,75 dollars, soit une moyenne d'un peu plus de 710 dollars par an, ou 13,70 dollars par semaine. Pendant mes années les plus productives, telles que la septième (de l'été 1944 à l'été 1945) au cours de laquelle quatre de mes nouvelles avaient été acceptées y compris *The Mule*, j'avais gagné 1600 dollars et pendant les onzième et douzième années réunies j'avais gagné 3 300 dollars. J'avais toutes les raisons de penser que même les bonnes années, je ne pourrais pas compter sur un revenu supérieur à 30 dollars par semaine, et ce n'était tout simplement pas assez.

Évidemment, maintenant que j'allais publier *un livre…* Mais les livres, c'était l'inconnu ; d'ailleurs, cette histoire de livre arriva trop tard. Lorsque Bradbury accepta *Pebble in the Sky*, je m'étais déjà engagé vis-à-vis de mes nouveaux employeurs et deux jours plus tard le premier juin 1949, je partis pour Boston.

Ici je dois m'arrêter, car les multiples changements que je viens d'évoquer mirent un point final à la première phase de ma carrière d'écrivain. J'avais quitté Campbell, cette fois pour de bon. Oh ! Je continuais à le voir de temps en temps et nous correspondions, mais c'en était bel et bien fini du rituel de mes visites quasi hebdomadaires ! Je continuai à lui envoyer des nouvelles et à les publier dans *Astounding*, mais de nouvelles revues faisaient leur apparition, comme *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* en 1949, *Galaxy Science-Fiction* en 1950, et d'autres. Mon marché s'élargit, et le tarif augmenta de nouveau, atteignant 3 cents et même 4 cents le mot.

La publication de mon premier livre le 19 janvier 1950 me conféra une nouvelle dimension du triple point de vue de l'opinion que je me faisais de moi-

même, de mon prestige dans le milieu de la science-fiction, et de mes finances. D'autres livres suivirent, des romans nouveaux et quelques recueils de nouvelles plus anciennes.

Mon poste à la faculté de médecine de Boston me conduisit à écrire des ouvrages théoriques. Ma première tentative fut un manuel à l'usage des étudiants en médecine intitulé *Biochemistry and Human Metabolism.* Ce livre fut commencé en 1950 en collaboration avec les professeurs Walker et Boyd. On en tira trois éditions successives, et bien que ce premier essai ne fût pas véritablement concluant, il me permit de découvrir que je pouvais prendre autant de plaisir à écrire un livre scientifique qu'un roman ou une nouvelle, et m'aida à attaquer une nouvelle phase de ma carrière d'écrivain.

Eu égard à tout ce que je viens de dire, il n'y a rien d'étonnant au fait que mes revenus aient commencé à augmenter rapidement dès que je m'installai à Boston. Dès 1952, je gagnais nettement plus d'argent en tant qu'écrivain qu'en tant que professeur, et l'écart se creusa de plus en plus à l'avantage de mes activités littéraires – au fur et à mesure des années. En 1957, je décidai (et j'en suis encore quelque peu étonné) que j'avais toujours été un écrivain, et que je n'avais jamais été rien d'autre.

Le 1er juillet 1958, j'abandonnai chaire et salaire, mais avec l'accord de la Faculté, conservai mon titre, qui était alors professeur associé de biochimie. Je l'ai conservé à ce jour. De temps en temps, quand on me le demande, je donne une conférence à la Faculté et dans d'autres établissements également – moyennant finances. Pour le reste, je devins un écrivain indépendant à plein temps.

Il m'est facile d'écrire maintenant, et cela m'apporte des satisfactions toujours plus grandes. Je travaille soixante-dix heures par semaine, si l'on compte les travaux accessoires tels que la lecture d'épreuves, l'établissement d'index, la recherche documentaire, etc. Je produis en moyenne 7 ou 8 livres par an, et ce livre-ci, *The Early Asimov,* est mon 125e.

Et pourtant, je dois avouer n'avoir jamais connu, depuis 1949, quelque chose d'aussi réellement grisant que ces onze premières années, les années « Campbell », quand je n'écrivais que pendant mes heures de loisir, et parfois pas même pendant ces heures-là ; quand chaque fois que je soumettais une nouvelle, je souffrais mille morts, quand chaque refus me plongeait dans un abîme de désespoir et que chaque acceptation me propulsait au septième ciel. Quand le moindre chèque me faisait l'effet d'une pluie d'or.

Et le 11 juillet 1971, John Campbell, à l'âge encore peu avancé de soixante

et un ans, mourut à 7 heures et demie du matin, paisiblement, et sans souffrir le moins du monde, en regardant la télévision.

Il n'y a aucun moyen d'exprimer tout ce qu'il représentait pour moi et tout ce qu'il a fait pour moi, sinon, peut-être, d'écrire ce livre qui évoque, une fois de plus, cette époque merveilleuse dont un quart de siècle, déjà, nous sépare.

FIN

---

[1] Cocktail américain à base de whisky et de vermouth (*N.d.T.*)

[2] Il était inspiré du poème de Robert Browning intitulé *Rabbi Ben Ezra*. Le titre de ma nouvelle est une citation mal reproduite du premier vers – ce qui vous montre mon degré de culture. La citation exacte est : « Grow old along with me. »

[3] Bien des années après, suite à la fortune que connut plus tard cette nouvelle, Merwin prit l'habitude de s'excuser de ce refus chaque fois que nous nous rencontrions. Mais il n'avait pas à le faire, et je ne cessais de lui répéter. En tant que rédacteur en chef il était parfaitement dans son droit en me refusant ma nouvelle, et c'est moi qui m'étais conduit en enfant gâté. Depuis ce jour-là, je fais de mon mieux pour éviter de manifester ouvertement de la colère quand je me heurte à un refus, et je crois que j'y parviens.

[4] Nom de code donné au projet de création de la première bombe A. *(N.d.T.)*

[5] *California institute of Technology,* la plus prestigieuse des facultés des sciences de la côte ouest (*N.d.T.*).